FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, - - CAL.

PENSÉES ET AFFECTIONS

SUR LES

MYSTÈRES ET LES FÊTES

PENSÉES ET AFFECTIONS

SUR LES

MYSTÈRES ET LES FÊTES

TRADUITES DE L'ITALIEN

DU P. GAÉTAN-MARIE DE BERGAME

CAPUCIN

PAR LE T.-R. P. DENIS DE PARIS

RELIGIEUX DU MÊME ORDRE

—

TOME I

SANTA CLARA COLLEGE
CATHOLIC LIBRARY
LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
SAN JOSE
ABSIT MIHI GLORIARI NISI IN CRUCE D. N. J. C.
SANTA CLARA COLLEGE
LIBRARY
Santa Clara, California

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

—

1878

44443

PENSÉES ET AFFECTIONS

SUR LES

MYSTÈRES ET SUR LES FÊTES

DE L'ANNÉE

NEUVAINE

POUR SE PRÉPARER A LA CÉLÉBRATION DU MYSTÈRE

DE LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

—

Ier JOUR

Qui sera un jour d'examen et d'humiliation.

CONSIDÉRATION

Considérez la nature humaine, ou le genre humain, comme personnifiée dans un seul homme. Cet homme avait été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, dans la grâce de Dieu, parfaitement apte à connaître et à aimer Dieu afin de le posséder ensuite dans la béatitude éternelle. Mais parce qu'il s'aima lui-même plus que Dieu, et qu'il désobéit à un commandement que Dieu lui

avait fait, il tomba dans la disgrâce de Dieu[1] par le péché d'orgueil et de désobéissance, et fut privé des dons qu'il avait reçus de Dieu en grand nombre, et des droits qu'il avait à la gloire du paradis; et comme ennemi de Dieu, il fut condamné à la mort éternelle[2].

Dans un tel état, cet homme devenait de plus en plus mauvais, et son sort était désespéré; car il n'y avait personne qui pût s'offrir à être son médiateur, à négocier son pardon, et à le réconcilier avec Dieu[3]. Un Dieu infini en grandeur et en majesté avait été indignement offensé par la créature, et quel est celui qui aurait pu fournir une satisfaction égale à cette offense, qui avait quelque chose d'infini, considérée par rapport à la Divinité qui est infinie[4]?

Néanmoins, le remède d'un si grand mal fut trouvé par ce même Dieu[5] qui avait été offensé; car, voyant l'homme si malheureusement tombé et perdu pour l'éternité, il résolut, par un effet de

[1] Per inobedientiam unius peccatores constituti sunt multi. (Rom. v, 19.)

[2] Per unum hominem peccatum intravit in hunc mundum, et per peccatum mors; et ita in omnes homines mors pertransivit, in quo omnes peccaverunt. (Rom. v, 12.)

[3] Neque enim rerum conditarum natura digna erat aut idonea ad id negotium. (D. Athan. Orat. 2 contra Arian.)

[4] Quem invenirem, qui me tibi, Domine, reconciliaret? An eundum mihi fuit ad Angelos? Qua prece, quibus Sacramentis? Quæri poterat Mediator, sed non erat. (D. Aug. lib. I Conf., cap. XLI.)

[5] Solus novit congruentem suis temporibus generi humano exhibere medicinam. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mon.)

son infinie bonté, charité et miséricorde, d'envoyer sur la terre son divin Fils [1], afin qu'en se faisant homme il satisfît pour l'homme, et le délivrât de ses misères temporelles et éternelles [2]. Il ne l'envoya pas aussitôt après la chute de l'homme, mais il attendit quelque temps, suivant les conseils de sa profonde sagesse [3], et il voulut que dans cet intervalle l'homme connût son mal et la nécessité qu'il avait d'un Homme-Dieu [4], et qu'il s'humiliât en désirant et demandant son avénement, pour se préparer par ces dispositions à le recevoir avec fruit.

RÉFLEXION

Ce qui est de l'homme pris universellement comme représentant le genre humain, est applicable à chaque homme en particulier [5]; je dois donc me l'appliquer à moi-même.

Par mes péchés j'ai perdu la grâce de Dieu et me suis fait l'ennemi de Dieu; et j'ai mérité d'être

1 Mediator Dei et hominum Christus Jesus. (I Tim. II, 5.)

2 Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. (Joan. III, 16.)

3 Qui operatur omnia secundum consilium voluntatis suæ. (Ephes. I, 11.)

4 Ut homo humiliatus cognosceret se liberatore indigere. (D. Thom. 3 p., quæst. 1, art. 5.)

5 Sicut ad operandam salutem in medio terræ venit semel in carne visibili, ita nunc ad salvandas animas singulorum in spiritu venit et invisibilis. (D. Bern. Serm. 1 de Adventu.)

exclu pour toujours du paradis, et d'être condamné pour toujours à l'enfer. Je n'avais aucun moyen possible de recouvrer la grâce de Dieu. Quand même j'aurais crié miséricorde dans les larmes et dans la pénitence, quand tous les anges auraient imploré miséricorde en ma faveur, je n'étais pas digne de la divine miséricorde, avant d'avoir satisfait à la justice divine. Mais satisfaire, fût-ce même pour un seul péché mortel, c'est-à-dire pour une grave offense commise par moi, créature très-vile, contre la très-auguste Majesté de Dieu, comment était-ce possible[1] ?

Pour satisfaire dignement envers Dieu, il fallait une personne qui fût Dieu; et pour que la satisfaction valût pour moi, il fallait que cette personne divine se fît homme semblable à moi[2] et prît la figure d'un pécheur tel que je suis en réalité, en se chargeant de ma dette, pour se présenter comme ma caution[3]. Mais qui aurait jamais osé espérer[4], qui même aurait jamais pu s'imaginer[5] le moins

1 Si quis peccatum per humanæ naturæ vires vel per aliud remedium asserit tolli quam per meritum Christi, anathema. (Conc. Trid. Decr. de Pecc. orig., sess. 5.)

2 Mediator inter Deum et hominem oportebat ut haberet aliquid simile Deo et aliquid simile homini. (D. Aug. lib. I Confess., cap. XLI.)

3 Suscepit ipse peccatum ne perderet peccatorem. (D. Petr. Chrysol., serm. 29.)

4 Quis unquam tibi tantum bonum promittere auderet? (D. Aug. lib. de Catech. rud., cap. IV.)

5 Quis id poterat excogitare? (D. Chrysost. Hom. 5 in I Cor.)

du monde que le Dieu de gloire voulût s'abaisser à se faire homme, pour secourir en sa nécessité cet homme si méprisable[1] ? Et pourtant cela s'est fait. Quand je fus devenu ennemi de Dieu par le péché, Dieu, au lieu de me traiter comme son ennemi, a songé au moyen de me remettre en sa sainte amitié; et, ne voyant pas d'autre moyen en rapport avec sa grandeur infinie que d'envoyer son Fils sur la terre se faire homme, il a voulu l'envoyer tout exprès pour moi. Je dis : pour moi; car, bien qu'il soit vrai qu'il l'a envoyé pour tous les hommes, il m'a pourtant regardé personnellement d'un œil si affectueux, que lors même qu'il n'y aurait eu dans le monde aucun autre pécheur que moi, il l'aurait envoyé uniquement pour moi[2].

Le Fils de Dieu est venu visiblement une fois pour sauver tous les hommes, mais il est prêt à venir encore invisiblement me sauver par une sollicitude particulière qu'il a pour moi, comme s'il n'avait à sauver que mon âme toute seule. Il est disposé à venir à moi dès que je serai disposé à le recevoir; que devrai-je donc faire pour me disposer à sa visite ? M'humilier[3] en reconnaissant et confessant le besoin extrême que j'ai de l'Homme-Dieu, mon Seigneur Jésus-Christ, en le suppliant de

[1] Cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est. (Rom. v, 8, 9.)

[2] Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (Gal. II, 20.)

[3] Humilitas accommodata percipiendæ gratiæ Christi. (D. Aug. in Expos. Epist. ad Galat.)

venir à mon secours comme mon rédempteur, pour me faire acquérir mon salut éternel.

COLLOQUE

Il suffit que je m'arrête à considérer qui je suis et qui vous êtes, ô mon Dieu, pour m'abîmer au-dessous même du néant, s'il était possible. Je n'ai rien autre de moi que le néant, et tout ce qui est autre chose en moi que le néant, est tout vôtre, ô mon Dieu. Si je fais du bien, tout ce bien est le fruit de votre grâce qui opère en moi; si je fais du mal, tout ce mal est un effet de cette malignité qui domine en moi[1]. Quand je serais un saint, intimement uni à vous par la charité la plus parfaite, je ne pourrais me promettre de persévérer par moi-même un seul moment dans votre grâce, et j'aurais besoin à tout moment de votre secours, et ma persévérance serait ainsi un don gratuit de votre miséricorde[2]. Combien donc ai-je moins sujet de me confier en moi-même, misérable pécheur, né dans le péché, incliné au péché, et de plus habitué à pécher après tant de fautes que j'ai commises jusqu'à ce jour !

Je confesse ma misère, mon insuffisance, et l'impuissance où je suis de mériter votre bienveil-

1 Perditio tua, Israel : tantummodo in me auxilium tuum. (Ose. XIII, 9.) Domini est salus. (Psalm. III, 9.)

2 Perseverantiæ munus aliunde haberi non potest, nisi ab eo qui potens est eum qui stat statuere. (Conc. Trid. sess. 6, cap. XIII.)

lance, ô mon Dieu[1]. Ma propre expérience me convainc de ma faiblesse; je sens en moi la malignité de ma nature corrompue; j'éprouve en mon intérieur la révolte, la répugnance et la difficulté quand il s'agit d'observer votre très-sainte loi; et alors même que je forme le propos de l'observer, j'ai à déplorer mon inconstance dans mes résolutions[2]. En tout ce qui a trait à mon salut éternel, je ne puis rien de moi-même, et ne suis pas même capable de concevoir la moindre pensée de sainteté[3]. C'est avec le secours de votre grâce, ô mon Dieu, que tout me serait possible; mais cette grâce, j'en suis très-indigne : Jésus-Christ seul peut me la mériter[4]. Et c'est là une vérité très-certaine, que c'est par les seuls mérites de Jésus-Christ que je puis espérer la grâce du pardon de mes péchés, la grâce de persévérer dans le bien, la grâce de me sauver[5].

Oh! combien je vous suis redevable, ô Père éternel, pour la volonté miséricordieuse que vous avez eue de m'envoyer votre Fils Jésus, l'auteur de toutes les grâces et mon unique Sauveur! Je

1 Ego vir videns paupertatem meam. (Thren. III, 1.)

2 Video aliam legem in membris meis... captivantem me in lege peccati. (Rom. VII, 23.)

3 Non quod sufficientes simus cogitare aliquid ex nobis quasi ex nobis; sed sufficientia nostra ex Deo est. (II Cor. III, 5.)

4 Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. (Rom. VII, 25.)

5 Ego verò egenus et pauper sum : Deus adjuva me. Adjutor meus et liberator meus es tu. (Psalm. LXIX, 6.)

vous en remercie, et je prie toutes les créatures de la terre et du ciel de vous en remercier pour moi[1]. Par les mérites de Jésus-Christ, accordez-moi la grâce de me disposer à sa venue, de telle sorte que vous accomplissiez les desseins de votre miséricorde sur moi, qui sont de m'amener à vous aimer de tout mon cœur, et à vous servir fidèlement dans ce monde, pour jouir éternellement de vous dans l'autre.

II[e] JOUR

Qui sera un jour de désir et d'attente.

CONSIDÉRATION

Après qu'Adam eut commis le péché, vaincu qu'il fut par la tentation diabolique qui l'avait sollicité à manger du fruit défendu, Dieu tout aussitôt, pour la consolation d'Adam et pour la confusion du serpent infernal, manifesta le dessein qu'il avait d'envoyer Jésus-Christ dans le monde[2], et pour réparer le dommage occasionné par un arbre, il désigna dans ce même temps l'arbre de la croix sur lequel Jésus-Christ devait

1 Gratias agentes Deo Patri..., qui eripuit nos de potestate tenebrarum et transtulit in regnum Filii..., in quo habemus redemptionem et remissionem peccatorum. (Coloss. I, 12.)

2 Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius. (Gen. III, 15.)

mourir pour donner la vie au monde[1]. O bonté! ô charité! ô miséricorde vraiment infinie!

Cependant le céleste médecin ne vint pas aussitôt après la blessure, parce que l'homme n'était pas disposé à se livrer à ses soins. L'homme ne commença de s'y disposer que lorsque, commençant à connaître que son mal était humainement incurable, il confessa dans le sentiment de sa misère et de son infirmité qu'il avait absolument besoin du secours divin[2]. A mesure qu'il connut davantage qu'il ne pouvait de lui-même opérer son salut, il désira la venue de son Sauveur. Quels ardents désirs les patriarches et les prophètes envoyèrent au ciel à cette fin[3]!

On tenait comme certain de foi qu'il devait venir du ciel en terre un rédempteur divin pour nous délivrer du joug du péché, de l'esclavage du démon, et nous reconduire à la félicité éternelle; mais comme on ne savait pas en quel temps il devait venir, on l'attendait sans cesse avec anxiété[4]. C'est ainsi que Dieu avait établi dans ses

1 Ipse lignum tunc notavit, damna ligni ut solveret..., et medelam ferret inde, hostis unde læserat. (Hymn. Dom. Pass. ad Matut.)

2 Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum. (Psalm. VI, 3.) Libera me, quia egenus et pauper sum ego. (Psalm. CVIII, 22.)

3 Expectatio gentium. (Gen. XLIX, 10.) Expectatio Israel Salvator ejus. (Jerem. XIV, 8.) Accelera (Psalm. XXX, 3), ut salvos facias nos. (Psalm. LXXIX, 3.)

4 Salutare tuum expectabo, Domine. (Gen. XLIX, 18.) Quis det ut... quod expecto tribuat mihi Deus? (Job VI, 8.) Et

décrets éternels que son avénement serait auparavant ardemment désiré, appelé et attendu[1], afin qu'il fût ensuite plus joyeusement et plus heureusement accueilli. Durant ces siècles de préparation, les hommes s'encourageant mutuellement à persévérer dans cette attente[2], on estimait heureux tous ceux qui attendaient avec une vraie foi et une ferme espérance le Sauveur promis au monde[3].

RÉFLEXION

Le désir est un effet de l'amour; et quiconque aime véritablement son salut éternel désire par là même les moyens qui lui sont nécessaires à l'acquérir; si donc nous avons à cœur de nous sauver, nous devons nous bien fixer dans l'esprit cette vérité, que l'unique moyen qui nous est donné pour arriver à notre fin dernière est Jésus-Christ, et qu'il n'y a personne autre en qui nous puissions mettre notre espérance[4]. Jésus-Christ est le seul auteur de notre salut, l'unique sauveur de nos âmes. Il est déjà venu visiblement en personne

nunc quæ est expectatio mea? Nonne Dominus? (Psalm. xxxviii, 8.)

1 Expecta Dominum, et liberabit te. (Prov. xx, 22.) Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum. (Psalm. xxvi, 14.) Expecta me, dicit Dominus. (Sophon. iii, 8.)

2 Expectemus humiles consolationem ejus. (Judith viii, 20.)

3 Beati omnes qui expectant eum. (Isai. xxx, 18.)

4 Ego sum via... nemo venit ad Patrem nisi per me. (Joan. xiv, 6.) Et non est in alio aliquo salus. (Act. iv, 12.)

comme sauveur universel du genre humain; mais il lui reste à venir encore invisiblement par sa grâce comme le sauveur particulier de chacun de nous; et puisque nous devons croire absolument que notre salut éternel n'est pas dans nos mains, mais dans celles de Jésus-Christ[1], nous devons attendre de lui seul qu'il vienne l'opérer en nous par ses secours surnaturels.

C'est dans cette foi et attente de Jésus-Christ que se sont sauvés ceux qui furent sauvés sous l'ancienne loi[2]. C'est dans cette foi et attente de Jésus-Christ que nous devons espérer sous la nouvelle loi de nous sauver nous-mêmes. Mais comment pourrons-nous espérer encore sa venue, puisqu'il y a dix-huit siècles qu'elle s'est accomplie? Malgré qu'il fût déjà venu, saint Paul ne laissait pas, ainsi que les premiers chrétiens, de l'attendre[3]. Malgré qu'il soit déjà venu, la sainte Église l'attend aussi durant ces jours de préparation à la fête de Noël, puisque dans les prières de l'office elle invite par ses aspirations les fidèles à le désirer et à venir à sa rencontre[4]. C'est de la sorte que nous devons le

[1] Cognosce non in manu tua esse salutem tuam, sed in manu Mediatoris. (D. Aug. Expos. Epist. ad Galat.)

[2] Sperantes certissimum Redemptorem, in hac fide et expectatione salvati sunt. (D. Bern. Epist. 77 ad Hugon. Victor.)

[3] Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum. (Philip. III, 20.)

[4] Regem venturum Dominum venite adoremus... Prope

désirer et l'attendre nous-mêmes, avec la confiance que dans notre attente nous serons consolés par lui[1].

Les désirs dilatent le cœur; et plus le cœur se dilate, plus il se rend capable de recevoir les dons du ciel[2]. C'est pourquoi nous devons exciter en nous un grand désir et une vive attente de la venue de Jésus-Christ, afin que notre âme se dispose mieux de jour en jour à être sanctifiée et sauvée par lui. Une couronne de grâce et de gloire est préparée, dit l'Apôtre, à ceux qui aiment la venue de Jésus-Christ[3]; et puisque le signe qu'on l'aime est de la désirer et de l'attendre, que faisons-nous, et pourquoi tarder à secouer notre torpeur et à exciter nos bons désirs[4]?

COLLOQUE

Quiconque est dans les ténèbres désire naturellement que le soleil vienne l'éclairer de sa lumière; le malade sur son lit de douleur désire l'arrivée du médecin qui doit lui rendre la santé; l'esclave dans sa triste condition désire l'arrivée

est jam Dominus: venite, adoremus. (In Dom. Advent. Invit. ad Matut.)

1 Non confundentur qui expectant eum. (Isai. XLIX, 23.)

2 Dilata os tuum, et implebo illud. (Psalm. LXXX, 11.)

3 Reposita est... corona justitiæ... iis qui diligunt adventum ejus. (II Tim. IV, 8.)

4 Egredere... præparare in occursum Dei tui. (Cant., I, 7. Amos IV, 12.)

d'un libérateur qui le remette en liberté. Mais, si je me considère tel que je suis dans mon état de pécheur, qui pourra se dire enveloppé de plus épaisses ténèbres que moi? Quel est le malade plus accablé que moi du poids de la maladie? Quel est l'esclave qui plus que moi devra gémir sous l'étreinte de ses fers? Et alors, qui plus que moi devra désirer et appeler de ses aspirations continuelles votre avénement, ô mon Seigneur Jésus-Christ, puisque vous seul pouvez m'éclairer, me guérir, et me délivrer par votre vertu toute-puissante?

Oui, mon Jésus, venez, venez; je vous attends, et je vous attendrai, et ne cesserai de vous attendre jusqu'à ce que vous soyez venu[1]. Puisque vous avez une si grande bonté pour moi que vous daigniez m'attendre pour me faire miséricorde[2], à mon tour je me tiens à vous attendre au milieu de mes extrêmes misères afin que vous exerciez votre miséricorde envers moi, votre très-misérable créature[3]. Ah! mon aimable Jésus, qui êtes tout désirable, le désir des collines éternelles, le désiré de toutes les nations[4], donnez de la ferveur

1 Pars mea Dominus, dixit anima mea... expectabo eum. (Thren. III, 24.) Expectabo Deum Salvatorem meum; audiet me Deus meus. (Mich. VII, 7.)

2 Expectat Dominus ut misereatur vestri. (Isai. XXX, 18.)

3 Domine, miserere nostri; te enim expectavimus. (Isai. XXXIII, 2.)

4 Totus desiderabilis (Cant. V, 16): Desiderium collium æternorum (Gen. XLIX, 26): Desideratus cunctis gentibus. (Aggæ II, 8.)

à mes désirs, et dilatez mon cœur, afin qu'il puisse contenir ces grâces d'un prix inestimable que vous tenez préparées à tous ceux qui vous attendent [1].

J'unis mes désirs aux désirs de tous les anges [2] et de toutes les âmes de vos élus. Je veux que chacune de mes respirations soit un acte de désir et comme un cri de mon âme qui vous redise avec toute l'énergie dont elle est capable : Venez, Seigneur, venez. Ah! daignez exaucer celui qui vous désire et vous attend, ô divin Sauveur [3]! Si vous mettez votre gloire à écouter favorablement le désir des pauvres [4], moi je suis un pauvre, et le plus pauvre de tous les pauvres, et pour cette raison je ne sais dire autre chose, sinon qu'en toute confiance je vous expose tout mon désir, à vous qui êtes l'objet de tous mes désirs [5].

[1] Oculus non vidit... quæ præparasti expectantibus te. (Isai. LXIV, 4.)

[2] In quem desiderant Angeli prospicere. (I Petr. I, 12.)

[3] Non confundas me ab expectatione mea. (Psalm. CXVIII, 116.)

[4] Desiderium pauperum exaudivit Dominus. (Psalm. X, 17.)

[5] Domine, ante te omne desiderium meum. (Psalm. XXXVII, 10.)

III^e JOUR

Qui sera un jour de prière.

CONSIDÉRATION

Depuis que le monde est monde la foi chrétienne y a toujours existé ; car de même que nous croyons présentement que Jésus-Christ est venu, ainsi les Pères de l'Ancien Testament croyaient qu'il devait venir[1] ; et maintenant comme alors personne ne peut se sauver que par la foi au Rédempteur[2]. L'indice de leur foi était le désir et l'attente où ils étaient de sa venue ; ce désir et cette attente dans lesquels ils se préparaient à sa venue étaient des dispositions bonnes et saintes, fort agréables à Dieu[3] ; mais elles ne furent efficaces à les sanctifier que lorsqu'elles furent unies à la prière.

On prie plus ou moins selon qu'on désire plus ou moins[4] ; et parce que les patriarches et les

1 Credebant illi Incarnationem futuram, sicut nos credimus factam. (D. Aug. Epist. 57 ad Dardan.)

2 Antiquorum justorum nullus præter Christi fidem salutem poterat invenire. (D. Aug. Enchirid., cap. CXVIII.)

3 Expectans expectavi Dominum, et intendit mihi. (Psalm. XXXIX, 1.) Præparationem cordis eorum audivit auris tua. (Psalm. X, 17.)

4 Tanto quisque minus clamat quanto minus desiderat, et tanto majorem vocem exprimit quanto se in desiderium plenius fundit. (D. Greg. lib. II Moral., cap. IV.)

prophètes désiraient ardemment Jésus-Christ, aussi le priaient-ils avec ferveur de vouloir bien accélérer sa venue. En combien d'endroits l'Écriture rapporte leurs prières et leurs instances ! Ils les adressaient tantôt au Père éternel, lui demandant qu'il daignât remplir la miséricordieuse promesse qu'il avait faite d'envoyer au monde le Sauveur et le Messie[1]; tantôt c'était au Sauveur lui-même, le suppliant de ne pas retarder sa venue[2]; tantôt ils imploraient, pour obtenir cette grâce, l'intercession du ciel et de la terre[3].

Dieu a créé l'homme sans en avoir été prié; mais il ne veut le sauver qu'après en avoir été prié. Aussi la prière nous a été commandée afin que la créature connaisse sa propre indigence et s'humilie sous la main du Tout-Puissant, puis qu'elle recoure humblement à lui, et se dispose ainsi à mériter de son côté en quelque manière les grâces que la libéralité divine a résolu de lui accorder[4]. Or, plus grande est la grâce dont on a besoin, plus grandes et plus vives doivent être les

[1] Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis. (Psalm. LXXXIV, 8.) Visita nos in salutari tuo. (Psalm. CV, 4.)

[2] Cito anticipent nos misericordiæ tuæ... adjuva nos, Deus salutaris noster. (Psalm. LXXVIII, 8, 9.) Deus meus, ne tardaveris. (Psalm. XXXIX, 18.)

[3] Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum: aperiatur terra, et germinet Salvatorem. (Isai. XLV, 8.)

[4] Ut homo postulando mereatur accipere quod ei Deus omnipotens ante sæcula disposuit donare. (D. Greg. lib. Dialog. apud D. Thom. 2. 2. quæst. 83, art. 2.)

instances qu'il faut faire auprès de la clémence divine pour l'obtenir ; et quelle grâce plus grande peut-on imaginer que celle d'obtenir la venue du médiateur qui doit nous apporter notre salut éternel?

RÉFLEXION

Ces mêmes prières que proféraient les saints Pères dans l'ancienne loi pour appeler la venue de Jésus-Christ, la sainte Église les répète maintenant dans la célébration anniversaire de son avénement; et elle le fait même avec des instances plus efficaces [1], parce que cet auguste mystère se renouvelle spirituellement chaque année, et Jésus-Christ à cette époque est prêt à renaître par sa grâce dans les âmes qu'il trouve disposées à le recevoir [2]: car la rédemption est un acte continu comme la création. De même donc que la création dure toujours en vertu de la conservation toujours actuelle des créatures, puisque sans l'action divine qui les conserve elles retomberaient dans le néant d'où elles sont sorties; de même aussi la rédemption dure toujours, et Jésus-Christ renaît encore en opérant par sa grâce le fruit de sa naissance en quiconque coopère à sa grâce et s'y dispose comme il faut.

[1] Obsecro, Domine, mitte quem missurus es. Sicut locutus es, veni, et libera nos. Veni, Domine, et noli tardare: relaxa facinora plebi tuæ. (Dom. I Advent. in Offic.)

[2] Venit hominibus adjutorium ad capessendam sempiternam salutem. (D. Aug. Epist. 5 ad Volusian.)

Quel est maintenant la fin et le fruit de sa naissance ? C'est notre salut éternel. Ce bien infini était perdu pour nous; et Jésus-Christ nous l'a mérité lorsqu'il est venu s'incarner pour nous tous [1]. Nous l'avons perdu de nouveau par tant de péchés que nous avons commis; et Jésus-Christ est disposé à venir de nouveau à chacun de nous pour nous l'acquérir par ses mérites; c'est ainsi qu'il vient à nous maintenant comme sanctificateur de nos âmes, pour en être ensuite le glorificateur. Il n'était nullement obligé à venir au monde pour le salut de tous; ce fut là un acte de sa pure miséricorde. Il est encore moins obligé de venir à nous pour opérer en nous notre salut : c'est là encore un pur effet de sa miséricorde surabondante. Prétendrions-nous donc qu'il vînt à nous sans que nous l'en priassions le moins du monde, comme s'il était de lui-même obligé ?

Réfléchissons bien sur ce point. Il y a certaines grâces qui sont données à ceux qui prient, mais dont restent privés ceux qui ne prient pas [2]. Et qui sait si cette arrivée de Jésus-Christ que nous devons désirer et attendre ne serait pas une de ces grâces qui ne sont accordées qu'à ceux qui les demandent avec instance? Qui sait s'il ne serait pas vrai que Jésus-Christ ne nous accorde la grâce

1 Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, et incarnatus est. (Symb. Apost.)

2 Deus nobis multa præstat ex sua liberalitate, etiam non petita; sed aliqua vult præstare nobis petentibus. (D. Thom. 2. 2. quæst. 83, art. 2.)

de sa venue en nous que dans la proportion même des prières que nous faisons pour l'obtenir? Si je ne le prie pas, c'est un signe que je ne le désire pas réellement[1]; c'est un signe que la vraie humilité me manque, et que je méconnais la nécessité où je suis de sa grâce. Reconnais donc ta misère, ô mon âme, et cette connaissance t'excitera puissamment à t'humilier et à crier au secours vers celui qui seul peut te secourir[2].

COLLOQUE

Je me présente à vous, ô mon Dieu, en qualité de misérable, et comme le plus misérable entre tous; car les autres, plus ils sont misérables, plus ils sont ingénieux à exposer leur misère et à réclamer les secours dont ils ont besoin; mais moi, dans l'excès de ma misère, je ne sais même pas demander secours. En tout ce qui concerne mon salut éternel, je ne suis bon à rien. Je connais le devoir que j'aurais d'implorer votre secours, ô mon Dieu; mais sans vous je ne suis pas capable de faire la moindre prière qui vous soit agréable[3]. Je ne sais même pas invoquer comme

1 Quia desiderium est causa petendi; cum petitio sit quodammodo desiderii interpres. (D. Thom. 2. 2. quæst. 83, art. 1.)

2 Superflua videtur oratio ubi necessitas deest. Et ideo recognitio suæ miseriæ, qua indigentem se aliquis videt, et sibi subvenire non potest, quasi oratio reputatur. (D. Thom. in 4 dist. 15, quæst. 4, art. 1, quæst. 2.)

3 Nam quid oremus, sicut oportet, nescimus. (Rom. VIII, 26.)

il faut votre Fils unique, mon Seigneur Jésus-Christ[1]. Enseignez-moi vous-même et aidez-moi à vous prier de la manière que vous aimez que je vous prie.

Je ne suis pas digne, et même je me sens très-indigne de me présenter devant Votre infinie Majesté ; mais puisque par l'effet de votre bonté vous daignez me donner audience, que dirai-je, sinon que je ne suis que cendre et poussière[2]? Mes misères parlent assez pour implorer sur moi votre miséricorde[3]. Je suis une brebis perdue ; ah ! je vous en conjure, envoyez-moi le charitable Pasteur que vous nous avez promis, afin qu'il vienne me chercher et me reconduise à votre bercail[4]. Je suis un pauvre esclave, esclave du péché, esclave du démon, esclave de mon amour-propre, qui est mon plus cruel ennemi. Envoyez votre Fils, que vous avez constitué mon Seigneur et mon Roi : vous avez promis qu'il viendrait me délivrer de ma servitude ignominieuse[5]. Je

[1] Nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu sancto. (I Cor. XII, 3.)

[2] Loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis. (Gen. XVIII, 27.)

[3] Inclina, Domine, aurem tuam et exaudi me, quoniam inops et pauper sum ego. (Psalm. LXXXV, 1.) Accelera, ut eruas me. (Psalm. XXX, 3.)

[4] Erravi sicut ovis quæ periit. Quære servum tuum. (Psalm. CXVIII, 176.) Ego requiram oves meas... et suscitabo super eas pastorem unum. (Ezech. XXXIV, 11, 23.)

[5] Quia liberabit pauperem a potente, et pauperem cui non erat adjutor. (Psalm. LXXI, 12.) Ut finem accipiat pec-

suis enveloppé des ténèbres de l'ignorance et des passions, qui m'empêchent de discerner le bon chemin pour arriver à ma fin dernière. Envoyez-moi le guide sûr et la vraie lumière qui me dirige et me préserve de m'égarer hors de la voie de mon salut éternel [1].

Vous m'avez promis mon Sauveur, et vous, qui êtes le Dieu de vérité, soyez propice à ma prière; je n'oserais vous la faire, si elle n'était pleinement conforme à votre sainte volonté. Je suis certain que vous voulez mon salut éternel; ô Père éternel, faites donc que je sauve mon âme; ah! faites-moi ce bien par une de ces grâces efficaces que Jésus-Christ m'a méritées [2].

IVe JOUR

Qui sera un jour d'admiration et d'action de grâces.

CONSIDÉRATION

La génération éternelle du Verbe est ineffable et incompréhensible; on peut le dire aussi, à

catum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia. (Dan. IX, 24.)

[1] Lucerna pedibus meis Verbum tuum, et lumen semitis meis. (Psalm. CXVIII, 105.) Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. (Luc. I, 79.)

[2] Tuus sum ego; salvum me fac. (Psalm. CXVIII, 94.) Domine Deus salutis meæ. (Psalm. XXXVII, 23.)

proportion, de sa génération dans le temps[1]. Qu'on en sonde les profondeurs autant qu'on voudra, on n'y trouvera que des merveilles qui dépassent la capacité de notre âme. Qui est-ce qui pourra comprendre le mystère d'un Dieu fait homme pour le salut de l'homme? Si l'on me racontait qu'un roi s'est fait mouche pour délivrer les mouches des toiles d'araignée, je ne voudrais pas le croire, parce que cela me paraîtrait trop éloigné de la vraisemblance, et cependant, quoiqu'il y ait bien plus de disproportion entre Dieu et l'homme qu'entre un roi et une mouche, je dois croire fermement qu'un Dieu s'est fait homme pour le salut de l'homme, c'est-à-dire que le Créateur, dans la nature humaine qu'il a prise, s'est fait créature, que l'Immortel s'est fait mortel, que l'Impassible s'est fait passible[2], que le Verbe éternel qui est pur esprit s'est fait chair et s'est assujetti aux misères de l'humanité[3], que le souverain Seigneur de la terre et du ciel a pris la forme de serviteur et s'est réduit à un état si méprisable qu'il a été comparé à un ver de terre[4].

[1] Generationem ejus quis enarrabit? (Isai., LIII, 8.) Hoc in Christo Jesu Filio Dei non solum ad divinam essentiam, sed etiam ad humanam spectat naturam. (D. Leo. Serm. 9 de Nativ. Dom.)

[2] Impassibilis Deus non dedignatus est homo esse passibilis; et immortalis mortis legibus subjacere. (*Id.*, Serm. 12.)

[3] Verbum caro factum est. (Joan. I, 14.) Deus homo factus est. O miracula! o prodigia! fratres mei. (D. Aug. Serm. 13 de Temp.)

[4] Cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit, formam

Il ne nous sera donné de le comprendre un jour qu'après que nous l'aurons cru dans cette vie; or, il faut le croire, car la vérité en est certaine[1]; et, en le croyant, nous devons nous écrier d'admiration, avec les expressions mêmes de la sainte Église : « O mystère! ô secret divin! ô union admirable de la nature divine et de la nature humaine[2]! » Que l'on considère bien le sens des paroles : « *Verbum caro factum est,* Dieu s'est fait homme. » Quand on dit Dieu, rien ne se peut imaginer de plus sublime; quand on dit l'homme, rien ne se peut concevoir de plus bas : combien donc faut-il être étonné de cette union de l'infini avec l'extrême bassesse! Qu'on médite donc attentivement la merveille qu'on peut appeler un abrégé des merveilles de Dieu[3].

L'étonnement augmentera si, après avoir considéré quel est ce Dieu qui s'abaisse à se faire homme pour le salut de l'homme, on vient à considérer que cet homme pour lequel un Dieu s'abaisse à cet excès n'est devant Dieu guère plus que le néant[4].

servi accipiens. (Philip. II, 6.) Ego autem sum vermis, et non homo. (Psalm. XXI, 7.)

1 Nisi fides credat, sermo non explicat; sed verum est, et divina est auctoritas cui credimus. (D. Leo Serm. 7 de Nat. Dom.)

2 Mirabile mysterium. Admirabile Sacramentum. O admirabile commercium! (In Offic. Nativ. Dom.)

3 Sta, et considera mirabilia Dei. (Job XXXVII, 14.) Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus. (Psalm. CX, 4.)

4 Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo; et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. (Isai., XL, 17.)

RÉFLEXION

D'où vient donc cette merveille étrange, qu'un Dieu s'abaisse jusqu'à se faire homme pour le salut de l'homme? On n'en peut découvrir la cause qu'en remontant à ce premier principe, qui est l'amour suréminent, immense, infini, que Dieu avait pour l'homme [1]; amour éternel, perpétuel, par lequel il a résolu avant tous les siècles d'exercer toujours sa miséricorde envers l'homme [2]. Tel a été le principal motif pour lequel Dieu s'est fait homme, afin qu'il fût manifesté, à la gloire de Dieu, combien l'homme est aimé de Dieu [3]. Dieu avait bien donné à connaître sa puissance en créant le monde, et sa sagesse en le gouvernant; mais il n'a jamais si clairement manifesté son amoureuse miséricorde qu'en se faisant homme [4].

On pourrait ici s'arrêter encore à admirer comment Dieu a daigné concevoir un si grand amour pour l'homme; mais, sans s'élever à cette pré-

[1] Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. (Joan. III, 16.)

[2] In charitate perpetua dilexi te; ideo attraxi te miserans. (Jerem. XXXI, 3.)

[3] Quæ major est causa adventus Domini, nisi ut ostenderet Deus dilectionem suam in nobis? (D. Aug. lib. de Catech. rud., cap. IV.)

[4] Apparuerat ante potentia in rerum creatione; apparebat sapientia in earum gubernatione; sed benignitas misericordiæ nunc maxime apparuit in humanitate. (D. Bern. Serm. 1 de Nat. Dom.)

somption de vouloir entrer dans les conseils du Très-Haut, il est plus sage et plus utile de réfléchir combien nous sommes obligés à cette divine bonté[1], et quelles ferventes actions de grâces nous devons lui rendre. Dieu mérite d'être remercié continuellement pour tous ses autres bienfaits, puisque c'est de lui que procède tout notre bien[2]. Mais combien plus doit-il être remercié pour le bienfait de l'Incarnation, par lequel nous ayant donné son Fils unique, qui lui est égal en la nature et en la substance, il nous a donné ce qu'il avait de plus précieux, et on peut dire qu'il nous a donné celui qui est tout son bien et tout le nôtre[3].

Que l'on réfléchisse sur la grandeur du bienfait pour connaître la grandeur de l'obligation que nous avons de le remercier, et pour engager notre cœur à se répandre en ferventes actions de grâces. Cette action de remercier Dieu de sa venue dans ce monde pour le salut de tous les hommes, me sera une excellente disposition pour le déterminer aussi à venir opérer mon salut personnel par la grâce de sa rédemption efficace[4].

1 Sciamus nos auctori nostro multum debere conditos, plus redemptos. (D. Ildefons. Serm. de Nat. B. Mariæ.)

2 Gratias agentes semper pro omnibus. (Ephes. v, 20.) Gratias age illi, a quo habes quidquid boni habes. (D. Aug. Enar. in Psalm. XLIX.)

3 Quod erat apud eum pretiosus, unigenitum pro nobis Filium dedit. (D. Chrysost. Hom. 26 in Matth.) Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit? (Rom. VIII, 32.)

4 Nihil ita reddit hominem divinis muneribus dignum, sicuti semper Deo reddere gratias pro beneficiis acceptis. (D. Bonav. lib. de Perfect. vit., cap. v.)

COLLOQUE

Qui n'admirera, ô mon Dieu, votre bonté, votre charité et votre miséricorde infinie pour l'homme? Car enfin qu'est-ce que l'homme pour que vous daigniez, je ne dirai pas l'aimer et l'honorer, mais seulement l'avoir en votre souvenir[1]? J'admire et j'adore votre charité libérale, d'autant plus grande et plus digne d'être exaltée de notre part que la créature que vous honorez de vos bienfaits est plus vile; et j'invite tous les peuples de la terre à vous bénir et à vous louer pour les merveilles de votre amour[2].

Ils sont tous dignes d'étonnement les bienfaits que vous avez départis à l'homme; mais entre tous, quel est celui qui doit provoquer notre admiration et nos actions de grâces à Votre Majesté plus que celui de l'Incarnation, qui par Jésus-Christ a replacé l'homme dans votre sainte grâce[3]? Je vous remercie donc, ô Père éternel, vous qui de toute éternité avez arrêté dans votre pensée d'envoyer pour le salut de nous tous votre très-

[1] Quid est homo... quia apponis erga eum cor tuum? (Job VII, 17.) Quis est homo, quod memor es ejus? aut filius hominis, quoniam visitas eum? (Psalm. VIII, 5.)

[2] Annuntiate... in... populis mirabilia ejus; quoniam magnus Dominus, et laudabilis nimis. (Psalm. XCV, 3, 4.)

[3] Quid potuit pro salute nostra fieri amplius? Unde majores agendæ sunt Deo gratiæ quam pro ipsius gratia per Jesum Christum? (D. Aug. lib. I de morib. Eccles., cap. VII, et lib. I contra Advers. leg., etc., cap. XVIII.)

saint Fils. Je vous rends grâces pour tous les hommes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront jusqu'à la fin du monde[1]. Oh! combien nous vous sommes obligés! mais, hélas! combien nous sommes encore ingrats pour un tel bienfait!

Mais je dirai pour ce qui me concerne, puisque la chose est véritable, que tout en envoyant votre Fils s'incarner pour le salut de tous, vous l'avez en même temps envoyé aussi particulièrement pour moi que vous l'auriez fait si vous aviez eu la volonté de me sauver tout seul[2]. Je m'applique à moi-même, comme accompli tout entier pour moi, le bienfait de l'Incarnation du Verbe[3]. Mon Dieu, oh! combien je vous suis obligé pour ce bienfait! mais, encore une fois, comme je me suis montré ingrat après une telle faveur!

Je me repens de mon ingratitude monstrueuse, et je suis grandement affligé de ne pouvoir vous remercier autant que je le souhaiterais; mais je vous remercie au moins autant que je le sais faire et que je le puis pour cet amour infini que vous avez eu pour moi, sans aucun mérite de ma part, et sans aucun intérêt de la vôtre, puisque c'est votre seule bonté miséricordieuse qui vous a dé-

1 Agemus gratias Deo Patri per Filium ejus, quia dilexit nos et misertus est nostri. (D. Leo Serm. 1 de Nat. Dom.)

2 Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (Galat. II, 20.)

3 Servus fidelis beneficia Domini sui, quæ communiter facta sunt omnibus, quasi sibi præstita reputat, et non minus gratias agit. (D. Chrysost. lib. II de Compunct. cord., et in Epist. ad Galat., II.)

terminé à m'aimer[1]. Faites, ô Seigneur, que je vous en sois toujours reconnaissant, surtout en correspondant à cette grâce signalée que vous m'avez faite; et je chanterai les gloires de votre miséricorde dans le temps et dans l'éternité[2].

Ve JOUR

Qui sera un jour de foi et d'espérance.

CONSIDÉRATION

Pour se sauver, il faut croire et espérer en Jésus-Christ. En lui crurent et espérèrent ceux qui se sont sauvés dans l'ancienne loi; c'est en lui de même que nous devons croire et espérer, si nous voulons pareillement nous sauver[3], puisque dans tous les siècles Jésus-Christ est toujours le même, toujours l'unique Sauveur des enfants d'Adam[4]. Il y a toutefois une grande différence entre la foi

1 Deus, cujus natura bonitas, cujus opus misericordia est. (D. Leo Serm. 1 de Nat. Dom.)

2 Exultabit cor meum in salutari tuo : cantabo Domino, qui bona tribuit mihi. (Psalm. XII, 6.) Venite, audite, et narrabo... quanta fecit animæ meæ. (Psalm. LXV, 16.)

3 Sicut nos credimus quod in carne venerit, sic in eum venturum credebant antiqui; nec ideo fides variata vel salus diversa est. (D. Aug. Epist. 49 ad Deograt., quæst. 2.)

4 Tunc Christus venturus; modo Christus venit. Venturus, et venit : diversa verba sunt, sed idem Christus. (D. Aug. Hom. 27 ex 50.) Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula. (Hebr. XIII, 8.)

et l'espérance des Hébreux et celles que nous devons avoir. Les Hébreux croyaient et espéraient en Jésus-Christ, en ce sens qu'ils attendaient qu'il vînt régner sur la terre et leur apporter des félicités temporelles; mais nous, nous croyons et espérons qu'il nous donnera dans le royaume des cieux la béatitude éternelle. Les promesses faites aux Hébreux de l'Ancien Testament avaient (surtout) pour objet des biens temporels; mais Jésus-Christ est venu nous enseigner que nous devons attendre de lui d'autres biens, plus grands et plus élevés [1].

Dans l'Ancien Testament, peu d'entre les Hébreux se sauvèrent, parce que, vivant presque tous dans un attachement excessif au monde, il y en eut peu qui, avec Abraham, regardassent le ciel que leur figurait la terre promise [2]; il y en eut peu qui dissent à Dieu avec le roi David : « Vous êtes mon unique espérance dans la terre des vivants [3]. » On peut dire aussi des chrétiens qu'il y en a peu qui se sauvent, à cause de leur attachement excessif à la terre; or, pour que nous soyons de ce petit nombre, il faut que nous espérions par Jésus-Christ non les biens sensibles de la vie

1 Non terrenam transitoriamque felicitatem pro magno munere optandam, sed longe aliud expectari oportere. (D. Aug. lib. quæst. super Num., cap. XXXIII.)

2 Deus Abraham promiserat Palæstinam; sed ille spectabat cœlum. (D. Chrysost. Serm. 19 in Gen.)

3 Tu es spes mea, portio mea in terra viventium. (Psalm. CXLI, 6.) Pars mea Deus in æternum. (Psalm. LXXII, 26.)

présente, que Dieu donne comme choses de nulle valeur aux pécheurs mêmes, mais les biens de la vie éternelle qu'il réserve exclusivement aux bons chrétiens [1]. Et que veut dire être bon chrétien? Rien autre que d'être fidèle disciple de Jésus-Christ, de ne faire aucune estime des choses présentes, qui sont vaines et passagères, et d'aspirer aux biens à venir, qui dureront toujours dans la gloire éternelle [2].

Quand Jésus-Christ est venu au monde pour sauver tous les hommes, sa venue n'a profité qu'à ceux qui ont cru et espéré en lui comme il le fallait; et pour qu'il vienne apporter à chacun de nous le salut par sa grâce, la disposition qu'il nous faut est de croire et d'espérer en lui par une foi et une espérance qui soient dignes de lui et conformes à notre vocation de chrétiens [3].

RÉFLEXION

Conformément au désir, à l'attente et aux prières que forme la sainte Église pour que Jésus-Christ vienne à nous, nous devons exercer notre

1 Bona terrena dantur a Deo bonis et malis; ne hæc quasi magnum aliquid concupiscamus. Servat autem bonis aliquid aliud. Quid est hoc aliud? Seipsum. (D. Aug., lib. IV de Civit. Dei, cap. XXXIII.)

2 Non sumus Christiani, nisi propter futurum sæculum... Ad hoc sunt Christiani ut præsentia superent et futura sperent. (D. Aug. Enar. in Psalm. LXXXVIII.)

3 Qui salvos facis sperantes in te. (Psalm. XVI, 7.) Spe enim salvi facti sumus. (Rom. VIII, 24.)

espérance en lui. Nous devons croire et espérer en Jésus-Christ d'une manière conforme à la fin de son avénement, qui fut de nous délivrer de l'esclavage du péché qui nous avait rendus dignes de l'enfer; nous devons encore nous enflammer de l'amour du ciel, dont nous sommes appelés à être les citoyens, et nous détacher de la terre, sur laquelle nous ne faisons que passer comme pèlerins et étrangers[1]; Jésus-Christ ne nous délivrera qu'autant que nous espèrerons de lui secours et salut[2].

Il est Dieu, et, malgré sa grandeur infinie, il estime être une chose digne de lui de venir opérer notre salut éternel[3]. Et puisqu'il est l'objet de notre salut, c'est-à-dire de notre béatitude, nous devons réputer comme vil tout ce qui n'est pas Dieu[4]. Tout ce que nous pouvons avoir de richesses, d'honneurs, de plaisirs, de santé, de longue vie, et d'autres biens de la vie présente ne peut rendre notre âme heureuse et pleinement contente; c'est pourquoi tout ce qui s'appelle bien de ce monde, nous devons l'envisager moins des yeux

1 Dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate. (Tit. II, 14.) Sed estis cives sanctorum. (Ephes. II, 19.) Non enim habemus hic manentem civitatem; sed futuram inquirimus. (Hebr. XIII, 14.)

2 Qui salvat sperantes in se. (Dan. XIII, 60.)

3 Nihil tam dignum Deo quam salus hominis. (Tertull. lib. II advers. Marcion.)

4 Vilescat quidquid præter Deum est... Non tibi sufficit nisi qui te creavit: quidquid aliud apprehenderis miserum est. (D. Aug. Enar. in Psalm. XXX, et Serm. 125 de Temp.)

de la nature que de ceux de la foi, pour ne pas nous laisser enchanter par des apparences trompeuses [1]. Jésus-Christ vient en qualité de Sauveur pour nous sauver; d'où il suit qu'autant il faut croire fermement qu'il est notre Sauveur, autant il faut espérer fermement que par sa vertu toute-puissante il nous sauvera [2].

Ce qui pourrait affaiblir l'espérance serait la gravité et la multitude des péchés que nous avons commis; mais tant s'en faut que Jésus-Christ ressente de l'aversion et de l'indignation contre les pécheurs; au contraire, c'est précisément pour son grand désir du salut des pécheurs qu'il est venu dans ce monde [3].

Tous les saints qui sont au ciel ont tous été des fils d'Adam, autrement dit des pécheurs; et, s'ils se sont sauvés par les mérites de Jésus-Christ, comment ne concevrons-nous pas l'espérance de nous sauver nous aussi par ces mêmes mérites? La miséricorde de Dieu étant infinie, il lui est aussi facile de nous pardonner des millions de péchés que d'en pardonner un [4].

1 Quid vultis esse beati de infimis? Christianos oculos habete : nolite decipi visibilibus. (D. Aug. in Psalm. v et LVI.)

2 Ecce Deus noster iste : expectavimus eum, et salvabit nos. (Isai. xxv, 9.)

3 Adeo procul abest ne peccatores abominetur, ut propter ipsos solos advenerit. (D. Chrysost. Hom. 12 in Matth.) Non enim veni vocare justos, sed peccatores. (Matth. IX, 13.)

4 Minor sum cunctis miserationibus tuis. (Gen. XXXII, 10.) Quis adjiciet enarrare misericordiam ejus? (Eccli. XVIII, 4.)

COLLOQUE

Je voudrais faire des actes de foi et d'espérance, ô mon Dieu, dans l'obligation où je suis d'honorer la puissance, la bonté et la miséricorde que vous m'avez montrées principalement dans le mystère de votre incarnation ; mais quand il me faut produire ces actes je me sens le cœur froid, languissant et comme sans vie, et je n'ai plus cette vigueur qu'il me faudrait pour croire fermement en vous et pour espérer fermement de votre libéralité les biens que vous m'avez promis [1].

Je sais bien d'où provient le mal : c'est que je suis trop attaché à la chair et au sang, trop attaché aux vanités de ce misérable monde ; et ce sont mes attaches désordonnées qui m'appesantissent et m'empêchent d'exercer les vertus les plus nécessaires [2]. Mais vous, ô mon aimable Jésus, qui êtes venu m'enseigner le mépris de la terre et l'amour du ciel, comme vous êtes mon maître, soyez aussi mon aide, pour me rendre capable de vous dire dans toute la sincérité et dans toute la ferveur du cœur ce que j'ai à vous dire [3].

[1] Infirmata est in paupertate virtus mea. (Psalm. xxx, 11.) Aruit tanquam testa. (Psalm. xxi, 16.)

[2] Terrena inhabitatio deprimit sensum. (Sap. ix, 15.) Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei. (I Cor. ii, 14.)

[3] Ut doceas nos terrena despicere et amare cœlestia. (Orat. secr. in Missa Nativ.) Domine Deus auxiliator meus. (Isai., l, 7.) Adjuva incredulitatem meam. (Marc. ix, 23.) Adauge nobis fidem. (Luc. xvii, 5.)

Je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant ; vous êtes vrai Dieu et vrai homme, mon Rédempteur, mon Sauveur[1]. Je crois que vous êtes l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, et venu tout exprès pour sauver le pécheur perdu[2] ; et pour cette raison, j'espère encore de vous, non un bien secondaire et partiel, mais cette plénitude de bien et ce souverain bien qui n'est autre que vous-même. J'espère par vos mérites la rémission de mes péchés et toutes les grâces qui me sont nécessaires pour me sauver[3]. Oui, oui, je l'espère, en dépit de tous les démons de l'enfer je me sauverai.

En considérant les bienfaits si grands et si nombreux que vous m'avez accordés jusqu'à ce jour, comment puis-je craindre que vous veniez dans la suite à m'abandonner[4] ? Comment n'espérerais-je pas, au contraire, que vous y mettrez le comble par mon salut éternel ? Nonobstant l'effroyable multitude de mes fautes, j'espère et j'espérerai en vous, mon Jésus, tant que je vivrai ; venez, ô l'auteur de la grâce, venez en mon âme,

1 Tu es Christus Filius Dei vivi. (Matth. xvi, 16.) Adjutor meus et Redemptor meus. (Psalm. xviii, 15.) Deus meus et Salvator meus. (Psalm. lxi, 7.)

2 Agnus Dei... qui tollit peccatum mundi. (Joan. i, 29.) Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat. (Luc. xix, 10.)

3 Reposita est hæc spes mea in sinu meo. (Job xix, 27.) Deus meus, sperabo in eum. (Psalm. xc, 2.)

4 Poteris deserere quem tantis beneficiis prosecutus es ? (D. Ambr. lib. de Jacob, cap. vi.)

y confirmer par votre grâce ce que votre grâce a opéré en moi[1].

VI^e JOUR

Qui sera un jour de pénitence.

CONSIDÉRATION

Le monde, dans la corruption où était tombée la nature humaine, était réduit à un tel état de malice et d'aveuglement, que l'on commettait le mal avec une licence effrénée, et qu'on avait perdu presque toute lumière pour connaître la gravité du péché. Pour obvier à ce mal, Dieu donna à Moïse la loi écrite[2], avec ordre de la publier, afin que l'homme éclairé de la loi connût le péché, et le connaissant s'humiliât, s'humiliant en conçût le repentir, et dans ce repentir implorât son pardon[3]. Personne, cependant, ne pouvait se repentir dignement que moyennant la foi en Jésus-Christ.

[1] Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio. (Psalm. CXXIX, 7.) Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis. (Psalm. LXVII, 29.)

[2] Timor Dei in terris non erat. Idololatria operabatur, et fornicatio, etc. Danda ergo lex erat. (D. Aug. lib. quæst. Vet. et Nov. Testam., part. 1, quæst. 4.)

[3] Admonuit lex ut reum se quisque agnosceret et pro venia clamaret ad Dominum. (D. Aug. Enar. in Psalm. XXXI.) Ut vulnera sua contriti cordis humilitate respiciens homo, exclamaret: Sana animam meam, quia peccavi tibi. (D. Fulgent. lib. I de Verit. prædest.)

Mais parce que peu de personnes eurent cette foi, peu se repentirent; au contraire, les péchés de toute sorte s'accrurent tellement dans le monde, que la malignité universelle arriva aux derniers excès.

Dans le temps, donc, que le genre humain était dans cette déplorable situation, le Dieu Sauveur vint du ciel en terre apporter en sa personne le remède à tant de maux[1]. Mais avant de venir il envoya les prophètes prêcher la pénitence[2]. Et aussitôt qu'il fut venu, il envoya saint Jean-Baptiste la prêcher, afin qu'il fût bien compris que si Dieu voulait opérer notre salut, il voulait aussi que nous y coopérassions de notre côté. Dieu nous a créés sans nous, mais il ne nous sauvera pas sans nous[3]. Jésus-Christ ne nous servira de rédempteur pour nous racheter de nos péchés, et de sauveur pour nous conduire à la gloire, qu'autant que nous serons vraiment pénitents.

La vraie pénitence ne peut se faire sans le secours d'une grâce particulière de Dieu[4], et il

1 Venit Christus postquam vitium pervenit ad summum; nec erat ullum genus sceleris quod admittere non ausi essent homines, ut ad omnem ægritudinem prævaleret medicina. (D. Greg. Nyss. Orat. Catech., cap. XXIX.)

2 Convertimini et agite pœnitentiam. (Ezech. XVIII, 30.) Parate viam Domini. (Isai. XL, 3.) Via Domini pœnitentia est, per quam Deus ad nos descendit, et nos ad illum ascendimus. (D. Hieron. Comment. in Marc. in princ.)

3 Facite fructus dignos pœnitentiæ. (Luc. III, 8.) Qui creavit te sine te, non justificabit te sine te. (D. Aug. Tract. 72 in Joan., apud D. Thom. 3 p., quæst. 84, art. 5.)

4 Si quis dixerit, hominem sine Spiritus sancti adjutorio

est certain que l'on ne peut prétendre à cette grâce comme à une chose qui nous soit due[1]. Cependant, nous avons grandement sujet de nous consoler dans l'espérance que le secours de la grâce divine nous sera infailliblement accordé, puisque Jésus-Christ nous l'a mérité par cela même qu'il s'est incarné pour nous. On fait tort à ce très-charitable Sauveur en se défiant de lui, comme s'il n'était pas disposé à nous secourir dans nos indigences spirituelles ; or, puisqu'il dépend de notre libre arbitre d'être fidèles ou infidèles à sa grâce, pourquoi tarder davantage de sortir de notre engourdissement et de nous mettre en devoir de procurer par une digne pénitence que l'œuvre de la Rédemption nous soit profitable[2] ?

RÉFLEXION

La pénitence est intérieure ou extérieure : l'intérieure est celle par laquelle notre cœur s'afflige du déplaisir d'avoir péché ; l'extérieure afflige les sens : elle est comme une peine par laquelle on punit la faute. L'intérieure est celle que Dieu exige de nous[3] ; elle est de la plus absolue nécessité. Car, puisque c'est dans le cœur que le mal a

pœnitere posse sicut oportet, anathema sit. (Conc. Trid. sess. 6, can. 3.)

1 Alioquin gratia jam non est gratia. (Rom. xi, 6.)

2 Hora est jam nos de somno surgere; nunc enim propior est nostra salus quam cum credidimus. (Rom. xiii, 11.)

3 Convertimini ad me in toto corde vestro. (Joel ii, 12.)

commencé son empire, il faut que ce soit le cœur qui pratique principalement la pénitence. La pénitence extérieure est bonne aussi ; c'est par elle que l'on fait servir à la sainteté les mêmes membres qui ont servi d'instrument à l'iniquité [1]. Cependant elle n'est pas rigoureusement nécessaire, et elle ne suffit pas non plus par elle seule à nous rendre agréables à Dieu. La pénitence que nous devons faire consiste donc non dans les macérations du corps, mais dans un cœur contrit et humilié [2].

Cette pénitence a deux parties : l'une qui regarde le passé, l'autre qui regarde l'avenir ; à savoir, l'une par laquelle on déteste tous les péchés que l'on a commis, en se rappelant la malignité avec laquelle on a osé offenser Dieu, et en concevant la douleur et le repentir de l'avoir offensé [3] ; l'autre par laquelle on fait le ferme propos de ne plus jamais pécher, avec la résolution de subir plutôt la perte de tous les biens et la souffrance de tous les maux que d'offenser Dieu [4]. L'une et

1 Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem. (Rom. VI, 19.)

2 Scindite corda vestra et non vestimenta vestra. (Joel II, 13.) Contritum et humiliatum, Deus, non despicies. (Psalm. L, 19.)

3 Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei. (D. Aug. Serm. 7 de Temp.)

4 Primum locum habet inter pœnitentis actus animi dolor ac detestatio de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cætero. (Conc. Trid. sess. 14, cap. IV.)

l'autre sont indispensables. Et Jésus-Christ, qui est l'Agneau de Dieu sans tache venu pour ôter les péchés du monde[1], ne les ôtera que des seules âmes qui auront la haine du péché.

Celui qui aurait pu voir les occupations intérieures de Jésus-Christ durant les neuf mois que son auguste Mère le porta dans son sein, aurait vu que toutes ses pensées et toutes ses affections étaient dirigées à cette fin, de détruire et anéantir le péché[2]. Comme il avait pris sur lui tous les nôtres, il s'employait en chaque moment à produire les actes d'une douleur très-intense, offrant au Père éternel son divin cœur en sacrifice, comme une hostie vivante de pénitence et de propitiation pour nous[3]. Mais d'où vient que ses très-amples mérites ne sont pas efficaces pour tous, et que Jésus-Christ est pour beaucoup comme s'il n'était jamais né? On ne peut faire à cela d'autre réponse satisfaisante, sinon de dire que Jésus-Christ, maintenant encore, est prêt à naître spirituellement dans les âmes qui seront disposées par une vraie pénitence à le recevoir[4].

1 Ecce Agnus Dei, qui tollit peccatum mundi. (Joan. I, 29.)

2 Ut auferatur peccatum. (Isai. XXVII, 9.) Ut finem accipiat peccatum. (Dan. IX, 24.)

3 Dolores nostros ipse portavit... et peccata multorum tulit. (Isai. LIII, 4, 12.) In laboribus a juventute mea. (Psalm. LXXXVII, 16.) Et dolor meus in conspectu meo semper. (Psalm. XXXVII, 18.)

4 Sunt quibus nondum natus est Christus. (D. Bern. Serm. 4 de Resur.) Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde. (Psalm. XXXIII, 19.)

COLLOQUE

Qui sait si je ne suis pas une de ces âmes dans lesquelles le Sauveur n'est pas né encore? Je le crains, parce que je ne vois en moi aucune des dispositions requises pour que les mérites du Sauveur me soient efficacement appliqués. Je sais avoir péché tant de fois que je n'en pourrais dire le nombre[1]; mais puis-je savoir si j'ai jamais fait un digne fruit de cette pénitence qui doit procéder d'un cœur vraiment contrit et humilié? Le Sauveur ne sera jamais en fait le sauveur d'aucun pécheur dépourvu en réalité du repentir de ses péchés[2]. Qu'en sera-t-il donc de moi? Mon Dieu, mon Dieu, vous sans qui, livré à moi-même, je ne puis faire que du mal, convertissez-moi par une de ces grâces efficaces que Jésus-Christ m'a méritées dans sa très-miséricordieuse Incarnation; convertissez-moi, afin que je sois converti en vérité[3].

Ce n'est pas assez pour moi de me repentir de

[1] Peccavi nimis. (I Paral. XXI, 8.) Iniquitates meæ... multiplicatæ sunt super capillos capitis mei. (Psalm. XXXIX, 12, 13.) Peccavi valde..., stulte egi nimis. (II Reg. XXIV, 10.)

[2] Impossibile est peccatum actuale mortale sine pœnitentia dimitti. (D. Thom. 3 p., quæst. 85, art. 2.) Deus summe peccatum odit, et ita, quantum ex ipso est, paratus est ipsum destruere semper, nisi per hominem stet qui pœnitentiam negligit. (*Id.*, in 4 Sent. dist. 14, quæst. 1, art. 4; quæst. 3.)

[3] Converte me, et convertar, quia tu Dominus Deus meus. (Jer. XXXI, 18.)

mes péchés à cause du paradis que j'ai perdu et de l'enfer que j'ai mérité, ni pour tant d'autres motifs qui me font connaître que j'ai mal fait de pécher. Je voudrais ne pas avoir péché, parce que je voudrais ne pas vous avoir offensé, ô mon Dieu ! Et c'est uniquement à ce point de vue que je déteste tous mes péchés ensemble et chacun d'eux en particulier, parce qu'ils sont autant d'offenses envers un Dieu infiniment bon, envers un Dieu digne d'être aimé d'une infinité de cœurs avec un amour infini. Je suis en peine de ne savoir pas m'exciter à une douleur si intense, qu'elle soit proportionnée à la multitude et à la gravité de mes péchés. Mais pour compenser abondamment mon insuffisance, je vous offre, ô mon Dieu, la douleur très-amère que Jésus-Christ a eue pour moi de tous mes péchés, et je vous prie de suppléer à tout ce qui me manque par la multitude et l'immensité de vos miséricordes [1].

S'il était en mon pouvoir de sentir de mes péchés une douleur telle qu'il me semble que je la désire, je voudrais qu'elle fût comme une épée qui pénétrât à plusieurs reprises tout mon être et me traversât le cœur de part en part. Cependant, comme cette douleur sensible n'est pas nécessaire, et comme vous voulez, ô mon Dieu, que je conçoive une douleur qui brise, détruise et anéantisse toute la malignité de la volonté [2], je viens vous présenter

1 Dele, Domine, iniquitates meas multitudine miserationum tuarum. (D. Bern. lib. de Inter. Domo, cap. XXXIII.)

2 Oportet quod homo continue pœniteat, quantum ad

ma volonté résolue de ne plus pécher, résolue de vous aimer par-dessus tout, et de vous obéir en tout et pour tout[1]. Et parce que cette pauvre volonté est très-faible et très-facile à déchoir de ses bons propos à la moindre occasion, je me prosterne profondément devant Votre divine Majesté, et vous prie de fortifier toujours davantage ma volonté et de la garder par le secours de votre grâce[2].

VII[e] JOUR

Qui sera un jour de renouvellement et d'attente.

CONSIDÉRATION

La fin pour laquelle le Père éternel a envoyé au monde son Fils unique est notre salut éternel[3]. Mais comme, en vertu des décrets divins, nous ne pouvons acquérir le salut sans nous réformer nous-mêmes, c'est à l'œuvre de cette réforme que

hoc quod semper sibi præterita peccata displiceant (D. Thom. 3 p., quæst. 84, art. 4), et totaliter affectum peccati dimittat. (*Id.*, 4 Sent. dist. 17, quæst. 2, art. 1.)

1 Diligam te, Domine fortitudo mea. (Psalm. XVII, 2.) Salvator meus, adjutor meus. (Psalm. LXI, 7.)

2 Ecce non est auxilium mihi in me. (Job VI, 13.) Domine Deus, custodi in æternum hanc voluntatem cordis eorum; et semper in venerationem tui mens ista permaneat. (I Paral. XXIX, 18.)

3 Misit Deus Filium suum... ut salvetur mundus per ipsum. (Joan. III, 17.)

nous devons travailler avec des efforts soutenus et infatigables[1]. Il faut détruire en nous le vieil homme, qui est un homme corrompu, plein de péchés et de vices, un homme enfant de colère, superbe, charnel, amateur de soi-même, très-enclin au mal; et il faut en outre former au dedans de nous un homme nouveau[2], c'est-à-dire un homme qui vive en conformité d'esprit avec Dieu, dans les pratiques de l'humilité, de la charité, de la chasteté, de la patience et de toutes les autres vertus chrétiennes[3]. Il faut ainsi que tout en nous soit nouveau, et que chacun de nous paraisse une nouvelle créature devant Dieu[4].

Que veut dire *nouvelle créature?* C'est qu'il ne faut plus être ce qu'on était auparavant. Celui qui auparavant aimait ce qui flatte la curiosité, la gourmandise, et se plaisait dans une vie commode, et dans les autres plaisirs de la chair, ne doit plus maintenant aimer ces choses. Celui qui était vaniteux, mondain, susceptible, malicieux, ambitieux, et cherchait à être loué, estimé, honoré, ne doit plus être ce qu'il a été. Celui qui

1 Renovamini spiritu mentis vestræ. (Ephes. IV, 23.) Ad quam tamen novitatem sine magnis laboribus pervenire nequaquam possumus. (Conc. Trid. sess. 14, de Pœnit., cap. II.)

2 Deponere vos... veterem hominem... et induite novum. (Ephes., IV, 22, 24.)

3 Induite vos... viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam. (Coloss. III, 12.)

4 Si qua ergo in Christo nova creatura, vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova. (II Cor. V, 17.)

se laissait dominer par la colère, par la haine, par l'envie, par l'avarice ou par quelque autre vice, doit être désormais tout autre [1]. Mais ce n'est pas assez ; car, pour être une nouvelle créature, il faut qu'il acquière les habitudes des vertus contraires [2].

Cette conversion ou changement du vieil homme en l'homme nouveau est nécessaire absolument pour être sauvé [3], et il ne sert de rien de détester et de pleurer la vie mauvaise du passé, si l'on n'en vient à la résolution effective de commencer une bonne vie et d'y persévérer constamment, sans retourner en arrière, ni vouloir être par inconstance tantôt à Dieu, tantôt au monde, ni vouloir suivre tour à tour les impulsions de l'Esprit-Saint et les appétits des sens. On ne peut dire que la pénitence soit vraie si elle n'est jointe à la résolution ferme et efficace de réformer les mœurs [4].

RÉFLEXION

Jésus-Christ, qui est pour nous l'auteur de la grâce et du salut éternel, est aussi notre directeur

1 Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum. (Coloss. III, 9, 10.)

2 In novitate vitæ ambulemus. (Rom. VI, 4.) Abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis. Sicut in die honesto ambulemus. (Rom. XIII, 12, 13.)

3 Nisi conversi fueritis... non intrabitis in regnum cœlorum. (Matth. XVIII, 3.)

4 Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei. (Luc. IX, 62.)

et notre maître dans la réforme de nous-mêmes [1]. Il est l'homme nouveau qui est venu nous enseigner la vie nouvelle, par la nouvelle loi de son Évangile [2]. Cette loi doit donc être l'objet principal de nos pensées et de nos aspirations : car c'est elle qui constitue le véritable et unique moyen par lequel nous pouvons obtenir dans le temps et dans l'éternité toute notre félicité [3]. Et voilà en quoi consiste la disposition la plus propre à nous préparer à la venue du Sauveur. Pendant que le roi David se tenait dans le désir et l'attente de l'avénement du Messie qui devait racheter l'homme perdu, son occupation était de méditer, d'aimer et d'observer la très-sainte loi du Seigneur [4] : tel doit être aussi notre exercice [5].

Cette loi sainte est facile en elle-même, parce qu'elle est en tout conforme aux principes de la nature; mais toutefois, par rapport à nous, elle est difficile à pratiquer, par suite de la concupiscence désordonnée qui est rebelle à l'obéissance et résiste à la loi. C'est pourquoi les vertus sont

1 Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum. (Isai. xxx, 20.) Ad hoc hominem induit, ut hominem ipse doceret. (D. Aug. Serm. 119 de Temp.)

2 Quia Dominus noster novus homo venit in mundum, nova præcepta dedit mundo. (D. Greg. Hom. 34 in Evang.)

3 Beatus vir qui... in lege ejus meditabitur. (Psalm. I, 1, 2.) Beati qui ambulant in lege Domini. (Psalm. CXVIII, 1.)

4 Expectabam salutare tuum, Domine, et mandata tua dilexi..., et lex tua meditatio mea est. (Psalm. CXVIII, 166, 174.)

5 Expecta Dominum, et custodi viam ejus. (Psalm. XXXVI, 34.)

nécessaires pour dompter les passions vicieuses, et pour nous rendre facile ce qui en beaucoup de rencontres se trouve difficile[1]. Or, comme les vertus, aussi bien que les vices, ont leur siége au dedans de nous, c'est aussi dans notre intérieur que doit s'opérer notre principale réforme, par laquelle l'homme vicieux, semblable au vieil Adam, doit être changé en l'homme nouveau, conforme à Jésus-Christ. Lorsque les rouages principaux d'une horloge sont bien ajustés à l'intérieur, le mouvement régulier des aiguilles à l'extérieur s'obtient sans peine; le renouvellement intérieur est donc ce qu'il y a d'essentiel et ce qui importe le plus, parce que c'est dans l'intérieur que Jésus-Christ doit venir avec sa grâce sanctifiante[2].

Réformons notre esprit en le vidant de toutes ces idées de vanité dont il est rempli; réformons notre cœur en le purgeant de toutes ces attaches que nous avons pour les objets agréables de la chair et du monde, et en le revêtant des saintes affections qui aspirent à Dieu, à l'éternité, au salut de l'âme[3]; de cette manière, nous obtiendrons sans autre peine et fatigue la réforme de nos sens, de la langue, des yeux, des mains, des pieds et de tout l'homme extérieur. Pour réussir

1 Quod non habenti virtutem est valde difficile, per virtutem redditur facile. (D. Thom. 1. 2, quæst. 107, art. 4.)

2 In his adventat quorum interior homo renovatur. (D. Bern. lib. de Grat. et lib. Arb.)

3 Facite vobis cor novum et spiritum novum. (Ezech. XVIII, 31.)

en cette réforme, nous avons besoin de la grâce de Jésus-Christ, mais demandons-la avec confiance. La grâce ne manquera pas; et s'il reste en nous, malgré cela, quelque vice non corrigé, la faute en sera seulement à notre négligence[1].

COLLOQUE

Mon Dieu, la nécessité où je suis de me réformer est extrême. Il y a longtemps que je la connais, cette nécessité, et que je désire et projette d'en venir à l'exécution; toutefois je n'ai jusqu'à présent réalisé aucun changement[2]. Je ne puis dire que le secours de votre grâce m'ait fait défaut; mais c'est moi qui ai manqué à la grâce, en résistant malicieusement à votre secours. Ah! ne m'abandonnez pas. Mon Seigneur et mon Dieu, augmentez plutôt en moi votre vertu puissante, et tenez-moi sous votre main; car maintenant je veux en vérité m'appliquer à être tout autre que ce que j'ai été. Je me confie en votre infinie bonté, et à vous seul j'en donnerai toute la gloire[3].

Le mal qui est en moi est d'une grande étendue;

[1] Ex hominis negligentia est quod gratiam non habeat per quam potest servare mandata. (D. Thom. quæst. 24, de Verit., art. 4.)

[2] Nunquam ut debui mores meos in melius mutavi. (D. Bern. lib. de Inter. Domo, cap. XXXIV.)

[3] Ne derelinquas me, neque despicias me, Deus salutaris meus. (Psalm. XXVI, 9.) Multiplicabis in anima mea virtutem. (Psalm. CXXXVII, 3.) Et dixi: Nunc cœpi. Hæc mutatio dexteræ Excelsi. (Psalm. LXXVI, 11.)

j'ai besoin de me réformer entièrement, parce que tout en moi est vicieux. Mes yeux et mes oreilles sont viciés par la curiosité toujours insatiable de voir et d'entendre des choses vaines et profanes. Ma langue est viciée pour ne savoir parler que de vanité et de sensualité. Ma bouche est viciée par l'avidité du boire et du manger, et par une intempérance astucieuse qui se procure les superfluités sous le prétexte de la nécessité. Je ne vois en moi aucune partie de moi-même qui ne puisse se dire viciée par les concupiscences du monde ou de la chair. Et comment puis-je devenir vertueux et me transformer entièrement moi-même, moi qui abuse de tout bien? Non, il n'est pas possible que par mes propres efforts je me délivre de l'homme mauvais que je sens en moi [1].

C'est là une œuvre qui n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu. Délivrez-moi vous-même de cet homme inique et méchant, c'est-à-dire ôtez-moi toute ma malignité [2], et faites que votre grâce triomphe en moi. Donnez-moi un cœur nouveau et un esprit nouveau [3], comme vous m'en avez fait la promesse [4]. Je veux dire : Donnez-moi un esprit qui connaisse combien le péché est un grand mal

[1] Piissime Domine, unde possum esse bonus, qui in bono sic fui malus? (D. Bern. lib. de Inter. Domo, cap. xxxi.)

[2] Eripe me, Domine, ab homine malo; a viro iniquo eripe me (Psalm. cxxxix, 1) : id est, a me ipso. (D. Bern., loc. cit.)

[3] Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. (Psalm. l, 12.)

[4] Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri. (Ezech. xxxvi, 26.)

et un cœur qui le déteste souverainement. Donnez-moi un esprit qui connaisse quel grand bien c'est que votre sainte loi, et un cœur qui ait pour elle un amour extrême[1]. Exaucez mon désir, ô mon Dieu, qui est que tout ce qui vous déplaît en moi soit détruit, et qu'en moi soit formé cet homme nouveau qui est Jésus-Christ, en sorte que je puisse dire en vérité : « Je ne vis plus de ma vie propre; mais Jésus-Christ vit en moi : je suis tout à lui, de même que par sa miséricorde il veut être tout à moi[2]. »

VIII[e] JOUR

Qui sera un jour d'amour de Dieu.

CONSIDÉRATION

La pénitence ne peut servir de rien pour notre salut éternel, quand l'amour de Dieu n'y entre pas[3]. Sans l'amour de Dieu, l'observance de la loi divine et les autres bonnes œuvres sont infructueuses[4]. Nous sommes obligés à cet amour par

[1] Iniquitatem odio habui et abominatus sum, legem autem tuam dilexi. (Psalm. CXVIII, 163.)

[2] Vivo autem jam non ego; vivit vero in me Christus (Galat. II, 20.) Mihi vivere Christus est. (Philip. I, 21.)

[3] Ad veram pœnitentiam charitas requiritur, sine qua non deletur peccatum. (D. Thom. 3 p., quæst. 84, art. 10.)

[4] Si... charitatem non habuero, nihil sum... Si... charitatem non habuero, nihil mihi prodest. (I Cor. XIII, 2, 3.)

le premier et le plus grand des commandements de Dieu ; et c'est pour nous exciter à ce même amour que le Fils de Dieu est venu du ciel en terre [1], parce que la gloire du paradis est réservée seulement à ceux qui aiment Dieu [2].

Quand même Dieu ne nous aurait pas commandé de l'aimer, nous le devrions néanmoins pour cette raison, qu'outre qu'il est très-aimable en lui-même, il nous aime extrêmement, et nous donne des témoignages continuels de son amour par une infinité de bienfaits. Que l'on considère seulement qu'il s'est fait homme pour nous, se rendant en tout semblable à nous dans l'humanité, afin de de nous rendre semblables à lui par la participation de sa divinité. Que peut-on dire de plus pour connaître combien nous sommes obligés de lui rendre l'amour le plus parfait qu'il nous est possible : nous lui sommes beaucoup plus obligés pour le bienfait de l'Incarnation que pour celui de la création [3].

De toute éternité Dieu nous a aimés d'un amour perpétuel [4], s'occupant sans cesse de nous et nous

1 Diliges Dominum Deum tuum... Hoc est primum et maximum mandatum. (Matth. xxii, 37.) Ignem veni mittere in terram; et quid volo nisi ut accendatur? (Luc. xii, 49.)

2 Oculus non vidit, nec auris audivit... quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. (I Cor. ii, 9.)

3 In primo opere me mihi dedit; in secundo se. Quid Deo retribuam pro se? Etiamsi me millies rependere possem, quid sum ego ad Deum? (D. Bern. lib. de Dilig. Deo.)

4 In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans. (Jerem. xxxi, 3.)

voulant procurer tout le bien qu'il se veut à lui-même. Parce qu'il nous aimait et désirait notre salut éternel, combien volontiers le Père éternel a envoyé son Fils bien-aimé se faire homme[1]! Combien volontiers le Fils éternel est venu s'incarner pour nous! Combien volontiers le Saint-Esprit a opéré dans le sein de la Vierge Marie le grand mystère de l'Incarnation[2]. Quel besoin avait donc de nous Sa divine Majesté? Aucun. Quelle obligation avait-il de faire tant pour nous? Aucune. Quel mérite avions-nous pour être tant aimés? Aucun. Tout au contraire, nous étions, comme pécheurs, ses ennemis, dignes de sa colère, et nous méritions une mort éternelle. Ah! qui donc aimerons-nous, si nous n'aimons un Dieu si bon pour nous[3]?

RÉFLEXION

Dans l'exercice de toutes les autres vertus, il peut y avoir quelque excès qui en altère la qualité ; ainsi on peut être trop humble, trop tempérant ou trop libéral...; mais on ne peut dire que l'on fasse excès dans la charité, en ayant pour

1 Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. (Joan. III, 16.)

2 Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, et incarnatus est ex Spiritu sancto. (Symb. Nicæn.)

3 Si amare pigebat, saltem nunc redamare non pigeat. Nimis durus est animus qui dilectionem, si nolit impendere, nolit rependere. (D. Aug. lib. de Catech. rud., cap. IV.)

Dieu trop d'amour[1]. Plus l'amour de Dieu est grand, plus cet amour est bon; et on doit aimer Dieu tant qu'on le peut[2]. Dieu doit être aimé de tout notre cœur, c'est-à-dire que nous devons lui consacrer toutes nos affections; Dieu doit être aimé de toute notre âme, c'est-à-dire que nous devons employer à sa gloire tous nos sens intérieurs et extérieurs; il doit être aimé de tout notre esprit, c'est-à-dire que toutes nos pensées doivent se tourner vers lui; il doit être aimé de toutes nos forces, c'est-à-dire avec toute l'activité et toute la ferveur possible de notre volonté et de nos œuvres[3]. Cet amour est de précepte; c'est à la conscience de chacun à examiner comment on le remplit.

Pour connaître si l'amour de Dieu est dans notre âme, qu'on fasse attention aux signes que nous indiquons pour apprendre à le discerner. Quiconque aime Dieu abhorre et fuit toute offense de Dieu; et comme il craint plus le péché que tout autre mal, il a soin d'en éviter même les périls. Quiconque aime Dieu, ne s'abstient pas seulement de l'offenser, mais il cherche encore à lui plaire et à le contenter autant qu'il sait et autant qu'il

1 Deus enim tantum diligibilis est quantum bonus est: bonitas autem ejus est infinita; unde infinite diligibilis est. (D. Thom. 2. 2, quæst. 24, art. 8.)

2 Quanto Deus plus diligitur, tanto est dilectio melior... Modus diligendi Deum est ut diligatur quantum potest diligi. (D. Thom. 2. 2, quæst. 27, art. 6.)

3 Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua (Matth. xxii, 37), et ex omnibus viribus tuis. (Luc. x, 27.)

peut. Quiconque aime Dieu pense souvent à Dieu, s'occupe et parle volontiers des choses de Dieu, et en tout et partout il se soumet humblement à la volonté de Dieu. Notre conscience peut-elle rendre témoignage que nous avons ces signes de l'amour de Dieu?

Le plus grand empêchement à l'amour de Dieu est notre amour-propre, qui entraîne à sa suite une foule d'autres affections à tout ce qui peut satisfaire les passions. Aussi, pour faire place en notre cœur au saint amour, il faut retrancher toutes ces affections, toutes ces attaches, tous ces désirs que nous avons pour les vanités de la terre[1]. Mais comme cet amour de Dieu est un don particulier de Dieu, nous devons le demander sans cesse à Dieu. Demandons-lui-en la grâce et coopérons de notre côté à cette grâce, en considérant quel incompréhensible amour Dieu a eu pour nous dans le mystère de l'Incarnation[2], afin de nous exciter à l'aimer à notre tour[3]. Oh! combien sera heureux pour nous le saint jour de Noël, alors qu'il viendra en nous, ce Dieu que nous aurons désiré et aimé[4]!

[1] Quisquis charitatem habere vult, instet minuendis cupiditatibus. (D. Aug. lib. LXXXIII Quæst., quæst. 36.)

[2] Ad hunc amorem plurimum valet cogitatio incarnationis Christi. (D. Bern. lib. de Dilig. Deo.)

[3] Cogitemus quantum nos dilexerit Deus, et quales dilexerit, ut dilectionem rependamus. (D. Aug. lib. IV de Trinit., cap. 1.)

[4] Quid nobis felicius quam quando venit quem desideramus, quem amamus? (D. Aug. Serm. 139 de Temp.)

COLLOQUE

Comment se fait-il, ô mon Dieu, que vous me commandiez de vous aimer? Ce serait bien assez pour votre misérable créature que vous lui en donniez seulement la permission; mais me le commander, et vous irriter même contre moi si je ne vous aime, et me menacer de me brûler dans le feu de l'enfer si je ne brûle pas du feu de votre amour[1], quelle chose étrange! Je vois les délicatesses de votre amour; vous ne me commandez de vous aimer que parce que vous voyez que mon plus grand bien est de vous aimer. Je veux donc vous aimer, non pas tant pour vous obéir que pour être reconnaissant à votre égard. Mais qu'ai-je dit là : *Je veux*, comme si je pouvais quelque chose de moi-même? Je suis un misérable et bon à rien; et je ne vous aimerai jamais, ô mon Dieu, si vous ne m'aidez à vous aimer. Puis donc que vous voulez être aimé de moi, faites que je vous aime[2].

Otez-moi tout ce qui empêche votre amour, en sorte que je n'aime aucune créature que par rapport à vous et parce que tel est votre bon plaisir[3].

[1] Quid tibi sum ipse, ut amari te jubeas a me? Et nisi faciam irascaris mihi? (D. Aug. lib. I Confess., cap. v.)

[2] Tu scis donum gratiæ tuæ in corde pauperis tui. Paratum cor meum, Deus. Da posce, qui dedisti velle, et fiet in me quidquid vis. (D. Bern. lib. de Amore Dei, cap. I.)

[3] Recedat ab anima mea omnis injustitia, ut te diligam.

Vous seul êtes digne et infiniment digne d'être aimé, quand ce ne serait que pour ce grand amour dont vous honorez un pécheur très-vil et très-ingrat[1]. Je me repens, ô mon Dieu, de ne vous avoir pas aimé jusqu'à ce jour, et de vous avoir offensé. Je me repens de ne pas vous aimer de tout mon cœur comme je le devrais ; quand même j'emploierais des millions de cœurs à vous aimer, je ne vous aimerais pas encore comme je le dois[2].

O mon Dieu, si aimant, puisque vous vous êtes donné tout à moi en vous faisant homme pour moi, je m'offre et me consacre tout entier à vous sans réserve. Je vous livre en particulier ma volonté rebelle, et vous prie de la conformer entièrement à la vôtre[3], de manière que je veuille tout ce que vous voulez, et que je ne veuille jamais rien de ce que vous ne voulez pas. Quand sera-ce que je vous aimerai parfaitement, ô mon Dieu? Je crois et je dis que je vous aime ; mais je crains beaucoup de ne pas vous aimer. Si je ne vous aime pas, je désire au moins vous aimer[4]. Accom-

Nihil tecum aliquid amem, quod propter te non amem. (D. Bern. lib. de Amore Dei, cap. VI.)

1 Quis non redamare affectet misericordissimum Deum, qui prior sic amavit homines injustissimos et perditissimos? (D. Aug. lib. de Catech. rud., cap. IV.)

2 Diligere te, Domine, potest aliquis quantum valet, sed nunquam quantum debet. (*Id.*, lib. Medit., cap. XII.)

3 Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu. (Psalm. CXLII, 10.)

4 Diligam te, Domine Deus meus. (Psalm. XVII, 2.) Te ex toto corde meo vel amo, vel amare desidero. (D. Bern., loc. cit., cap. X.)

plissez mon désir, ô mon Jésus, par une de ces grâces efficaces que vous m'avez méritées quand vous étiez dans le chaste sein de votre Mère. J'espère en vous et me confie en vous[1].

IXe JOUR

Qui sera un jour de dévotion à la bienheureuse Vierge.

CONSIDÉRATION

La sainte Église, en sa liturgie, considère la bienheureuse Vierge Marie comme un tabernacle élu et préparé avec l'opération du Saint-Esprit, par le Père éternel, pour être la digne habitation de son Fils unique[2]. Dès le premier instant de sa conception, elle fut prévenue de la grâce et ornée de tous les dons de la sainteté[3], parce qu'elle devait offrir en elle-même une demeure à son Créateur[4]. Dans cette pensée, nous pouvons nous représenter le Fils de Dieu incarné comme habi-

[1] Confidens hoc ipsum, quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet. (Philip. I, 6.) Deus est enim qui operatur in vobis velle et perficere. (Philip. II, 13.)

[2] Omnipotens sempiterne Deus, qui gloriosæ Virginis Matris Mariæ corpus et animam, ut dignum Filii tui habitaculum efficis mereretur, Spiritu sancto cooperante, præparasti. (Orat. post Salve Regina.)

[3] Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. (Psalm. XLV, 5.)

[4] Qui creavit me requievit in tabernaculo meo. (Eccli. XXIV, 12.)

tant le sein de sa mère, et occupé à nous regarder du fond de ce tabernacle, plus précieux mille fois que ceux que peut lui offrir ici-bas la magnificence des riches[1].

Jésus-Christ est un Homme-Dieu : il était nécessaire qu'il fût homme, puisqu'il devait satisfaire pour les péchés de l'homme; il était nécessaire aussi qu'il fût Dieu, pour rendre à Dieu une satisfaction digne de lui. Il est le médiateur venu pour réconcilier l'homme avec Dieu[2] : et il ne pouvait y en avoir de plus parfait qu'un Dieu abaissé jusqu'à se faire homme, et un homme élevé jusqu'à être Dieu[3]. Toutefois, comme à la douce humilité de cet Homme-Dieu se trouve unie une majesté formidable, nous avions besoin qu'une autre personne fût interposée comme médiatrice entre lui et nous ; et Marie nous a été donnée pour remplir cette mission[4], comme étant celle qui est tout amour pour nous et qui en qualité de Mère a tout pouvoir auprès de son divin Fils.

Approchons-nous donc de Jésus l'Homme-Dieu

1 De præparato habitaculo suo respexit super omnes qui habitant terram. (Psalm. XXXII, 14.)

2 Mediator Dei et hominum homo Christus Jesus. (I Tim. II, 5.) Per quem nunc reconciliationem accepimus. (Rom. V, 11.)

3 Nec divinitas sine humanitate, nec humanitas sine divinitate est mediatrix ; sed inter divinitatem solam et humanitatem solam mediatrix est humana divinitas et divina humanitas Christi. (D. Aug. lib. de Ovib., cap. XII.)

4 Opus est mediatore ad mediatorem istum ; nec alter nobis est melior quam Maria. (D. Bern. Serm. de Virg. Maria, seu de Verbis Apoc.)

par Marie, et nous représentant Marie en possession de Jésus, l'auteur de la grâce, qu'elle porte en ses entrailles virginales, concevons une grande confiance d'obtenir toute sorte de grâces par son entremise. Elle est tout aimable et n'a rien qui effraie; y a-t-il à craindre qu'elle nous repousse, si nous voulons recourir à elle? Espérons, recourons à elle, et croyons que pour obtenir du Sauveur les secours nécessaires à notre salut éternel le plus efficace de tous les moyens est la médiation de Marie[1]; car elle est pleine de miséricorde et la mère de miséricorde, et il n'est point de ministère qu'elle remplisse plus volontiers que celui d'exercer la miséricorde, surtout envers ses serviteurs dévoués[2].

RÉFLEXION

Adam s'excusa d'avoir péché, en disant que s'il avait mangé du fruit défendu, c'était parce que sa femme le lui avait donné[3]. Mais nous pouvons dire avec plus de vérité encore que si nous avons été délivrés du péché, ç'a été parce que Marie nous a donné le fruit de ses entrailles[4]. Ainsi,

[1] Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (Hebr. IV, 16.)

[2] Salve, Regina, Mater misericordiæ. (Ant. ad Complet.)

[3] Mulier, quam dedisti mihi sociam, dedit mihi de ligno, et comedi. (Gen. III, 12.)

[4] Domine, mulier quam dedisti mihi, dedit mihi de ligno vitæ, et comedi; et in ipso vivificasti me. (D. Bern. Serm. 2 super Missus est, et Serm. de Nat. Mar. seu de Aquæduct.)

d'Ève nous avons reçu la mort, et de Marie la vie[1]. Nous devons lui rendre grâces, comme à l'auteur, après Jésus-Christ, de tout notre bien et de notre salut même, pour avoir été la mère du Sauveur. Dieu veut que toutes ses grâces passent par les mains de Marie ; et il veut aussi que dans toutes nos nécessités nous recourions à elle[2]. C'est ainsi qu'il veut que Marie soit aimée et honorée par nous, autant parce qu'elle le mérite que parce que l'accomplissement de ce devoir nous est singulièrement avantageux.

En tout temps, nous devons avoir une dévotion spéciale à la très-sainte Vierge, à cause du besoin continuel que nous avons de sa protection dans les dangers de la vie et de la mort ; mais nous devons avoir envers elle une dévotion plus spéciale encore aux approches de l'anniversaire de son bienheureux enfantement, afin qu'elle nous obtienne la grâce que la naissance du Sauveur nous soit profitable. Il est vrai que Jésus-Christ vient au monde pour tous les hommes ; mais que me servirait-il qu'il vînt pour tous, s'il ne venait pas dans mon âme pour la sanctifier par sa grâce[3] ?

[1] Auctrix peccati Heva, auctrix meriti Maria. Heva occidendo obfuit ; Maria vivificando profuit. (D. Aug. Serm. 15 de Sanct. seu 2 de Annunt.)

[2] Intuemini quanto devotionis affectu Deus a nobis Mariam voluerit honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in ea ; ut si quid spei, si quid gratiæ, si quid salutis in nobis est, ab ea noverimus redundare. (D. Bern. Serm. de Nat. Mar., seu de Aquæduct.)

[3] Quid mihi prodest si Dominus veniat, nisi veniat in

Il faut que mon Sauveur vienne à moi, et si particulièrement à moi, qu'il me soit donné de l'entendre dans mon cœur m'adresser ces douces paroles : *Je suis ton salut* [1]. Et qui pourra me donner ce divin enfant, l'auteur de mon salut, sinon sa très-sainte mère? Nous devons donc diriger vers Marie nos affections et nos prières. Elle aime tous ceux qui l'aiment [2]. Et si nous l'aimons, elle nous aimera elle aussi, c'est-à-dire elle nous voudra du bien, et un bien si grand, qu'elle nous souhaitera et nous donnera même son béni Jésus, qui est le souverain bien et le donateur de tous les biens [3].

COLLOQUE

Avec les paroles du saint archange Gabriel, je vous salue, ô Marie, pleine de grâce, et si remplie de la grâce que cette plénitude surabondante me donne l'espoir d'en recevoir quelque chose. Le Seigneur est vraiment et tout particulièrement avec vous, tandis qu'il est dans votre sein virginal ; et vous êtes la bénie entre les femmes, parce que

animam meam, nisi vivat in me Christus? (D. Ambr. in cap. xx Luc.)

[1] Ergo mihi debet Christus venire, mihi debet adventus ejus fieri (*Id., ibid.*) : et dicat animæ meæ : Salus tua ego sum. (Psalm. xxxiv, 3.)

[2] Ego diligentes me diligo. (Prov. viii, 17.)

[3] Et terra nostra dabit fructum suum. (Psalm. lxxxiv, 13.) Terra nostra Virgo Maria. (D. Aug. in Psalm. lxxxiv, 13.)

vous êtes son élue et sa bien-aimée Mère[1]. Je vous salue encore par les paroles de votre sainte cousine Élisabeth, et de nouveau je me réjouis avec vous de ce que vous êtes bénie entre toutes les femmes, de la double bénédiction de la virginité et de la maternité ; et béni est le fruit de vos entrailles, Jésus[2], duquel dérivent toutes les bénédictions sur la terre et dans le ciel. O vous, qui êtes ma médiatrice et mon avocate auprès de votre Fils, tournez vers moi vos yeux, pour regarder avec compassion mes misères[3].

Je suis perdu à cause de mes péchés, si votre Fils ne vient à mon secours ; et comment puis-je espérer en votre Fils, que j'ai offensé avec tant d'injustice et d'ingratitude[4] ? J'espère et me confie en vous, ô Marie, qui êtes la mère du bel amour et de la sainte espérance ; et je sais avec certitude que celui qui recourt à vous peut être dans la sécurité[5]. Faites que votre Jésus soit le sauveur de mon âme, lui qui est le sauveur du monde;

1 Ave, gratia plena. Dominus tecum. Benedicta tu in mulieribus. (Luc. I, 28.)

2 Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. (Luc. I, 42.)

3 Eia, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. (Ant. Salve Regina.)

4 Jesum habeo mediatorem; sed ad ipsum trepido, et divinam vereor Majestatem. (D. Bern. Serm. de Nativ. Mariæ, seu de Aquæduct.)

5 Ego mater pulchræ dilectionis... et sanctæ spei. (Eccli. XXIV, 24.) Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. (Prov. VIII, 35.)

je sais bien qu'étant un misérable pécheur, je ne suis pas digne d'une si grande grâce; j'en suis au contraire très-indigne; mais obtenez-moi vous-même les vertus les plus nécessaires à mon salut.

Vous m'avez été donnée de Dieu, afin que par votre moyen je reçoive tout ce qui peut m'être utile pour arriver à me sauver [1]. Or, comme il me semble que j'aurai la substance de la sainteté et du salut, si j'ai un peu de cette profonde humilité et de cette ardente charité avec lesquelles vous avez honoré le Verbe incarné durant les neuf mois que vous le portâtes au dedans de vous, je vous prie de m'obtenir ces deux vertus très-importantes de l'humilité et de la charité. O Mère de la miséricorde, faites-moi la miséricorde de m'exaucer; car, si vous m'exaucez, je ne doute nullement que vous ne soyez exaucée de votre Fils [2]. Il n'attend pour vous exaucer que d'entendre votre voix [3]. Priez-le donc de m'accorder l'humilité et la charité.

[1] Votis omnibus veneremur Mariam, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. (D. Bern., loc. cit.)

[2] Exaudiet utique Matrem Filius. Quid enim? Potestne Filius repellere Matrem? (*Id., ibid.*)

[3] Sonet vox tua in auribus meis. (Cant. II, 14.) Fac me audire vocem tuam. (Cant. VIII, 13.)

POUR LE JOUR

DE LA

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

CONSIDÉRATION

Il faut considérer ici la naissance de Jésus-Christ non comme un événement passé et consommé déjà depuis plusieurs siècles, mais comme un fait qui s'accomplit actuellement[1]. Représentons-nous que nous sommes dans l'étable de Bethléhem, avec la Vierge Marie et saint Joseph, et que nous voyons de nos propres yeux l'enfant Jésus enveloppé de pauvres langes, couché sur la paille, où il tremble de froid et pleure[2], n'ayant pour se réchauffer que l'haleine d'un âne et d'un bœuf; figurons-nous entendre les anges, qui, pour

1 Ut nativitatem Domini non tam præteritam, quam præsentem videamur inspicere. (D. Leo. Serm. 9 de Nat. Dom.)

2 Vagit infans inter arcta conditus præsepia; membra pannis involuta Virgo Mater alligat. (Hymn. in Dom. Pass.)

accomplir les prophéties [1], nous annoncent la joie par la venue du Sauveur [2].

Dans cette représentation, il faut d'abord exciter notre foi en croyant fermement que cet enfant que nous voyons là, né dans le temps, d'une mère sans père, est né dans l'éternité du Père, sans le secours d'une mère; qu'il s'est fait le Fils de la Vierge Marie, mais qu'il n'en est pas moins le Fils de Dieu [3]. Il servirait peu de contempler avec attendrissement ce petit enfant, si l'on ne croyait à la divinité qui est unie personnellement à cette humanité visible [4]. Il faut croire qu'il est un Homme-Dieu, et, avec cette foi, il faut espérer fermement qu'il est le Sauveur promis qui doit sauver nos âmes, et qui, en choisissant ce jour pour celui de sa naissance temporelle, veut en faire le jour où commence par l'espérance notre félicité éternelle [5].

C'est ainsi que, croyant et espérant, pendant

1 Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis. (Isai. IX, 6.)

2 Evangelizo vobis gaudium magnum..., quia natus est vobis hodie Salvator. (Luc. II, 10, 11.)

3 Filius Dei divina nativitate invisibilis, humana visibilis, utraque mirabilis. Factus est Filius hominis, sed non cessavit esse Filius Dei. (D. Aug. Serm. 8 et 24 de Nat. Dom.)

4 Nam et in eis qui viderunt Christum non est laudata fides quia credebant quod videbant, id est Filium hominis, sed quia credebant quod non videbant, Filium Dei. (D. Aug. Tract. XCV in Joan.)

5 Elegit hunc diem sibi ad nativitatem, nobis ad felicitatem, ad habendam spem vitæ æternæ. (D. Aug. Serm. 18 et 24 de Nativ. Dom.)

que nous contemplons des yeux de l'âme ce divin Enfant, nous pouvons aussi nous figurer qu'il nous adresse la parole pour nous inviter à nous réjouir de sa naissance et à nous consoler en lui [1]. Mais nous ne devons pas tellement nous absorber dans les consolations de l'espérance que nous oubliions d'exciter notre dévotion à produire des actes d'adoration, de louange, de remercîment et d'amour [2].

RÉFLEXION

Rien n'est arrivé par hasard dans la naissance de Jésus-Christ; mais tout s'y est accompli d'après les conseils secrets de la Providence et pour notre bien. Il n'est né dans une si grande misère et abjection que parce qu'il l'a voulu [3]; et il ne l'a voulu que pour nous enseigner d'exemple, à son entrée dans le monde, les vertus qu'il devait prêcher plus tard dans les dernières années de sa vie [4], c'est-à-dire pour nous enseigner déjà pratiquement la pauvreté d'esprit dans le détachement des choses

1 Infans est cujus nec ipsa quidem infantia tacet. Consolamini, inquit. (Isai., XL, 1.) Consolamini, quia vobiscum Deus. (D. Bern. Serm. 5 de Nat. Dom.)

2 Gaudium et lætitia..., gratiarum actio et vox laudis. (Isai., LI, 3.) Hunc Virginis Filium laudemus, amemus, adoremus. (D. Aug. Serm. 1 de Nat. Dom.)

3 Numquid credimus casu factum? Non eligunt cæteri parvuli ubi et quando nascantur... Elegit sibi Christus. (D Bern. Serm. 3 de Nat. Dom.)

4 Jam clamat exemplo, quod postmodum prædicaturus est verbo. (*Id.*, Serm. 1 de Nat. Dom.)

de la terre; la patience en supportant les privations et les souffrances, et surtout l'humilité en nous tenant dans notre néant, et en fuyant le faste, les honneurs, l'estime et la vaine gloire de ce monde.

Que l'on considère bien la crèche, et on reconnaîtra qu'elle est pour nous toute une école d'humilité, puisqu'elle nous prêche à haute voix cette vertu [1]. Il se fait assez connaître pour le maître de l'humilité, ce divin Enfant si éloquent dans son silence même, qui tient son immensité resserrée dans son petit corps, et sa sagesse, sa puissance et sa majesté cachées sous son dénûment et sous sa faiblesse [2].

Les anges mêmes venus du ciel pour annoncer la naissance de cet Enfant, en indiquant les signes au moyen desquels on pourra le reconnaître, n'expriment que des signes d'humilité. Il faut donc bien comprendre que l'humilité est une vertu divine; c'est la vertu par laquelle on rend plus particulièrement à Dieu l'honneur qui lui est dû; c'est la vertu que nous devons principalement imiter dans l'Homme-Dieu [3]. Il est en vérité le

[1] Præsepe humilitatis est schola. (D. Aug. Serm. 18 de Nat. Dom.) Clamat hoc stabulum, clamant lacrymæ, clamant panni. (D. Bern. Serm. 5 de Nat. Dom.)

[2] Doctrinam humilitatis agnosce, etiam nondum loquente doctore. (D. Aug. Serm. 21 de Nat. Dom.) Cum in forma Dei esset... semetipsum exinanivit. (Philip. II, 6, 7.)

[3] Quid est quod sola ab Angelo commendari videtur humilitas? Propterea certe quia hæc quasi propria virtus di-

Sauveur, mais des humbles[1], et il sauvera ceux qui auront cru et imité son humilité[2]. Afin donc que la naissance du Sauveur profite efficacement à notre salut, apprenons et demandons la vertu de la sainte humilité. C'est une vertu qui semble difficile; mais si on connaissait la grâce abondante que nous a méritée Jésus-Christ[3], combien cette vertu deviendrait facile!

COLLOQUE

Prosterné en esprit dans l'étable, la face contre terre, je vous adore, ô Jésus enfant, et comme mes adorations sont celles d'une très-vile créature, je vous les offre en union aux adorations de votre immaculée Mère la Vierge Marie, de votre père adoptif saint Joseph, des anges et des bergers, et de tant d'autres âmes saintes. Je vous crois et vous reconnais vrai Dieu et vrai homme, né dans le ciel d'un Père très-saint, sans mère, et sur la terre d'une mère très-pure, sans père[4]. A vous, Roi et Seigneur de l'univers, soient louange, honneur,

vinæ exhibenda sit Majestati. (D. Bern. Serm. 4 de Nat. Dom.)

1 Quoniam tu populum humilem salvum facies. (Psalm. XVII, 28.) Et humiles spiritu salvabit. (Psalm. XXXIII, 19.)

2 Sanati sunt qui humilitatem Christi crediderunt et credendo imitati sunt. (D. Aug. Expos. Epist. ad Galat.)

3 O si cognovisses Dei gratiam per Jesum Christum Dominum nostrum! (D. Aug. lib. X de Civit. Dei, cap. XXIX.)

4 Filius Dei de Patre sine matre, Filius hominis de Matre sine patre. (D. Aug. Serm. 23 de Nat. Dom.)

gloire et actions de grâces [1], pour l'ineffable bonté qui vous a fait naître, non dans votre intérêt, ni pour aucun besoin que vous en ayez ; mais pour moi, misérable pécheur, et pour mon salut éternel [2].

Puisque vous êtes né pour moi, je vous prie de venir à moi ; car je veux vous faire de mon cœur une crèche. O Père éternel, qui avez donné une fois au monde votre Fils unique pour le salut de tous en général et de chacun en particulier, je vous prie de vouloir bien me le donner de nouveau et de le faire naître par votre grâce dans mon âme [3]. Je vois en moi l'empêchement qui s'y oppose : c'est mon orgueil, si contraire à l'humilité que Jésus envoyé par vous est venu m'enseigner [4] ; de là vient que je ne profite en aucune manière à l'école de l'humilité. O détestable orgueil, il faut que tu sois bien dur et bien inflexible, si tu ne cèdes et ne t'abaisses à la vue d'un Dieu humilié jusqu'à se faire enfant, sans autre lit que la paille entre deux animaux [5].

1 Benedictio, et claritas, et... gratiarum actio, honor, et virtus... Deo nostro in sæcula sæculorum. (Apoc. VII, 12.)

2 Hodie natus est non sibi Christus, sed mihi. (D. Aug. Serm. XX de Nat. Dom.)

3 Da nobis Christum tuum. Jam quidem dedit nobis Christum suum ; adhuc tamen illi dicamus : Da nobis hodie Christum tuum. (D. Aug. in Psalm. LXXXIV.)

4 Misit Deus Filium suum ut ejus exemplo humilitatem disceremus. (D. Aug. lib. X Conf., cap. XLIII.)

5 Quæ superbia, si humilitate Filii Dei non sanatur ? (D. Aug. lib. de Agon. Christ., cap. XI.) Intolerabilis impudentia

Il me semble que le Père éternel me montre du haut des cieux son Fils réduit à l'état d'un petit enfant, et me dit : Tu ne te sauveras qu'autant que tu seras humble, et humble comme cet Enfant[1]. Ah ! que deviendrai-je donc, moi si superbe? Mon Dieu, miséricorde ! Je vous promets de travailler désormais à devenir humble, en me tenant pour ce que je suis, un pur néant ; mais en vous promettant l'humilité, je vous promets, vous le savez bien, une vertu que je ne puis avoir de moi-même, et que j'espère uniquement de vous par les mérites de mon Seigneur Jésus-Christ[2].

est, ut, ubi se exinanivit majestas, vermiculus intumescat. (D. Bern. Serm. 1 de Nat. Dom.)

1 Nisi... efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. (Matth. XVIII, 3, 4.)

2 Quidquid tibi promitto, de te spero. (D. Aug. Serm. 3 de Nat. Dom.) Vincitur qui de se præsumit; vincit qui præsumit de eo qui jussit. (*Id.*, in Psalm. XXXV.)

POUR LE

DERNIER JOUR DE L'ANNÉE

QUI SERA UN JOUR DE REMERCIMENT POUR LES BIENFAITS DE DIEU

CONSIDÉRATION

Il n'est pas un instant où notre Dieu ne nous accorde quelque bienfait et ne nous communique quelque grâce [1]. C'est pour cette raison que saint Paul voulait que toute notre vie fût employée en de continuelles actions de grâces envers la divine Majesté [2]. Mais combien nous sommes oublieux en ce point ! et combien nous devons nous reconnaître ingrats ! Pour réparer donc tant d'omissions qui ne sont pas sans quelque faute [3], après avoir

1 Omni momento me tibi obligas, Domine, dum omni momento mihi magna beneficia præstas. (D. Aug. lib. Solil., cap. XVIII.)

2 Gratias agentes semper. (Ephes. v, 20.) Grati estote. (Coloss. III, 15.)

3 Tertius gradus ingratitudinis, et gravissimus est, ut non

laissé les jours et les semaines s'écouler sans adresser à Dieu un remercîment, il est bon, dans ce dernier jour de l'année, de nous rappeler les bienfaits que nous avons reçus, pour suppléer à nos oublis par des actions de grâces aussi ferventes qu'il nous est possible.

Outre que cette reconnaissance est pour nous un précepte que la loi naturelle même nous impose, combien de grâces nous attirons sur nous par la reconnaissance ? Comme aussi de combien de grâces nous nous privons par notre ingratitude? Il n'est rien qui plaise davantage à Dieu qu'une âme reconnaissante de ses bienfaits [1] ; il n'est rien qui lui déplaise autant qu'une âme ingrate, qui se conduit à son égard comme si elle n'avait reçu de lui aucun bien [2]. O bonté de Dieu, qui pour les grâces continuelles et de toute sorte qu'il nous fait, se contente d'une rétribution aussi minime que l'est un remercîment [3]. O méconnaissance et insouciance indignes de notre part, de lui refuser une chose de si peu de valeur!

recognoscat beneficium, sive per oblivionem, sive alio modo: et est peccatum ex negligentia. (D. Thom. 2. 2, quæst. 107, art. 3.)

1 Nihil ita reddit hominem divinis muneribus dignum, sicut gratiarum actio pro beneficiis acceptis. (D. Bonav. Opusc. de Perf. vit., cap. v.)

2 Nihil sic displicet Deo ut ingratitudo. Hæc vias obstruit gratiæ. (D. Bern. Serm. de sept. Misericord.)

3 Nihil aliud requirit Dominus post ineffabilia munera sua, quam animam gratiarum actioni studentem. (D. Chrysost. Hom. 32 in Matth.)

Affligeons-nous et repentons-nous d'avoir été jusqu'à présent si ingrats envers la libéralité de Dieu. Pensons avec attention à la qualité et à la quantité des bienfaits qu'il nous a départis jusqu'à cette heure, pour remplir le devoir de la reconnaissance, en le remerciant non pas tant de bouche que de cœur[1]. C'est une science bien importante que celle de savoir bien remercier le Seigneur, puisqu'en cette science se trouve le vrai moyen de conserver les grâces reçues et d'en recevoir toujours de nouvelles à notre grand profit[2].

RÉFLEXION

Il est impossible que nous connaissions tous les biens que Dieu nous a faits et qu'il nous fait continuellement. Ils seront révélés au dernier jour du Jugement; alors notre ingratitude en recevra une intolérable confusion. Mais pour concevoir au moins une faible idée de la munificence divine à notre égard, il faut réfléchir qu'autres sont les bienfaits communs à tous, autres les bienfaits particuliers accordés aux uns et aux autres avec plus ou moins de libéralité par le dispensateur

[1] Meminisse nos convenit gratiarum actiones reddere Domino Deo nostro, cujus profecto laudanda est largissima bonitas. (D. Aug. lib. III de lib. Arb., cap. v.)

[2] Proponit nobis Apostolus scientiam gratiarum actionis. (D. Aug. Serm. 10 de Verb. Apost.) Optima gratiarum custos est gratiarum confessio. (D. Chrysost. Hom. 26 in Matth.) Habenti dabitur. (Matth. xxv, 29.)

souverain, qui est le maître de ses dons[1]. Les bienfaits communs à tous sont la création des corps célestes, des planètes, de la terre, de la mer et de toutes les choses matérielles qui sont au service de l'homme[2]; puis la Rédemption, puisque Jésus-Christ s'est fait homme et est mort pour tous[3]; de même encore l'Évangile, les sacrements, et tant d'autres moyens destinés à procurer notre salut éternel.

Quoique ces bienfaits soient communs à tous, une âme reconnaissante ne doit pas moins les considérer comme des biens qui lui ont été accordés personnellement[4]. De la même manière que le soleil se lève et brille pour tous les hommes et pour chacun d'eux, ainsi les mystères et les mérites de Jésus-Christ sont pour tous en général et pour chacun en particulier. Il suit de là que je dois considérer Jésus-Christ, qui est mort pour tous, comme étant mort en particulier pour moi, puisqu'il s'est sacrifié tout entier lui-même pour moi, comme si j'eusse été le seul pécheur au

[1] Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult. (I Cor. XII, 11.)

[2] Quid est homo, quod memor es ejus?... Constituisti eum super opera manuum tuarum; omnia subjecisti sub pedibus ejus. (Psalm. VIII, 5, 7, 8.)

[3] Pro omnibus mortuus est. (II Cor. V, 15.) Ipse est propitiatio pro peccatis nostris; non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi. (I Joan., II, 2.)

[4] Servus fidelis beneficia Domini sui, quæ communiter data sunt omnibus, quasi sibi præstita reputat, ut non minus gratias agat. (D. Chrysost. in Expos. Epist. ad Galat. II.)

monde qu'il eût à sauver[1], et je dois le remercier comme s'il était mort uniquement pour moi, en me laissant en partage tous ses mérites[2].

Ses bienfaits particuliers à mon égard sont de m'avoir tiré du néant pour me donner l'être humain, et pour me faire naître en son Église, en me procurant de plus une éducation chrétienne. Les bienfaits particuliers qu'il n'a pas également élargis à tous, sont la santé de l'âme et du corps, la conservation de la vie, la participation aux sacrements, les inspirations, les bons mouvements, les secours pour faire le bien et pour éviter le mal, la préservation des périls du corps et de l'âme. L'esprit se perd, et la langue n'a plus de paroles, quand on veut exprimer un à un les bienfaits de Dieu[3]. Remercions donc le Seigneur, sinon autant que nous le devons, au moins autant que nous le pouvons, afin qu'il continue à répandre sur nous ses bénédictions[4].

[1] Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis. (Ephes. v, 2.) Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (Galat. II, 20.)

[2] Sic omnibus quasi uni divina beneficia conferuntur. (D. Chrysost. in Expos. Epist. ad Galat. II.)

[3] Tanta nobis tribuit Deus, quod deficit anima nostra in consideratione beneficiorum ejus. (D. Aug. lib. Medit., cap. I.)

[4] Gratias agamus de acceptis; et quod nondum accepimus, eo ipso quod de acceptis ingrati non sumus, nos accepturos esse fidamus. (D. Aug. lib. de bono Viduit., cap. XVII.)

COLLOQUE

En présence du ciel et de la terre, je m'accuse de mon ingratitude, ô mon Dieu, et je prie toutes les créatures de m'aider à vous bénir et à vous remercier [1], parce qu'en tout lieu et en tout temps vous êtes infiniment digne de nos plus vifs remercîments [2]. Je vous rends grâces de ce que vous m'avez créé, et m'avez donné une âme raisonnable, capable de vous aimer et de vous servir en ce monde, et de vous posséder éternellement dans l'autre. Je vous rends grâces de la rédemption abondante par laquelle vous m'avez délivré de la mort éternelle et m'avez mérité la vie éternelle. Combien brûlent maintenant en enfer lesquels ont été moins pécheurs que moi! Je devrais être moi aussi dans ce feu éternel, et pourtant je suis encore sur la terre, avec toutes les facilités de me sauver. Chaque moment de ma vie est un don de votre miséricorde ; et quelles actions de grâces ne vous dois-je pas [3] ?

Je vous rends grâces pour tant de fois que vous

[1] Benedicite, omnia opera Domini, Domino; laudate et superexaltate eum in sæcula, etc. (Dan. III, 57.)

[2] Gratias agamus Domino Deo nostro. Vere dignum et justum est, æquum et salutare nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus. (Præfat. Missæ.)

[3] Quæ corda, quæ linguæ ad agendas tibi gratias satis esse contenderint? (D. Aug. lib. VII de Civitate Dei, cap. XXXI.)

m'avez pardonné mes péchés et m'avez nourri de votre corps sacré, pour tant de fois que vous m'avez préservé des dangers du péché [1] et m'avez donné la force de résister aux tentations, pour tant de fois que vous m'avez éclairé, fortifié et supporté, malgré que je fusse si méprisable et si coupable [2]. Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour tant de grâces intérieures et extérieures que vous m'avez accordées [3]? Je vous aimerai, je vous louerai, et toujours davantage, parce que, sans aucune nécessité de votre part et sans aucun mérite de la mienne, par votre seule bonté vous m'avez gratifié de tant de biens [4].

Mais je veux vous remercier et vous remercie encore, ô mon Dieu, des bienfaits que j'espère recevoir de votre bonté. J'ai la confiance d'être aidé par votre miséricorde à ne plus vous offenser, mais à vivre et à mourir dans votre grâce et dans votre amour avec une parfaite résignation à votre sainte volonté. Je vous remercie pour la

[1] Bona sunt hæc tua, Domine, mihi a te misericorditer indulta, quod me in periculis sæpe constitutum clementer eripuisti, nec unquam in peccatis meis me dereliquisti. (D. Aug. lib. Medit., cap. XI.) Tu me tenuisti, me confortasti. (*Id.*, lib. Soliloq., cap. XVI.)

[2] Gratiæ tuæ deputo etiam quæ non feci mala. Magnæ gratiæ tuæ fuit quod me tuis obruisti beneficiis ingratum. (D. Aug. lib. II Confess., cap. VII, et lib. Medit., cap. XIV.)

[3] Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? (Psalm. CXV, 12.)

[4] Diligam te, Domine, et gratias agam pro omnibus quæ tua magna pietate et gratuita bonitate, nullis meis meritis exigentibus, mihi concedis. (D. Aug. lib. Medit., cap. I.)

vie éternelle que vous m'avez promise et pour les innombrables secours dont vous m'avez pourvu afin de me mettre en état de l'atteindre [1]; à toutes ces grâces, ajoutez encore celle qui est la persévérance à vous plaire, à vous honorer, à vous glorifier dans toutes mes œuvres pour arriver à la béatitude où je chanterai vos miséricordes durant toute l'éternité [2].

[1] Magnæ sunt promissiones tuæ, Domine, et ineffabiles. Tibi laus, tibi gloria, mihi autem confusio, qui tot bona recepi, et tot mala feci. (D. Aug. lib. Medit., cap. xv et xvii.)

[2] Misericordias Domini in æternum cantabo. (Psalm. lxxxviii, 1.) Te Deum laudamus, etc. (Hymn. S. Ambr.)

POUR LE JOUR

DE LA

CIRCONCISION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

—

CONSIDÉRATION

Dans sa naissance, Jésus-Christ nous a montré une grande humilité; mais il nous en a montré une plus grande encore dans sa circoncision. A sa naissance, on avait vu en lui un Dieu humilié jusqu'à se faire enfant; à sa circoncision, on voit en lui un Dieu humilié jusqu'à paraître pécheur[1]. La raison en est que la circoncision était le remède employé ordinairement pour purifier les âmes du péché, en la manière qu'on emploie maintenant, mais avec plus d'efficacité, le baptême[2]. Il est certain que cet Agneau sans

[1] Habet humilitatis exemplum. In die nativitatis habitu est inventus ut homo : hodie qui peccatum non fecit non dedignatus est se peccatorem reputari. (D. Bern., Serm. 1 et 5 de Circ.)

[2] Circumcisio erat in remedium peccati originalis. (D. Thom. 3 p., quæst. 70, art. 3.)

tache n'avait aucun besoin d'un pareil remède, lui qui était venu tout au contraire pour ôter les péchés du monde [1]. Néanmoins, il a voulu se soumettre à ce rite douloureux, non pas tant pour exercer sa patience que pour accomplir par son humilité la pénitence que méritait notre orgueil [2].

Au jour de sa naissance, il offrit pour nous à son Père éternel ses vagissements et ses larmes; en ce jour, il offre pour nous son sang. Il pouvait, par sa toute-puissance, nous remettre gratuitement les dettes que nous avions contractées envers sa justice; mais il n'a pas voulu cette rémission gratuite de nos dettes : il a préféré les acquitter exactement en offrant pour nous une entière satisfaction. Pourquoi ? sinon pour nous donner à connaître combien grand était son amour envers nous [3]. Les larmes qu'il avait répandues dans la crèche pouvaient suffire à nous racheter; mais combien nous lui sommes obligés pour la volonté qu'il a eue de nous fournir, dans son sang même, une rédemption plus abondante !

C'est en vertu de cette humiliation douloureuse que dans ce jour on lui imposa le nom de Jésus,

[1] Ad quid tibi circumcisio necessaria, qui peccatum non contraxisti nec commisisti ? (D. Bern. Serm. 1 de Circ.) Remedium quo caro peccati consueverat purgari, non respuit. (Beda, Hom. de Circ.)

[2] Circumcidi Agnus sine macula, etsi non eguit, tamen voluit. (D. Bern. Serm. 1 de Circ.)

[3] Se amasse peccatores prodidit magis solvendo debitum quam donando. (D. Petr. Chrysol. Serm. 29.)

nom très-glorieux, qui veut dire Sauveur[1]. Oh! comme il remplit bien la signification de son nom, puisqu'il opère notre salut éternel par l'effusion de son sang très-précieux dans l'acte même qui lui confère le nom de Sauveur! Tous ceux qui sont sauvés ne le sont que par cet unique Sauveur[2]. Mais, comme Jésus a fait de son côté tout ce qu'il fallait pour être Sauveur, faisons, nous aussi, du nôtre tout ce qu'il faut pour être sauvés[3].

RÉFLEXION

Dans le mystère qui nous occupe, trois choses se présentent à notre attention : un sujet d'admiration, c'est que le Saint des saints ne dédaigne pas de paraître un pécheur ; un motif d'amour, qui nous presse d'aimer un Sauveur qui nous a tant aimés ; un exemple de sacrifice, que nous devons imiter dans l'intérêt de notre salut[4]. Appliquons-nous spécialement au troisième objet, qui est l'imitation; car c'est là le point qui importe le

1 Humiliavit semetipsum... Propter quod Deus donavit illi nomen, quod est super omne nomen. (Philip. II, 8.) Vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc. II, 20.) Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. (Matth. I, 21.)

2 Electi a Salvatore salvati vocantur, quod illis a Deo nomen, priusquam in utero Ecclesiæ per fidem conciperentur, ante tempora vocatum est. (Beda in Luc. II.)

3 Agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia. (Eccli. IV, 33.)

4 Habemus quod amemus et admiremur; habemus et quod imitemur. (D. Bern. Serm. 3 de Circ.)

plus, qui décidera de tout et qui mérite par conséquent toutes nos réflexions. A peine le béni enfant a-t-il reçu le nom de Sauveur, qu'à l'instant et sans retard il s'est adonné à l'œuvre de notre salut, en versant et offrant son sang à son Père éternel pour la rémission de nos péchés [1]. Nous donc, à son exemple, en cette fête dont le titre même nous rappelle l'œuvre de notre salut, apprenons à y travailler sans perdre de temps [2].

Dès le premier usage de la raison, ce devait être notre unique affaire, puisqu'elle est l'unique fin pour laquelle nous avions été créés et rachetés [3]. Mais puisque nous nous sommes malheureusement appliqués à toute autre chose, vivant attachés à la vanité et oublieux de l'éternité, il ne nous reste présentement d'autre ressource que de travailler avec ferveur à réparer le temps perdu [4], quant au passé, et à sanctifier le temps qui nous reste, quant à l'avenir. Or, comme l'avenir est incertain, nous ne pouvons faire autre chose que de veiller avec attention à sanctifier chaque jour

[1] Dum circumciditur puer, Salvator vocatur, eo quod ex hoc jam cœperit operari salutem nostram, pro nobis sanguinem fundens. (D. Bern. Serm. 1 de Circ.)

[2] Hac die nomen imponitur salutis, ut quisque discat suam salutem operari. (*Id.*, Serm. 3 de Circ.)

[3] Puer incipiens usum rationis a peccato omissionis non liberatur, nisi, quam cito potest, se convertat ad Deum : hoc enim est tempus pro quo obligatur ex præcepto Dei. (D. Thom. 2. 2, quæst. 89, art. 6.)

[4] Videte quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes, redimentes tempus. (Ephes. v, 15, 16.)

à mesure qu'il nous est donné. Nous sommes au commencement de l'année, et nous ignorons combien de temps durera notre vie, Dieu seul, comme dit l'Écriture, connaissant le nombre des mois qui nous restent à vivre[1]. Quelles résolutions avons-nous donc à prendre ? Qu'avons-nous à faire ?

Voilà en substance tout ce qu'il y a de plus important pour nous ! Il faut vivre dans la grâce de Dieu, et faire le plus de bien possible[2], en dirigeant tout ce que l'on fait à la bonne intention de la seule gloire de Dieu[3]. Une âme qui vit dans la grâce de Dieu peut acquérir à chaque instant de grands mérites par la pratique des intentions vertueuses. Que ce soit donc là mon emploi, de remplir en moi-même la signification du nom de chrétien, à l'imitation de Jésus, qui, dans sa circoncision, remplit si parfaitement la signification du nom de Sauveur[4] ; et le résultat de mes efforts sera la possession de la vie éternelle.

[1] Breves dies hominis sunt, numerus mensium ejus apud te est. Constituisti terminos qui præteriri non poterunt. (Job XIV, 5.)

[2] Dum tempus habemus, operemur bonum. (Galat. VI, 10.) Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare. (Eccl. IX, 10.)

[3] Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum. (Joan. XV, 5.) Sive manducatis, sive bibitis, sive quid aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite. (I Cor. X, 31.)

[4] Simus quod vocamur, Christiani, in vita, in moribus, in æde, in spe, in charitate. (D. Aug. in Epist. I Joan., 4.)

COLLOQUE

J'admire votre humilité, ô divin Enfant, pour avoir pris sur vous les misères de mon humanité; mais je la vois plus admirable encore, cette humilité, dans la forme de pécheur que vous avez empruntée pour expier mes péchés dans votre sang. Oh ! jusqu'à quel excès s'est portée votre charité vraiment infinie[1] ! Je vous adore et vous remercie, et me repens vivement d'avoir laissé ma vie s'écouler sans vous aimer ni vous imiter, comme j'y étais hautement obligé. Puis donc que vous n'êtes né qu'afin de vivre tout entier pour moi[2], faites que je renaisse spirituellement, afin de commencer une autre vie qui soit toute pour vous[3]. Dans le baptême, j'avais reçu le bienfait de cette renaissance; mais, ayant de nouveau perdu l'innocence et la grâce, j'ai besoin de renaître une autre fois pour vivre désormais tout à vous jusqu'à la fin de ma vie[4].

En commençant cette année, je me recommande à vous, ô mon Dieu, pour obtenir la rénovation de ma vie spirituelle. Je veux vous aimer et vous

[1] Quanta dignatio ! quanta benignitas, eo utique dulcissima quo tam gratuita ! (D. Bern. Serm. 3 de Circ.)

[2] Totus siquidem mihi datus, et totus in usus meos expensus. (*Id., ibid.*)

[3] Oportet vos nasci denuo (Joan. III, 7), et propter hoc secundo natus est Filius Dei. (*Id., ibid.*)

[4] Necesse habemus renasci in gratia quam in baptismo quidem recepimus ; sed totum periit. (*Id., ibid.*)

servir de tout mon cœur, et suis bien résolu de commencer dès maintenant à l'aide de votre grâce[1]. Ma vie est courte, et comme elle peut être beaucoup plus près de sa fin que je ne l'imagine, je ne veux porter mes résolutions ni sur des années, ni sur des mois, mais seulement sur chacun des jours que vous m'accordez[2]. Chaque jour donc, j'aurai soin de faire toutes mes actions, jusqu'aux moindres, pour votre amour, c'est-à-dire pour vous plaire et pour obéir à votre sainte volonté dans mon état, afin que votre nom soit honoré et sanctifié en moi pour votre gloire.

Je forme l'intention que chacune de mes respirations soit un soupir et une expression du désir que j'ai de m'unir plus étroitement à vous. Dans les actions du boire, du manger, du dormir, et dans tous les actes de ma vie, je me propose de ne chercher autre chose que la gloire de Votre divine Majesté. Si je ne puis faire de grandes choses pour vous, je ferai au moins mes actions ordinaires avec un grand cœur et une intention généreuse, puisque c'est là ce qui vous plaît davantage[3]. Je vous offre donc toutes mes pauvretés et toutes mes chétives actions en union à la

[1] Et dixi : Nunc cœpi. (Psalm. LXXVI, 11.) Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ. (Psalm. CXVIII, 106.)

[2] Reddam vota mea de die in diem. (Psalm. LX, 9.) Mihi autem adhærere Deo bonum est. (Psalm. LXXII, 28.)

[3] Non quid quisque faciat, sed quo animo faciat, attendit Deus. (D. Aug. Præfat. in Psalm. XXXI.) Oblata Deo, non pretio sed affectu placent. (Salvian. lib. I ad Eccles.)

gloire très-grande que vous vous rendez à vous-même, que vous rend Jésus-Christ, et que vous rendent les anges, les saints et la Reine de tous les saints, la bienheureuse Vierge Marie. A vous soit à chaque instant la gloire éternelle de tous les siècles! Amen[1].

[1] Regi sæculorum immortali et invisibili, soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen. (I Tim. 1, 17.)

POUR LE JOUR

DE LA

FÊTE DE L'ADORATION DES MAGES

—

CONSIDÉRATION

Lorsque Jésus-Christ est venu au monde, le genre humain pouvait se réduire à deux classes d'hommes; à savoir : aux Hébreux, qui adoraient le vrai Dieu, et aux Gentils, qui adoraient les faux dieux. Il voulut, pour cette cause, être connu de tous, afin de les réunir tous dans la foi qu'il apportait sur la terre [1]. Par le moyen des anges, il se manifesta aux bergers du peuple hébreu à Bethléhem, et par le moyen d'une étoile, aux Mages idolâtres en Orient [2]. Son humanité restait muette en l'étable; mais sa divinité parlait par la lumière qui paraissait dans l'air [3], et plus forte-

1 Manifestatur Judæis et gentibus; utrosque enim sibi lapis iste angularis applicuit. (D. Aug. Serm. 2 de Epiph.)

2 Ab omnibus voluit agnosci, qui omnibus voluit nasci. (D. Leo Serm. 1 de Epiph.)

3 Adhuc per pusillam ætatem tacebat in verbis, et jam

ment encore par sa grâce dans le cœur de ces Mages; aussi se mirent-ils aussitôt en route pour le chercher et aller l'adorer [1].

Arrivés à l'étable, ils ne proférèrent point de paroles, mais ils parlèrent par le langage de leurs affections. En lui offrant en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, ils lui rendirent témoignage: par le don de cet or, ils confessèrent qu'il était le Roi et le souverain maître de l'univers; par l'encens, ils rendirent hommage à sa divinité; par la myrrhe, ils déclarèrent qu'il était homme et qu'il venait mourir pour le salut du genre humain [2]. A ne considérer que la vileté de l'étable, la pauvreté de la mère et la misérable condition de l'enfant, ils pouvaient éprouver de la difficulté à croire à la divinité de Jésus. Mais, éclairés par la grâce, ils le crurent un Homme-Dieu, et tout cet appareil méprisable leur devint un sujet d'admiration [3]. C'est pourquoi ils se prosternèrent en sa présence et l'adorèrent, en le reconnaissant pour leur très-miséricordieux Sauveur [4].

per clarissimam majestatem clamabat in cœlis. (D. Aug. Serm. 7 de Epiph.)

[1] Fulgentior veritatis radius eorum corda perdocuit. (D. Leo Serm. 4 de Epiph.)

[2] Magi eum prædicant, auro regem, thure Deum, myrrha mortalem. (D. Greg. Hom. 12 in Evang.)

[3] Vident hominem et agnoscunt Deum, et contemptibilem puerum aspicientes adoraverunt. (D. Chrysost. Hom. 2 Oper. imperf. in Matth.)

[4] Ideo se magi humiliabant, quia Deum esse cognoverunt cui astra serviebant. (D. Aug. Serm. 1 de Epiph.)

Imitons la foi des saints Rois Mages, en croyant comme eux que dans l'humble enfant Jésus est caché ce grand Dieu dont l'immensité remplit le ciel et la terre. Imitons leurs sentiments de religion, et si nous ne pouvons offrir de vertus, puisque nous sommes obligés d'avouer qu'elles nous manquent, offrons au moins de vertueux désirs et des résolutions sincères d'être à l'avenir humbles, charitables, chastes et patients [1]. Offrons-lui ce qu'il attend uniquement de nous, qui est que par une vie vraiment chrétienne nous coopérions à notre salut éternel [2]; et, à cet effet, implorons l'intercession de la Vierge Marie et de saint Joseph.

RÉFLEXION

Une circonstance particulière mérite d'être observée dans la conduite des Mages ; c'est qu'aussitôt qu'ils eurent vu l'étoile, ils partirent sans tarder pour aller à la recherche de Jésus-Christ [3]. Ils pouvaient s'arrêter suivant les données de la prudence humaine à bien des considérations ; n'avaient-ils pas à craindre de se tromper en s'engageant dans ce voyage aventureux et long ?

1 Magos imitemur obsequiis. Offeramus et nos munera Deo nostro, charitatem, fidem, patientiam, castitatem, mentes humiles, probos mores. (D. Aug. Serm. 1 de Epiph.)

2 Nihil amplius a nobis exigit, nisi salutem nostram. (*Id.. ibid.*)

3 Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (Matth. II, 2.)

Cette étoile ne pouvait-elle pas être l'indice d'un tout autre événement, ou même n'être qu'un simple météore produit fortuitement dans la région de l'air? Mais, excités par la grâce [1], ils reconnurent dans l'étoile une sorte d'appel céleste qui leur était adressé, et ils s'en remirent à Dieu pour connaître sa volonté [2]. Et Dieu les éclaira et leur donna l'inspiration d'aller à la recherche de l'auteur de leur salut éternel. C'est avec cette obéissance qu'ils se mirent à suivre l'étoile, et ne s'arrêtèrent pas jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât elle-même [3]; et cette obéissance fut la cause de leur sainteté.

Voilà pour nous un digne objet d'imitation [4]. Jésus-Christ est venu au monde comme l'unique vraie lumière qui éclaire tous les hommes [5] et les appelle tous à lui [6]. C'est sous la forme d'un faible enfant qu'il est enveloppé de langes et caché aux yeux des profanes; mais c'est à la manière d'une étoile qu'il brille dans le ciel. C'est aussi à la splendeur de ses inspirations que chacun peut le

[1] In stellæ fulgore Dei gratia intelligitur. (D. Aug. Serm. 5 de Epiph.)

[2] Stellam aspicientes interrogabant quid divina voluntas juberet. (D. Thom. in Cat. Matth. II.)

[3] Stetit stella super caput pueri, quasi dicens : Hic est quem quæritis. (D. Chrysost. Hom. 6 in Matth.)

[4] In eo quod Magi faciunt, nobis insinuant quid faciamus. (D. Greg. Hom. 10 in Evang.)

[5] Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. (Joan. I, 9.)

[6] Venite ad me omnes, et ego reficiam vos. (Matth. XI, 28.)

reconnaître [1]. O bienheureux celui qui se tient attentif aux inspirations divines et y correspond fidèlement ! Les grâces sont liées les unes avec les autres, et souvent la fidélité à la première grâce a suffi pour amener à sa suite des progrès merveilleux dans la vertu et faire atteindre la perfection de l'état dans lequel on est engagé. Nous devons considérer comme une étoile et comme une grâce singulière de Dieu, chaque inspiration qui nous invite à faire oraison, à faire abnégation de notre volonté, à nous mortifier en telle chose, ou à faire tel acte d'humilité, de charité, de patience ; et quand on sent cette inspiration, il ne faut pas tarder de la suivre.

Il peut se faire qu'à la grâce de cet appel soient attachées beaucoup d'autres grâces destinées à procurer notre salut éternel ; et il peut se faire encore que la même grâce qui est la première à nous solliciter soit aussi la dernière, après laquelle, si nous manquons de fidélité, Dieu peut-être ne nous appellera plus [2]. Soyons donc fidèles comme les Mages aux inspirations divines, en renvoyant toute la gloire de chacun des actes de notre fidélité, non à notre libre arbitre qui n'est

[1] Abscondebatur in stabulo, et clamabat in cœlo. (D. Aug. Serm. 2 de Epiph.)

[2] In manibus abscondit lucem, et præcepit ei ut rursus adveniat. (Job xxxvi, 32.) Spiritus ubi vult spirat, et audis vocem ejus ; sed nescis unde veniat aut quo vadat. (Joan. iii, 8.)

que faiblesse, mais à la seule grâce de Dieu qui a daigné nous secourir[1].

COLLOQUE

O Jésus enfant, je vous adore de toutes les puissances de mon âme comme un vrai Dieu[2], et je regrette de n'avoir pas, pour vous adorer plus dignement, la foi vive et l'ardente charité des Mages. Je vous offre le don de tout moi-même, et puisque ce que vous demandez surtout de moi, c'est mon cœur[3], c'est-à-dire la détermination libre de ma volonté, je vous le donne sans aucune réserve avec toute la soumission et désappropriation qui m'est possible.

Je n'ai d'autre désir que de vous obéir parfaitement, ô mon Dieu! Je vous prie pour cette raison de m'éclairer, afin que votre volonté me soit connue[4], et je vous prie encore de m'assister efficacement, afin que votre sainte volonté soit ponctuellement accomplie en moi et par moi[5]. Je me repens amèrement de m'être rendu tant de fois sourd et rebelle aux sollicitations amoureuses de

[1] Homo bona agens ex Deo habet et effectum operis et initium voluntatis. (D. Aug. Serm. 9 de Epiph.)

[2] Venite adoremus..., quia ipse est Dominus Deus noster. (Psalm. XCIV, 6, 7.)

[3] Præbe, fili mi, cor tuum mihi. (Prov. XXIII, 26.)

[4] Faciem tuam illumina super servum tuum, et doce me justificationes tuas. (Psalm. CXVIII, 135.)

[5] Adjuva me nullum aliud auxilium habentem nisi te, Domine. (Esther XIV, 14.)

votre miséricorde, et je confesse avoir mérité qu'en punition de mon ingrate résistance vous ne me parliez plus, vous ne me fassiez plus entendre aucun appel de votre grâce, suivant les justes menaces que vous en avez faites [1]. Mais pourtant, souvenez-vous de vos anciennes miséricordes, et ayez pitié de moi [2]. Parlez à mon cœur, et je vous écouterai, obéissant à tout ce qu'il vous plaira de me commander [3].

Hélas! ô le Dieu de mon âme! vous voyez ma corruption et ma lâcheté; vous voyez comme ma mauvaise nature me porte à obéir à mes inclinations dépravées et aux tentations du démon, bien plus qu'à vos saintes inspirations. Daignez donc accueillir les instantes prières que je vous fais de m'accorder une grâce semblable à celle que vous fîtes aux Mages, une grâce qui me prévienne, qui m'accompagne et qui me suive, afin que je cherche et que je trouve mon Sauveur pour le salut de mon âme. Les Mages étaient des idolâtres; néanmoins vous n'avez pas laissé de leur accorder, en les appelant, la grâce puissante de vous obéir constamment. Comment pourrai-je

[1] Vocavi, et renuistis... Ego quoque in interitu vestro ridebo. (Prov. I, 24, 26.) Vos reliquistis me, et ego reliqui vos. (II Paralip. XII, 5.)

[2] Reminiscere miserationum tuarum, Domine, et misericordiarum tuarum, quæ a sæculo sunt. (Psalm. XXIV, 6.)

[3] Loquere, Domine, quia audit servus tuus. (I Reg. III, 9.) Audiam, quid loquatur in me Dominus Deus. (Psalm. LXXXIV, 9.) Voca me, et ego respondebo tibi. (Job XIII, 22.)

donc désespérer de votre infinie bonté, quand bien même je me trouve être le plus indigne de tous les pécheurs [1]. J'espère en vous, ô mon Dieu, et si je ne puis vous honorer par aucun autre mérite, je veux vous honorer par mon espérance [2].

[1] Erat impietas in sacrilegiis magorum ; et nos vocavit peccatores, ut nullus infirmus desperaret. (D. Aug. Serm. 2 de Epiph.)

[2] Quare tristis es, anima mea ? Et quare conturbas me ? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei, et Deus meus. (Psalm. XLII, 5.)

POUR LE JOUR

DES

FIANÇAILLES DE LA VIERGE MARIE

AVEC SAINT JOSEPH

CONSIDÉRATION

Le Fils de Dieu pouvait se faire homme et venir au monde dans un âge parfait, comme Adam, sans avoir besoin de naître ; mais il voulut naître d'une femme, afin qu'une femme fût la coadjutrice de notre rédemption, comme une femme avait été l'auteur de notre ruine [1]. Et comme il avait été établi dans les conseils éternels que la femme choisie pour être mère de Dieu serait vierge, il fut jugé convenable que cette vierge fût mariée à un jeune homme [2] parvenu à l'âge de la virilité, et

1 Autrix peccati Eva, autrix meriti Maria; Eva occidendo obfuit, Maria vivificando profuit. (D. Aug. Serm. 18 de Sanct. qui est 2 de Annunt. Dom.)

2 Ecce virgo concipiet et pariet filium. (Isai. VII, 14.) Habitavit juvenis cum virgine. (*Id.*, LXII, 5.)

qui eût pour office le soin de protéger sa virginité[1]. C'est ce qui eut lieu dans le mariage de la Vierge Marie avec saint Joseph[2]; alors la plus pure de toutes les femmes fut unie au plus pur de tous les hommes.

En méditant ce saint mariage, écartons loin de nous toute idée profane. La concupiscence et les sens n'y eurent aucune part; mais comme l'Esprit-Saint opérait seul en Marie, ainsi en Joseph il n'y avait d'affections que celles que l'Esprit-Saint inspirait[3]. Joseph mérite notre admiration, non pas tant comme époux de cette Mère, que comme vierge lui-même, comme le digne compagnon de la Vierge, comme le gardien fidèle et le témoin de sa pureté[4]. L'œuvre de l'Esprit-Saint fut de la rendre mère, et l'œuvre de Joseph fut de maintenir l'honneur de sa virginité[5].

Après la célébration du saint mariage entre Marie et Joseph, l'un et l'autre de la race royale de David, saint Joseph s'aperçut de l'accomplisse-

[1] Tradita est viro justo, custodituro virginitatem quam illa jam voverat. (D. Aug. lib. de Sanct. Virg., cap. III.)

[2] Qui Domini sui matrem Virginem agnoscens, et ipse continens fideliter custodivit. (D. Bern. Hom. 2 sup. Missus est.)

[3] Posuit permanere conjugium, non commixto corporis sexu, sed custodito mentis affectu. (D. Aug. lib. I de Consens. Evang., cap. I.)

[4] Habuit Joseph cum Maria communem virginitatem... Ista caste conjux; ille caste maritus. (D. Aug. Serm. 28 de Temp., et Serm. 2 Dom. infr. Octav. Epiph., tom. X, *in fine.*)

[5] Desponsata Maria Joseph, ut conjugis umbraculum esset. (D. Hieron. in Luc. I.)

ment du grand mystère pour lequel la sainte Trinité avait élu sa chaste épouse, et se réputant indigne de l'avoir pour épouse, il n'osait plus demeurer en sa compagnie [1]. Il fut donc nécessaire qu'un ange vînt le réconforter. Que l'on considère ici l'humilité de Marie, qui se juge indigne d'être mère de Dieu, et l'humilité de Joseph, qui se reconnaît indigne d'être l'époux de cette auguste mère. Et c'est pour le double mérite de cette pureté et de cette humilité que, dans l'incarnation du Fils de Dieu, le Saint-Esprit a voulu donner à Marie l'honneur d'être sa mère et à Joseph celui de lui tenir lieu de père [2].

RÉFLEXION

Nous devons solenniser ce mariage de la bienheureuse Vierge avec saint Joseph ; car, puisque c'est à l'ombre de ce saint mariage que le Sauveur du monde a pris naissance [3], on peut dire en quelque manière qu'il a procuré la rédemption et le salut de nos âmes. Mais il faut réfléchir encore au profit spirituel qu'on en peut retirer, et consi-

1 Quoniam magnum sacramentum in ea esse cognoscebat, et se approximare indignum æstimabat. (Orig. apud D. Thom. in Cat. Matth. 1.)

2 Quod Spiritus sanctus operatus est, utrisque operatus est : ambobus filium dedit; sed in eo sexu quem parere decebat operatus est hoc quod etiam marito nasceretur. (D. Aug. Serm. 2 Dom. infr. Oct. Epiph.)

3 Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus. (Matth. 1, 16.)

dérer combien est agréable à Dieu et avantageuse à nos âmes l'heureuse union de ces deux sublimes vertus, la pureté et l'humilité.

Jésus-Christ venait au monde pour fonder un royaume d'âmes dont la prérogative la plus admirable devait être la chasteté [1]; et, pour donner à connaître qu'il ne fait sa demeure que dans les âmes chastes, il s'établit en Marie, qui possédait avec saint Joseph le royaume de la virginité [2]. Mais, comme il venait aussi pour se former un peuple d'âmes humbles et le sauver [3], l'humilité ne doit pas être séparée de la pureté, d'autant plus que Marie a mérité plus encore par son humilité que par sa pureté d'être la mère de Dieu [4]. A Joseph [5] autant qu'à Marie [6], fut conféré le pouvoir d'imposer le nom très-auguste de Jésus au divin enfant, comme à leur commun fils [7], parce

[1] O quam pulchra est casta generatio cum claritate. (Sap. IV, 1.)

[2] Regnum tenuit virginitatis, quæ regem genuit castitatis. Ideo Dominus noster virgineum sibi requisivit hospitium habitandi, ut nobis ostenderet Deum in casto corpore debere portari. (D. Aug. Serm. 6 de Nat. Dom.)

[3] Tu populum humilem salvum facies. (Psalm. XVII, 28.)

[4] Respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (Luc. I, 48.)

[5] Joseph, noli timere accipere Mariam conjugem tuam...: pariet autem Filium, et vocabis nomen ejus Jesum. (Matth. I, 20, 21.)

[6] Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum. (Luc. I, 31.)

[7] Ambobus dicit Angelus ut puero nomen imponant : ubi parentum declaratur auctoritas. (D. Aug. Serm. 2 Dom. infr. Oct. Epiph., tom. X, *in fine*.)

que l'un comme l'autre ils furent humbles, et les humbles sont ceux que Dieu se plaît à élever [1].

Cette méditation doit encore avoir pour effet d'exciter en nous une vive dévotion envers la Vierge Marie et son Époux bien-aimé saint Joseph, afin qu'ils soient l'un et l'autre nos avocats auprès de leur divin Fils, et qu'ils nous obtiennent par leur puissante intercession la grâce d'être humbles et purs : humbles en détestant la vaine gloire et la sotte estime de nous-mêmes; purs en abhorrant tout ce qui sent le poison infect de la luxure et de la volupté sensuelle. Si nous acquérons la grâce de nous établir solidement dans l'humilité et la pureté, que la mort vienne quand elle voudra; cette mort sera belle, à la confusion de nos ennemis infernaux, et elle sera douce par la sécurité de l'espérance au salut éternel.

COLLOQUE

Dans cette vallée de larmes, et parmi tant de périls, je viens humblement recourir à votre protection, ô Marie, Vierge très-sainte, ô saint Joseph, son très-digne Époux; pendant que je vous envisage élevés au sommet du ciel, jouissant de la gloire immense de votre Fils, je vous prie de tourner vers moi vos regards et d'avoir pitié de

[1] Qui se humiliaverit exaltabitur. (Matth. XXIII, 12.) Et exaltavit humiles. (Luc. I, 52.)

ma misère. Je suis attaqué sans relâche par les tentations du diable et par mes mauvaises passions[1]; mon orgueil surtout me tient tellement assujetti au vain amour de moi-même, que pour la moindre atteinte que l'on porte à mon honneur ou à l'estime de ma personne, je m'indigne et me trouble jusqu'à perdre toute paix intérieure[2]. Souvent aussi des fantômes impurs se présentent à ma pensée et bouleversent mon cœur[3]; et dans l'effort même que je fais pour abhorrer le plaisir coupable, je sens au dedans de moi une forte propension à les aimer... Oh! que je suis malheureux[4]!

Les exemples de l'humilité et de la pureté de Jésus, ceux de votre humilité et pureté, ô Vierge Marie, ô virginal saint Joseph, devraient suffire pour m'encourager à vaincre mes passions insolentes; et pourtant ils ne suffisent pas, si je ne suis fortifié par le secours de cette grâce qui m'a été méritée par Jésus. Puisqu'il en est ainsi, recevez-moi sous votre protection, ô très-glorieux

1 Caro concupiscit adversus spiritum. (Galat. v, 17.) Et factus sum mihimetipsi gravis. (Job vii, 20.)

2 Intus in anima ebrietas desideriorum et fornax quædam ambitionis et nequitiæ vehementer accensa. (D. Bern. Serm. de sex Tribulat.)

3 Sensuum voluptate delector; me totum inficit concupiscentia. Lex peccati in membris omnibus invenitur. (D. Bern. eod. loc.)

4 Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati. Infelix ego homo! (Rom. vii, 23, 24.)

époux ! Je me sens porté à recourir avec confiance à votre bonté [1]. Appliquez-moi les mérites de votre Fils Jésus, et obtenez-moi le don d'une grâce qui me fortifie de telle sorte, que je vive désormais constamment dans cette pureté et dans cette humilité dont j'ai besoin pour me sauver [2].

Je me recommande à vous, saint Joseph, le chaste et humble époux de Marie, vous qui aviez Jésus et Marie pour assistants de votre mort [3]. Intercédez pour moi auprès de votre fils adoptif Jésus, soyez mon médiateur auprès de la bienheureuse Vierge Marie, votre épouse [4], afin qu'à l'heure de la mort je fasse un heureux passage, et qu'après une vie humble et pure j'aille me réjouir éternellement avec vous dans la compagnie de Jésus et de Marie.

[1] In angustiis, in periculis Mariam invoca. (D. Bern. Hom. 2 super Missus est.) Ite ad Joseph. (Gen. XLI, 55.)

[2] Sumat per te preces, qui pro nobis natus tulit esse tuus. Virgo singularis, inter omnes mitis, nos culpis solutos, mites fac et castos. (Offic. B. Virg. Hymn. ad Vesp.)

[3] O nimis felix, nimis o beatus, cujus extremam vigiles ad horam Christus et virgo simul astiterunt ore sereno. (Offic. Patroc. S. Joseph Hymn. ad Laud.)

[4] Memento nostri, beate Joseph, et tuæ orationis suffragio apud tuum putativum filium intercede; sed et beatissimam Virginem sponsam tuam nobis propitiam redde. (D. Bern. Sen. Serm. 1 de S. Joseph.)

POUR LA FÊTE

DE LA

PURIFICATION DE LA VIERGE MARIE

—

CONSIDÉRATION

La loi ordonnait que la femme qui avait enfanté allât se purifier dans le temple, comme étant souillée par cet enfantement[1]. Bien que Marie ne fût point obligée à l'observance de cette cérémonie[2], puisqu'elle avait conservé une virginité sans tache avant, pendant et après l'enfantement[3], elle a voulu cependant l'observer, et elle s'est rendue à la cérémonie de la purification comme si elle eût été impure, elle la Mère immaculée d'un Fils qui est la source de la pureté, et qui est venu

1 Mulier, si suscepto semine pepererit, immunda erit... orabit (sacerdos) pro ea, et sic mundabitur. (Levit. XII, 2, 7.)

2 Lex illa Matrem Dei non includit, quæ non suscepto semine filium peperit. (D. Bern. Serm. 3 de Purific. B. V.)

3 Virgo concepit, virgo peperit, virgo permansit. (D. Aug. Serm. Dom. infr. Oct. Epiph., tom. X, *in fine*.)

tout exprès pour purifier la terre de ses impuretés [1].

La loi ordonnait encore de présenter dans le temple une offrande pour l'enfant nouveau-né [2]. Et il est certain que ni l'Homme-Dieu ni sa très-sainte Mère n'étaient point assujettis à cette loi. Cependant la fête de ce jour nous montre Marie portant son Fils dans ses bras et allant obéir à la loi commune [3]; mais à peine est-elle entrée dans le temple, qu'une lumière ineffable se répandant de la divinité de l'Enfant, le fait reconnaître pour ce qu'il est, le Sauveur du monde; et le saint vieillard Siméon vient à sa rencontre, l'adore avec respect et le reçoit avec tendresse et avec joie dans ses mains [4].

Si nous pouvions pénétrer ce qui se passait alors dans le cœur de Jésus et de Marie, quels sentiments nous apprendrions à exciter en nous-mêmes! Je me représente que Jésus, dans le moment où il était porté sur les bras du prêtre, s'offrit de lui-même à son Père éternel; et avec quel amour ne le fit-il pas pour moi, afin de

[1] Nihil in hoc conceptu, nihil in partu inpurum fuit; nihil purgandum, cum proles ista fons puritatis sit. (D. Bern. Serm. 3 de Purif. B. Virg.)

[2] Et ut darent hostiam, secundum quod dictum est in lege Domini. (Luc. II, 24.)

[3] Sicut Christus, ita et beata Maria est legi sponte subjecta. (Beda in Luc. II.)

[4] Infantis ineffabile jubar illustravit Simeonem. (D. Thom. in Cat. Luc. II.) Qui vidit, et cognovit, et accepit eum in ulnas suas. (D. Aug. Serm. 16 de Nat. Dom.)

satisfaire à la divine justice en expiant mes péchés, et de sauver mon âme! Je puis me représenter la même chose quant à la charité de Marie pour les hommes[1]; avec quel amour pour moi, avec quelle douleur pour elle[2], n'a-t-elle pas offert au Père éternel son Fils bien-aimé, en donnant un consentement aussi généreux qu'il était déchirant à tout ce qu'il devait endurer dans sa très-amère passion, afin d'obtenir en ma faveur la divine miséricorde et de me rendre capable du salut éternel.

RÉFLEXION

Que d'exemples de sublime vertu nous avons dans le mystère de ce jour! Ils sont dignes non pas seulement d'être admirés, mais surtout d'être imités. L'Homme-Dieu Jésus, maître de l'univers et rédempteur du monde, paraît aujourd'hui dans le temple comme s'il était un misérable fils d'Adam, qui aurait besoin d'être racheté par ses parents moyennant quelque aumône. Et Marie, qui dès le commencement de son existence fut toute belle et sans tache[3], et que son enfantement avait rendue plus pure encore[4], se fait passer

1 Hodie Deo placens hostia virgineis manibus offertur in templo. (D. Bern. Serm. 2 de Purif. B. Virg.)

2 Dolor Dominicæ Passionis animam ejus pertransiit. (Orig. in Luc. II.)

3 Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. (Cant. IV, 7.)

4 Crevit in ejus partu integritas, et ampliata est virginitas. (D. Fulgent. Serm. de Laud. Virg.)

pour une mère ordinaire, sujette à la souillure encourue par toutes les mères. Quelle humilité ! C'est la vertu dont Jésus et Marie nous ont offert l'exemple par-dessus toutes les autres, parce que c'est la plus nécessaire à notre salut et en même temps la plus accessible à notre imitation [1] ; en sorte que celui qui ne veut pas être humble est inexcusable [2].

Jésus et Marie obéirent à une loi qui ne les obligeait pas, afin de nous apprendre l'obéissance [3] à toutes les lois qui nous obligent, surtout aux commandements de Dieu et de l'Église, en sorte que, dans le doute sur la réalité de l'obligation, nous inclinions sans subterfuges vers le parti qui favorise plutôt la loi que la liberté. Marie obéit à la cérémonie de la purification pour cet autre motif, d'éviter de donner mauvais exemple, et pour ne pas donner à penser qu'elle méprisait cette cérémonie [4]. C'est pour nous une leçon de prudence : elle nous enseigne qu'il ne faut jamais fournir au prochain aucune occasion de scandale. Mais si nous sommes humbles, nous serons par là même obéissants à nos supérieurs, et de bon exemple à tout le monde.

[1] Nihil est facilius volenti, quam humiliare semetipsum. (D. Bern. Serm. 2 in Quadrag.)

[2] Hoc nos reddit omnino inexcusabiles, ut ne tenue quidem nobis velamen prætendat. (*Id., ibid.*)

[3] Ut nobis obediendi virtus commendaretur exemplo. (Beda Serm. de Circumcis. Dom.)

[4] Ut calumniæ occasionem Judæis tolleret. (D. Thom. 3 p., quæst. 37, art. 4.)

Il faut admirer le grand amour que Jésus-Christ a eu pour nous en s'offrant en notre faveur à son Père éternel, et le grand amour que Marie pareillement nous a témoigné en offrant pour nous ce même Fils [1]. Nous devons à l'un et à l'autre d'affectueux remercîments. Mais nous devons également, pour imiter cette oblation, nous offrir à la divine Majesté [2], en union de l'offrande que Jésus-Christ fit de lui-même, et que fit de lui sa très-sainte Mère. Offrons donc à Dieu notre âme avec ses trois puissances; offrons-lui notre corps avec ses cinq sens, mais plus spécialement la portion de nous-même qu'il agrée davantage, c'est-à-dire notre cœur [3].

COLLOQUE

Je dois avant tout vous remercier, ô divin enfant Jésus, et je vous remercie de cette miséricorde amoureuse avec laquelle vous vous êtes offert à votre Père éternel, disposé à souffrir tous les tourments de votre passion pour moi, quand le temps serait venu de l'endurer. Je vous remercie, vous aussi, ô très-auguste Vierge, pour cette charité si pleine de miséricorde dont vous m'avez

[1] Obtulit Virgo Filium suum ad nostrum omnium reconciliationem, hostiam sanctam, Deo placentem. (D. Bern. Serm. 3 de Purif. B. Virg.)

[2] Christus propter nos sistitur Domino, ut discamus Domino præsentare nos ipsos. (D. Athan. apud D. Thom. in Cat. Luc. II.)

[3] Fili..., Deo dignas oblationes offer. (Eccli. XIV, 11.)

honoré, en consentant volontiers à ce que votre très-cher Fils fût réservé à la flagellation, au couronnement d'épines et au crucifiement pour mon salut éternel. Quelle douleur vous dûtes ressentir en prévoyant en détail sa terrible passion, et en y donnant votre consentement en qualité de mère! Quel amour dut être le vôtre à mon égard, pour avoir sacrifié votre Fils comme vous l'avez fait en ma faveur! Je puis bien dire qu'aujourd'hui est pour moi le jour de la miséricorde [1]; il fallait à ma grande misère cette grande miséricorde [2]; je vous en rends mes humbles actions de grâces.

Mais qu'offrirai-je en retour de l'oblation infiniment précieuse d'un Dieu, qui a été faite pour moi [3]? Je ne puis moins faire que de m'offrir tout entier moi-même [4]. Mais en m'offrant moi-même, qu'offré-je autre chose qu'un corps immonde et une âme immonde? Dès lors, ô très-pieuse Vierge, au lieu de vous purifier, vous qui êtes très-pure [5], purifiez-moi, moi qui suis plein

[1] Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui. (Psalm. XLVII, 10.)

[2] Numquid non misericordia et miseratione multa opus habet tanta mea miseria? (D. Bern. Serm. 1 de Purific.)

[3] Quid offeram, aut quid retribuam? Ille pro nobis obtulit hostiam pretiosissimam, qua pretiosior esse non potuit. (D. Bern. Serm. 3 de Purif. B. Virg.)

[4] Et nos ergo optimum quod habemus offeramus illi, quod sumus, utique nosmetipsos. (*Id., ibid.*)

[5] Vere, o beata Virgo, vere non tibi opus est purificatione. (*Id., ibid.*)

d'impuretés et d'immondices. Offrez de nouveau pour ma purification le fruit béni de vos entrailles [1] au Père éternel, qui ne pourra moins faire que de l'accepter, et obtenez-moi la grâce d'une véritable humilité.

J'ai mille sujets de m'humilier si je considère seulement le nombre et la gravité de mes péchés; et pourtant je ne sais pas être humble. Je me préfère à tous les autres, j'aime toujours mieux faire ma volonté que celle des supérieurs; et dans ma bassesse je suis plus superbe que Lucifer dans la noblesse de sa nature angélique. Que ce malheureux cœur se purifie donc de toute superbe, et je serai entièrement pur [2], pour me consacrer tout entier à vous, ô mon Dieu, comme je le fais déjà présentement, résolu d'employer tant que je vivrai mon âme et mon corps à vous aimer, à vous louer [3], à vous obéir et à vous servir, pour l'édification du prochain et pour votre plus grande gloire, mais toujours par le secours de votre grâce, sans laquelle je ne puis faire aucun fond sur moi [4].

[1] Offer benedictum fructum ventris tui. Omnino acceptabit Pater oblationem novam et pretiosissimam. (D. Bern. Serm. 3 de Purif. B. Virg.)

[2] Tunc immaculatus ero, et emundabor a delicto maximo (Psalm. XVIII, 14); id est a superbia. (D. Aug. in Psalm. XVIII.)

[3] Duo minuta habeo, Domine, corpus et animam dico. Utinam hæc tibi perfecte possim in sacrificium laudis offerre! (*Id., ibid.*)

[4] Nisi Dei gratia juvetur, nec ipsa bona voluntas esse in homine potest. (D. Aug. Epist. 105.) Deus est qui operatur in vobis et velle et perficere. (Philip. II, 13.)

POUR LA FÊTE

DE

L'ANNONCIATION DE LA VIERGE MARIE

CONSIDÉRATION

C'est à pareil jour que le Fils de Dieu s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la bienheureuse Vierge. Dans le moment que ce grand mystère allait s'accomplir, elle était occupée à considérer d'un côté le sort malheureux du genre humain, exilé du paradis pour le péché d'Adam, et condamné à l'enfer selon l'ordre de la justice divine[1]; de l'autre, les conseils profonds de la divine miséricorde, qui avait décrété d'opérer la réparation d'un si grand malheur par l'incarnation du Verbe, le seul moyen de réconcilier l'homme avec Dieu étant qu'un Dieu vînt se faire homme et vînt satisfaire pour l'homme[2]. Pendant

1 Universa massa pœnas deberet; et si omnibus debitum damnationis redderetur supplicium, non injuste proculdubio redderetur. (D. Aug., lib. de Nat. et Grat., cap. xv.)

2 Quia puro homini via redeundi non patebat ad Deum,

que Marie méditait ces choses, comment exprimer la ferveur des actes de sa foi, de son espérance et de sa charité pour nos âmes [1]?

Dans ce moment, l'archange Gabriel vint à elle, et, la saluant pleine de grâce, comme la créature privilégiée dont la plénitude de grâce devait en répandre les effusions sur nous tous [2], il lui annonça de la part de Dieu qu'elle était la bénie entre toutes les femmes et l'élue de la sainte Trinité pour être la mère d'un Dieu qui voulait se faire homme dans son chaste sein [3]. Quelle joie devait naturellement éprouver Marie dans son cœur, de se voir élever à la dignité de souveraine de l'univers, par la maternité divine [4]? Mais loin de se livrer à cette exaltation, elle se recueille en elle-même, et se reconnaissant pour une femme chétive et inutile à tout bien, elle ose à peine s'appeler la servante de ce Dieu qui la veut pour sa mère [5]. Elle croit et espère que Dieu réalisera

via redeunda facta est per hominem Deum. (D. Greg. lib. III Moral., cap. XIII.)

[1] Tu exurgens misereberis Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus. (Psalm. CI, 14.)

[2] Et ingressus Angelus ad eam dixit : Ave, gratia plena (Luc. I, 28) : ideo gratia plena dicitur, ut ex plenitudine ejus accipiant omnes. (D. Bern. Serm. de Nat. Virg.)

[3] Ecce concipies in utero, et paries..., et vocabitur Altissimi Filius. (Luc. I, 31.)

[4] Rerum omnium conditarum vere Domina facta est, cum Conditoris mater extitit. (D. Joan. Damas. lib. IV de Fide orthod., cap. XV.)

[5] Ecce ancilla Domini (Luc. I, 38) : ancillam se dicit, quæ Domini mater eligitur. (D. Ambr. lib. II in Luc.)

le dessein qu'il a de se faire homme ; mais elle est si humble et si vile à ses propres yeux, qu'elle a peine à croire qu'elle puisse être jamais la mère de l'Homme-Dieu[1].

De plus, par l'effet de son amour pour la virginité, dont elle avait fait vœu, elle ne voulait pas être mère si elle devait cesser d'être vierge : elle n'ignorait pas qu'il n'était point impossible à Dieu de la rendre mère et de la conserver vierge en même temps ; mais elle se réputait indigne d'un privilége si extraordinaire. Et qui pourrait comprendre combien elle plut au Dieu de toute majesté par cette héroïque virginité, accompagnée d'une semblable humilité[2] ? Mais si nous ne pouvons qu'admirer en Marie sa virginité féconde, faisons en sorte du moins de l'imiter dans son humilité ; car la virginité ne nous est pas absolument nécessaire pour le salut, mais bien l'humilité[3].

RÉFLEXION

L'ange attend que Marie donne son consentement à la maternité divine ; les patriarches, les prophètes et toutes les générations sont dans la

[1] Quia humilis erat, nihil tale penitus ab Angelo sancto sperabat. (D. Bern. Hom. 4 sup. Missus est.)

[2] Pulchra permixtio virginitatis et humilitatis. (*Id., ibid.*, Hom. 1.)

[3] Si virginitatem in Maria non potes nisi mirari, stude humilitatem imitari ; et sufficit tibi. Potes sine virginitate salvari ; sine humilitate non potes. (*Id., ibid.*)

même attente[1]. Car de ce consentement dépendent la consolation des misérables, la rédemption et le salut de tous les enfants d'Adam[2]. C'est pourquoi Marie, après avoir reçu l'assurance qu'elle serait mère sans aucune atteinte portée à sa virgnité[3], connaissant que l'accomplissement de ce grand mystère était voulu de Dieu pour la réparation de la nature perdue par le péché, donne le consentement demandé, et répond à l'ange : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, *Fiat mihi secundum verbum tuum.* » C'est ainsi qu'elle offre à Dieu son obéissance, comme Ève lui avait opposé sa désobéissance[4].

Il y a lieu de penser pieusement que Marie ne consentit pas seulement à être Mère de Dieu, mais qu'elle l'avait même ardemment désiré[5], par l'effet de son zèle extrême pour notre salut éternel, et qu'elle pria avec instances pour que l'auguste mystère annoncé par l'ange eût une prompte exécution. Ainsi, quoiqu'elle fût assurée

[1] Responsum hoc flagitant sancti Patres; hoc totus mundus ejus genibus provolutus expectat. (D. Bern. Hom. 4 sup. Missus est.)

[2] Ex ore enim ejus pendet consolatio miserorum, redemptio et salus universorum filiorum Adæ. (*Id., ibid.*)

[3] Concipiet in utero, non de viro sed de Spiritu sancto: Paries filium, et virginitatis non patieris detrimentum. (D. Aug. Serm. 18 de Sanct., qui est 2 de Annunt. Dom.)

[4] Obediens Virgo Maria inobedientis Evæ facta est advocata. (D. Iren. lib. III contra Hæres.)

[5] Fiat : desiderii signum est, affectum exprimens desiderantis. (D. Bern. Hom. 4 sup. Missus est.)

de la promesse angélique, elle joignit à sa foi le mérite de l'oraison [1], comme la dernière disposition qui devait effectuer l'accomplissement de la promesse. Alors le Verbe éternel, ravi des désirs et des prières de Marie, s'incarna aussitôt [2]. Combien donc nous sommes obligés à Marie! Elle a été plus puissante à elle seule pour accélérer sur nous les effets de la divine miséricorde que tous les anges et que tous les saints ensemble. Mais combien son exemple en cette circonstance nous fournit de quoi nous instruire et nous porter à l'imiter!

Il y a beaucoup de grâces que Dieu, dans sa bonté, a résolu de nous faire; néanmoins, et quoique il les ait même promises, il veut que nous les désirions, que nous les demandions et les sollicitions avec ferveur, jusqu'à ce qu'elles nous soient accordées [3]. Oh! de combien de grâces nous demeurons privés par cela seul que nous ne recourons pas à l'oraison pour les obtenir! Dieu, il est vrai, nous a promis dans la sainte Écriture les lumières et les secours qui nous sont nécessaires pour notre salut éternel; mais avec tout cela, il veut que nous demandions et que nous

[1] Nec obstat intelligi fiat esse verbum orantis. Gratuitæ promissioni junxit meritum suæ orationis. (D. Bern. Hom. 4 sup. Missus est.)

[2] Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. (Joan. 1, 14.)

[3] Vult a se requiri Deus etiam quod pollicetur. (D. Bern. loc. cit.)

priions[1]. D'où il suit qu'il faut faire une grande estime de l'oraison, et qu'il la faut pratiquer fréquemment, à raison de nos fréquentes nécessités.

COLLOQUE

Qui pourra jamais vous rendre les actions de grâces qui vous sont dues, ô bienheureuse Vierge, pour le consentement par lequel votre charité maternelle a procuré le salut de nos âmes perdues[2]! Je vous remercie autant que j'en suis capable, et en même temps je me réjouis de l'incomparable grandeur que vous a conférée la dignité de Mère de Dieu, vous faisant la première après Dieu[3]. Je me réjouis pareillement de la gloire, qui vous est singulière, d'avoir pour Fils le Fils même du Père éternel[4]. O vous, qui êtes la Mère du Tout-Puissant et la trésorière de la divine miséricorde, assistez-moi dans ce jour qui vous est si glorieux, afin que j'adresse à Dieu, avec l'esprit qui vous animait, les mêmes paroles

[1] Petite, et dabitur vobis... Omnis enim qui petit accipit. (Matth. VII, 7 et 8.)

[2] O beata Maria, quis tibi digne valeat jura gratiarum rependere, quæ tuo assensu mundo succurristi perdito. (D. Aug. Serm. 18 de Sanct., qui est 2 de Annunt. Dom.)

[3] Hoc solum, quod Dei Mater est, excedit omnem altitudinem quæ post Deum dici vel cogitari potest. (D. Anselm. lib. de Excell. virg., cap. II.)

[4] Hæc est gloria singularis Mariæ, quod filium unum eumdemque cum Deo Patre meruit habere communem. (D. Bern. Serm. 1 de Annunt. B. Virg.)

que vous adressâtes à l'ange en réponse à la céleste ambassade.

Mon Dieu, qui me commandez de croire en vous, faites par votre grâce que je croie tout ce que vous voulez, que je le croie avec cette fermeté constante qui vous est agréable : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Vous qui me commandez d'espérer en vous, faites par votre grâce que j'espère tout ce que vous voulez, et avec la perfection qui vous plaît : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Vous qui me commandez de vous aimer [1], faites que je vous aime selon le degré d'amour avec lequel vous voulez que je vous aime : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Vous qui me commandez d'être humble, charitable, patient et résigné à votre sainte volonté, faites par la vertu de votre grâce que tout ce que vous voulez de moi s'accomplisse en moi : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Dieu de majesté, me voici, votre misérable créature, à genoux et prosterné en votre présence, dans l'humble position du dernier de vos serviteurs : *Ecce ancilla Domini.* Je crois et confesse que sans votre secours je ne sais ni ne puis rien faire qui m'obtienne la rémission de mes péchés [2],

[1] Credite Evangelio. (Marc. I, 15.) Sperate in Domino. (Psalm. IV, 6.) Diliges Dominum Deum tuum. (Matth. XXII, 37.)

[2] Necesse est credere, quod remissionem peccatorum habere non possis, nisi per indulgentiam Dei. (D. Bern. Serm. 1 de Annunt. B. Virg.)

ni l'acquisition d'aucune vertu, ni l'amendement d'aucun vice, ni l'accomplissement d'aucune bonne œuvre méritoire pour la vie éternelle [1]. C'est par le seul moyen de votre grâce que je puis faire quelque espèce de bien que ce soit [2]; et c'est cette grâce, laquelle m'a été promise par votre clémence à la considération des mérites de Jésus-Christ [3], que je vous demande humblement pour opérer par elle mon salut éternel: *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

[1] Et nihil prorsus habere queas operis boni, nisi et hoc dederit ipse; et quod æternam vitam nullis possis operibus promereri, nisi gratis dederit ille. (D. Bern. Serm. 1 de Annunt. B. Virg.)

[2] Omnia possum in eo qui me confortat. (Philip. IV, 13.)

[3] Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. (Rom. VII, 25.)

LA

VIERGE MARIE COMPATIE

EN SES SEPT DOULEURS

PAR SEPT MÉDITATIONS

Avis aux dévots de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Tous les saints Pères qui se sont particulièrement appliqués à diriger les âmes dans les voies spirituelles, ont toujours estimé que la passion de Jésus-Christ est le plus excellent et le plus utile objet de méditation que nous puissions adopter. Que l'on soit dans l'état du péché ou de l'innocence, dans l'état de la vie pénitente ou dans celui de la vie contemplative, la passion de Jésus-Christ répond à tous les besoins de l'âme ; et toutes les âmes peuvent en retirer plus de fruits que de tant d'autres sujets de réflexions mystiques ou morales, soit pour la fuite des vices, soit pour l'acquisition des vertus, soit pour parvenir à la perfection.

Mais si, dans l'ordre de la grâce, Marie vient

immédiatement après Jésus-Christ, étant sa très-sainte Mère, aurons-nous quelque peine à nous persuader qu'après la passion de Jésus-Christ nous ne saurions trouver de sujet de méditation plus efficace et plus sanctifiant que la passion de cette auguste Vierge? Marie elle-même, après avoir plusieurs fois exhorté sainte Brigitte à méditer fréquemment la passion de Jésus-Christ, lui laissa cet avis : « Rappelez-vous aussi mes douleurs, ô ma fille, et qu'elles aient leur place dans votre esprit et dans votre cœur. »

On peut dire que la passion de Jésus-Christ et celle de sa très-sainte Mère formèrent en quelque sorte une seule et même douleur, puisque, selon que l'observe saint François de Sales, Jésus et Marie n'avaient qu'une âme, qu'une vie, qu'un seul cœur, à raison de la grande conformité de l'un à l'autre. Cela étant, et Jésus-Christ accordant un grand nombre de grâces à ceux qui méditent sa passion, on peut conclure pieusement qu'il en accorde aussi de nombreuses à ceux qui méditent la passion de sa Mère.

Seulement, il est bon d'avertir que dans la méditation il ne suffit pas de tenir son esprit occupé en de belles pensées, mais qu'il faut encore exciter le cœur à former des sentiments de compassion. Et ce n'est pas encore assez de concevoir une simple compassion de l'âme : pour que la méditation soit efficace, il faut se faire à soi-même l'application de ce que l'on médite, et en venir à une résolution qui tende à l'amendement

de quelque vice ou à l'acquisition de quelque vertu chrétienne. Mon but n'est pas de me poser ici comme maître en cette matière, par des instructions sur la méthode de bien faire oraison. Je suppose que vous savez la faire ; mon intention est seulement de vous présenter ces méditations adaptées à la pratique, de telle manière que, pour en tirer profit, vous n'ayez qu'à les accompagner d'une attention facile de votre intérieur. Je me borne à en exposer sept sur les sept principales douleurs de l'auguste Vierge. Je sais qu'à envisager toute sa vie depuis l'instant où elle conçut Jésus-Christ, l'homme de douleurs, on peut dire qu'elle fut une passion continuelle, comme le déclare l'abbé Rupert, et suivant la révélation qui en fut faite à sainte Brigitte ; toutefois ses plus grandes douleurs se réduisent au nombre de sept. Telle est la pensée de la sainte Église, qui a établi la fête et l'office des Sept-Douleurs, et qui expose à nos regards l'image de la Vierge avec sept glaives qui lui traversent le cœur, pour signifier les sept douleurs qui lui furent les plus cruelles entre toutes les autres. Quant à la spécification de ces sept douleurs, les auteurs ne s'accordent pas sur tous les points. Je suivrai l'ordre que j'ai trouvé le plus généralement adopté par la piété des anciens. Voici donc la suite des sept douleurs de la sainte Vierge : la première eut lieu quand Marie entendit la prophétie du vieillard Siméon dans le temple ; la seconde, quand elle perdit son Fils pendant trois jours ; la troisième, quand

Jésus-Christ prit congé d'elle pour aller à la mort; la quatrième, quand elle le rencontra chargé de sa croix sur le chemin du Calvaire; la cinquième, quand elle fut au pied de la croix, occupée à le contempler dans son crucifiement; la sixième, quand après la descente de la croix elle prit Jésus dans ses bras; la septième, quand elle assista à sa sépulture.

Je rappelle au lecteur l'avertissement que notre séraphique docteur saint Bonaventure a laissé par écrit dans le prologue de ses Méditations sur la vie de Jésus-Christ. Ce que nous donnons ici, ce sont des méditations et non des chapitres d'histoire. Dans l'histoire, on ne doit écrire que les faits précis et avérés; mais dans les méditations on exprime encore ce que l'on peut croire pieusement comme vrai, pourvu qu'il ne soit pas directement contraire à la vérité. Telle a toujours été la coutume des saints Pères, de suivre dans les méditations les inspirations de la piété qui peuvent servir à la componction. Je ne dirai pourtant rien autre que ce que j'ai tiré des Pères pour exciter nos cœurs tantôt à compatir à Marie dans ses douleurs, tantôt à l'imiter dans ses vertus; et dans ce but, ces méditations pourront servir soit à se préparer à la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, soit pour les sept vendredis dans lesquels on voudrait faire la communion en son honneur afin d'obtenir quelque grâce par sa médiation, soit aussi pour s'entretenir, chacun des jours de la semaine, dans le souvenir de ses

douleurs. On pourra prendre seulement un point chaque jour, et faire servir ainsi les méditations à une suite d'exercices de trois semaines. D'autres bons et pieux ouvrages ont été composés sur les douleurs de la Mère de Dieu. Mais pourquoi gêner les goûts si variés de la dévotion? Telle forme de méditation plaît à l'un, et telle autre à un autre. J'espère satisfaire la piété d'un grand nombre de personnes par la manière facile et claire que j'ai adoptée.

—

Avertissement préliminaire pour ceux qui désirent méditer avec fruit les douleurs de la Vierge Marie.

Pour comprendre les douleurs que Marie souffrit dans son cœur, il faut savoir que, ses douleurs ayant toutes pour unique objet Jésus-Christ, elles devaient être d'autant plus grandes que son amour pour lui était plus ardent. On peut le conjecturer par ce qui nous arrive ordinairement, savoir, que nous ressentons peu le mal d'une personne que nous aimons peu, tandis que nous sommes très-vivement affectés de celui qui arrive à une personne que nous aimons beaucoup. La douleur est causée par l'amour; on souffre plus ou moins de la peine d'autrui, selon la mesure plus ou moins grande de l'amour qu'on lui porte.

Or, on doit se faire l'idée la plus grande possible de l'amour que Marie portait à Jésus-Christ. Il n'y a jamais eu de mère qui ait aimé

son fils autant que Marie aima Jésus-Christ. Bien plus, si tous les cœurs des mères pouvaient n'en former qu'un seul, ce cœur ne nous donnerait pas même une ombre de l'activité du cœur de Marie dans son ardent amour. Ce cœur très-doux et très-tendre fut formé sur le modèle du cœur de Jésus, et formé tout exprès pour aimer et souffrir. Elle n'aimait pas seulement Jésus d'un amour naturel de sentiment et de raison par-dessus l'amour de toutes les mères; mais elle l'aimait de plus par la connaissance surnaturelle très-sublime qu'elle avait de son excellence infinie, en qualité d'Homme-Dieu. Son amour étant donc une opération de la grâce, cette grâce étant en elle incomparable, incompréhensible, supérieure à celle de tous les anges, et cette très-sainte Mère étant extrêmement fidèle à correspondre à la grâce, il faut en conclure que son amour a été incomparable, incompréhensible et supérieur à celui des séraphins : dès lors quelle a dû être l'immensité de sa douleur? Je vous engage à vous rappeler, chaque fois que vous méditerez quelqu'une des douleurs de Marie, cet amour qu'elle avait pour Jésus-Christ. Concevez-le comme un amour supérieur à tous les amours, et vous comprendrez que sa douleur a été au-dessus de toutes les douleurs. Vous pourrez m'objecter qu'il n'est pas facile de concevoir la grandeur de cet amour. Je vous l'accorde; mais, pour cette raison-là même, n'oubliez jamais dans aucune de vos méditations de vous humilier en

la présence de Marie, et de la prier de vous obtenir au moins quelque étincelle de cet amour dont son cœur était enflammé, afin que le vôtre soit rendu capable de méditer et de comprendre, pour y compatir, la vivacité de ses douleurs.

Et remarquez ici encore que pour méditer avec plus d'attention et de recueillement, il faut procéder dans la passion de Marie comme on enseigne à le faire dans la passion de Jésus-Christ, c'est-à-dire se la représenter non comme un événement ancien, accompli il y a tel nombre d'années dans la ville de Jérusalem, mais comme un fait présent, qui s'exécute actuellement dans le lieu où nous sommes et sous nos yeux. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de nous figurer comme présente une personne que nous aimons, quoiqu'elle soit loin de nous, et de nous entretenir avec elle en esprit, et même quelquefois pour le mal? C'est ainsi qu'il faut nous figurer que nous sommes en la présence de Marie, et que nous la voyons, tantôt recevant l'enfant Jésus que lui rend Siméon, tantôt cherchant son Fils qu'elle a perdu, dans l'attitude triste et désolée d'une mère qui languit d'amour et se meurt de douleur. De cette manière, la considération sera plus vive et nous inspirera une plus tendre dévotion.

ACTES PRÉPARATOIRES

QU'IL FAUT FAIRE AVANT CHACUNE DES MÉDITATIONS SUIVANTES

—

I. — Acte de foi à la présence de Dieu.

Nous voici maintenant en la présence de Dieu. Cette présence est véritable, réelle et substantielle. Dieu est là au-dessus de moi, tout autour de moi, au dedans de moi, dans mon âme, dans mon corps; il est plus en moi que moi-même. Il me voit et m'observe. Avec quelle révérence, avec quelle attention et dévotion me tiens-je en sa présence? De la foi, donc, ô mon âme! Mais cette foi vive, donnez-la-moi vous-même, ô mon Dieu, car de moi-même je ne puis l'avoir; pénétrez-moi de votre lumière, afin que je vous révère et vous adore aussi dignement que je le puis. *Faciem tuam illumina super servum tuum, et mihi adauge fidem.*

II. — Acte d'humilité et d'adoration.

Mais qui suis-je, ô mon Dieu, pour oser comparaître devant Votre infinie Majesté? Je suis un vermisseau immonde, une poignée de cendre et de poussière, votre misérable créature, qui n'ai autre chose de mon propre fonds que le mal; pourtant, Seigneur, vous souffrez que je vienne à vous et que je me tienne devant vous, dont la

présence fait trembler de respect les séraphins du ciel. Je me confonds dans ma propre bassesse, et, la face contre terre, j'adore votre immense bonté. Je me réjouis d'avoir un Dieu si bon, qui daigne recevoir et agréer mes misérables hommages; et puisque cela vous est agréable, j'appelle et invite toutes les affections de mon âme. Venez toutes et adorons le Seigneur qui nous a créés, et prosternons-nous devant lui : *Venite, adoremus et procidamus ante Dominum qui fecit nos.*

III. — Acte de contrition des péchés passés.

Mes péchés passés m'épouvantent devant vous, ô mon Dieu. Comment ai-je pu vous offenser, ô Seigneur, en refusant de vous obéir et en foulant aux pieds vos commandements ? En présence du ciel et de la terre, je m'accuse moi-même et déclare que j'ai mal fait et bien mal fait de pécher; j'aimerais mieux avoir été englouti dans les abîmes et anéanti que d'avoir offensé un Dieu si bon. Mais, ô Dieu de la miséricorde, ayez pitié de moi, lavez-moi de tous mes péchés, je m'en repens et me propose avec votre secours de ne plus les commettre à l'avenir. *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.*

IV. — Acte d'invocation du secours divin.

Comme je n'ai de moi-même ni la force ni l'esprit de faire, ou dire, ou penser quoi que ce soit de bien, et que tout dépend, ô mon Dieu, de votre

secours, c'est ce secours que j'implore très-humblement de votre bonté. Fortifiez-moi, donnez-moi la vigueur spirituelle, parce que sans vous mon âme restera dans son inertie et dans sa nullité. C'est uniquement par votre assistance que je puis me promettre d'employer ce peu de temps à une bonne oraison, pour votre gloire et au profit de mon âme. *Deus, in adjutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina. Exaudi me, ut dirigatur oratio mea in conspectu tuo.*

V. — A la bienheureuse Vierge.

Je recours à vous, ô Vierge très-sainte, et je mets en vous ma confiance, afin que votre charité supplée à tous mes démérites. Je voudrais appliquer mon esprit à la considération de vos douleurs; mais j'en suis très-indigne, parce que j'ai contribué plus que tous les autres par mes péchés à la cause de vos douleurs. Cependant, sainte Mère de Dieu, puisque vous avez offert pour moi vos douleurs au Père éternel, je vous supplie par vos douleurs mêmes de vouloir bien m'assister et me communiquer les lumières et les sentiments les plus capables de glorifier Dieu, les plus conformes à vos désirs, les plus profitables à ma pauvre âme. O Vierge abreuvée d'amertume, n'êtes-vous pas bien aise que nous vous portions compassion? Or, vous voyez bien que de moi-même je ne suis bon à rien; et qui donc me secourra dans ma misère, si ce n'est vous, qui êtes la mère de la

miséricorde? J'ai en vous cette confiance, que vous intercèderez puissamment pour moi, ô Marie. Mon désir est d'entrer en partage de votre douleur et d'en ressentir au moins une parcelle pour la sanctification de mon âme. *Eia, Mater, fons amoris, me sentire vim doloris fac, ut tecum lugeam.*

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR LA PREMIÈRE DOULEUR DE MARIE PAR LA PROPHÉTIE DU VIEILLARD SIMÉON DANS LE TEMPLE

Marie étant venue se présenter dans le temple de Jérusalem, en compagnie de saint Joseph, avec l'enfant Jésus dans ses bras, le saint prêtre Siméon, averti par une révélation céleste, reçut avec joie le divin enfant dans ses mains; le pressant alors sur son cœur, il l'adora, en le reconnaissant comme vrai Fils de Dieu. Puis, élevant les yeux au ciel, il l'offrit au Père éternel avec ses actions de grâces pour l'honneur qui venait de lui être accordé dans la vue du Sauveur du monde. A l'instant de rendre à Marie son Fils, il lui dit par le mouvement de l'Esprit-Saint et d'une voix grave ces paroles : « Sachez, ô Mère, que votre Fils que voici est placé dans ce monde pour y être le salut d'un grand nombre; mais il doit y être la ruine d'un grand nombre aussi. Il est venu du ciel en terre pour être le Sauveur de tous les hommes, et

tous devraient effectivement se sauver par lui en l'imitant; mais tous ne se sauveront pas, et beaucoup prendront à tâche de faire de lui comme un signe de contradiction; ils pousseront la perfidie jusqu'à le faire mourir dans les supplices, et la douleur que vous en ressentirez, ô Mère, transpercera votre âme comme un glaive acéré. »

Cette prophétie de Siméon comprend trois choses : 1° les nombreuses souffrances que Jésus-Christ doit endurer; 2° les nombreux péchés qui doivent se commettre par l'abus que l'on fera de sa sainte passion; 3° le grand nombre des âmes rachetées par lui qui se damneront malgré la miséricorde de Dieu.

Méditons ces trois points pour comprendre la grande douleur qu'ils causèrent à Marie.

Ier POINT

CONSIDÉRATION

(Quand vous trouverez plusieurs points à la suite les uns des autres, faites une pause, pour considérer plus attentivement ce qui est dit.)

Considère, ô mon âme, que la vierge Marie, étant bien plus éclairée sans comparaison que ne l'était le prophète Siméon, comprit à l'instant d'une manière très-distincte la signification de la prophétie dans toute son étendue. Dans l'annonce qu'on ferait de Jésus-Christ un signe de contradiction, elle connut toute la suite de son amère

passion, et vit en esprit d'un coup d'œil tous les outrages et tous les tourments qu'il devait souffrir. Observe dans ce moment la contenance de cette sainte Mère : elle ne peut détacher ses yeux de l'enfant qu'elle porte sur son bras; et ayant si vivement présents à sa pensée les maux que l'avenir réserve à son Fils, elle le contemple attentivement, et croit voir actuellement les Juifs s'acharnant à l'enchaîner, à le flageller, à le couronner d'épines, à le clouer sur la croix. O Dieu, que de regards enflammés d'amour, mais aussi quels regards douloureux !

RÉFLEXION

Réfléchis que Marie ressent dans son âme tout ce qu'aperçoivent les yeux de cette âme. Vois se dérouler dans son esprit les insultes, les coups de la flagellation, les épines, les clous, la croix et tous les instruments de la passion de son Fils. Mais ces pénibles objets ne restent pas dans son esprit à l'état de simple représentation ; l'amour les transporte dans son cœur, et ce cœur qui aimait tant Jésus, comme il devait être oppressé par la vive appréhension de tant de désastres et de tant de peines que Jésus devait souffrir !... Ce cœur, habituellement dilaté par les ardeurs de la charité, comme il devait gémir, comme il devait languir et se contracter par la véhémence de son excessive douleur !... Marie sent réunis en un seul tous les coups de ce glaive que Siméon lui a

prédit ; elle ne verse pas de sang, mais elle répand des larmes, plongée qu'elle est dans une affliction sans mesure ; son cœur est comme la grappe de raisin foulée sous le pressoir... Et comment pourra-t-elle trouver de repos désormais, connaissant d'une part combien son divin Fils mérite d'être aimé, et prévoyant de l'autre combien il doit être cruellement traité... Porte-lui compassion, ô mon âme, et si tu n'as point de larmes, offre au moins quelques soupirs à une si grande douleur.

COLLOQUE

O très-douce Mère, combien je vous admire dans cet état de douleur et d'angoisse où ma foi vous contemple ! Vous avez passé bien vite des joies de la crèche aux déchirements du Calvaire ! Je suis incapable, avec ma faiblesse, de comprendre l'immensité de votre douleur ; elle est la réunion d'innombrables douleurs ; mais par cela même que je ne sais ni ne puis comprendre une telle affliction, j'entrevois qu'elle est immense. J'adore en votre cœur toute la passion de votre tout aimable Fils, que j'y vois écrite en quelque sorte avec la pointe du glaive que vous prédit Siméon ; et dans l'impuissance où je suis, à mon grand regret, de compatir autant que je le voudrais à votre amertume, je vous offre les regards de compassion que vous donne votre enfant, tandis qu'il est dans vos bras, et les sentiments de compassion qu'éprou-

vent à votre égard les anges, témoins dans le temple de votre douloureuse présentation. Je ne vous demande maintenant d'autre grâce que celle-ci : imprimez dans mon âme un vif souvenir de la passion de Jésus-Christ, comme la prophétie de Siméon en imprima le sentiment dans votre cœur navré de douleur ; c'est par le seul mérite de sa passion que j'espère me sauver, et je ne dois jamais l'oublier ni dans la vie, ni à ma mort.

Fruit de la Méditation.

Je prends la résolution de me rappeler tous les jours la passion de Jésus-Christ, spécialement le soir et le matin, en jetant un pieux regard sur le crucifix, et aussi quand j'assisterai à la sainte messe, à l'élévation de l'hostie. Il est plus méritoire, dit saint Bonaventure, de penser avec amour, ne serait-ce qu'un instant, à la passion de Jésus-Christ, que de jeûner au pain et à l'eau, et de prendre la discipline jusqu'au sang.

IIe POINT

—

CONSIDÉRATION

Dans ce signe de la contradiction dont Jésus-Christ devait être l'objet, la bienheureuse Vierge vit encore annoncée l'innombrable quantité de péchés qui devaient se commettre dans le monde ; péchés très-graves et très-hideux, capables

d'inspirer l'horreur aux démons mêmes; et ce fut là pour Marie un surcroît d'excessive amertume. Grande était la douleur que lui causait la prévision de la passion de Jésus-Christ. Toutefois, sachant qu'elle devait servir à détruire les péchés du monde, la sainte Mère éprouvait du moins une secrète consolation : c'est qu'elle avait lieu d'espérer qu'il ne se rencontrerait plus personne qui eût le cœur de pécher après que le Fils de Dieu serait mort pour expier le péché. « O mon âme, devait-elle se dire à elle-même, prends patience: si Jésus-Christ doit souffrir, s'il doit mourir, il mettra fin par là même à tant d'offenses qui se seront commises jusqu'alors contre Dieu. La prophétie de Daniel porte qu'après les souffrances et la mort du Sauveur le péché recevra sa fin : *Finem accipiet peccatum;* et cette prophétie aura bientôt son accomplissement. » Mais voyant par lumière divine qu'après même que Jésus-Christ serait mort pour le péché, on commettrait tout autant de péchés, même dans la chrétienté, où l'on participe bien davantage aux mérites de Jésus-Christ, quelle dut être sa douleur, puisqu'elle trouvait un plus grand motif de s'affliger là d'où lui devait venir toute sa consolation !...

RÉFLEXION

Ici, mon âme, écarte de ta pensée tous les péchés, et réfléchis que, n'y eût-il eu au monde d'autres péchés que les tiens, c'est plus qu'il

n'en fallait pour causer à Marie un crève-cœur extrême... Que de péchés tu as commis jusqu'à cette heure par pensées, par paroles et par actions!... Toi qui as offensé Dieu gravement, malgré cette quantité de grâces, de lumières et de bienfaits reçus de Dieu par les mérites de Jésus-Christ, tu peux dire avec plus de raison que David que tes iniquités se sont multipliées au delà des cheveux de ta tête..., et il n'est que trop vrai que chaque péché mortel que tu as commis a été un coup mortel du glaive empoisonné dont tu as transpercé le cœur de Marie... Les blessures qu'elle a reçues de ta main ont été plus profondes que celles que les Juifs lui ont faites, parce que tu as péché avec plus de malice, en péchant avec plus de connaissance et avec une plus noire ingratitude... Quels seront donc après cela tes sentiments à l'égard de Marie?...

COLLOQUE

C'est à peine si je me sens la force d'exercer la compassion à votre égard, ô Mère très-affligée, accablé que je suis sous le poids de ma propre confusion. Je ne puis penser à ce glaive cruel qui traversa votre cœur, sans m'avouer coupable de l'avoir fabriqué moi-même. Ainsi, ce glaive qui vous a été prédit par Siméon, est l'ouvrage de ma perversité; et c'est moi qui l'ai aiguisé par mes péchés; c'est moi qui l'ai rendu si perçant et si acéré; c'est moi qui vous l'ai plongé dans les

entrailles!... Oh! combien je devrais détester mes fautes, puisqu'elles ont été autant de cruels instruments pour multiplier vos peines! Et malgré cela quelle étrange insouciance! Combien ma volonté s'est pervertie dans le mal, puisqu'elle est comme incapable de former un acte de douleur et de vrai repentir sur ses détestables énormités! Dans l'impuissance où je suis d'avoir compassion de vous, je vous prie d'avoir vous-même compassion de moi; et comme le seul moyen que j'aie de vous consoler, c'est de me repentir de mes péchés, obtenez-moi de votre Fils la grâce de ce repentir.

Fruit de la méditation.

Je prends la résolution de faire souvent des actes de contrition, détestant et abhorrant de toute mon âme les péchés de ma vie passée; et je dirai chaque soir, et aussi plusieurs fois le jour, cette oraison jaculatoire que je dis actuellement du fond du cœur : O Jésus, fournaise d'amour, que je voudrais ne vous avoir jamais offensé!... O mon bon et bien-aimé Jésus, je ne veux plus vous offenser.

III^e^ POINT

CONSIDÉRATION

Marie ressentit une grande douleur en voyant Jésus exposé comme un signe de contradiction à

cause des péchés du monde entier; mais en cela même, elle pouvait trouver encore quelque consolation à penser que les mérites de Jésus-Christ, par l'usage des sacrements, pourraient être appliqués comme remède à ces innombrables iniquités. Mais ce qui lui fut une douleur inconsolable, fut de s'entendre dire par la prophétie de Siméon que Jésus-Christ devait être une occasion de ruine, c'est-à-dire de perdition et de damnation pour un grand nombre. Marie vit d'un côté que Jésus devait souffrir et mourir pour tous les hommes avec une volonté très-amoureuse de les sauver tous, parce qu'il avait été destiné à être le Sauveur universel de tous les fils d'Adam; mais, voyant d'un autre côté qu'un si grand nombre d'entre eux abuseraient de ses mérites et se damneraient éternellement par leur propre faute, quelle dut être sa douleur à la vue d'un si affreux malheur! Ah! quelle pensée! Jésus se réduire à mourir pour le salut des âmes, et un si grand nombre de ces mêmes âmes se damner malgré ce sacrifice infini!

RÉFLEXION

Réfléchis sur toi, ô mon âme; aurais-tu le malheur d'être aussi du nombre de ceux pour lesquels Jésus-Christ a été posé comme une occasion de ruine, c'est-à-dire de ceux qui seront damnés à cause de l'abus qu'ils font des mérites de Jésus-Christ, par la présomption de se sauver sans vouloir rien faire pour leur sa-

lut éternel?... Examine quelle est ta conduite... Accomplis-tu les devoirs de ta vocation chrétienne?... Tu te confesses et communies de temps en temps, mais tu ne t'appliques jamais à l'amendement de tes fautes, à l'extirpation de tes mauvaises habitudes, qui peuvent être en matière grave... Se confesser et communier, et ne jamais se corriger, est un signe manifeste qu'on abuse des mérites de Jésus-Christ et qu'on est sur la voie large qui conduit à la damnation... La Vierge Marie, qui voit tes dangers, est extrêmement affligée à ton sujet... Fais en sorte de la consoler.

COLLOQUE

O très-auguste Vierge, je me jette à vos pieds avec le sentiment d'une profonde humiliation. Je suis précisément l'un de ces misérables qui ne songent nullement à leur âme, et qui, sous l'enchantement de la vanité, se rendent inutile la passion de Jésus-Christ. J'ai mérité l'enfer plus d'un million de fois, parce que je l'ai mérité toutes les fois que j'ai commis le péché mortel et à chacun des moments où j'ai vécu dans le péché. Je devrais déjà être damné à cette même heure, si vous, ô Mère de miséricorde, n'aviez imploré pour moi la clémence divine, et je connais que ma damnation vous serait un sujet d'immense affliction. Mais je ne veux plus être ce que j'ai été, je ne veux plus vivre comme j'ai vécu, non, bien certainement. Je veux à tout prix me sauver;

éclairez-moi et secourez-moi, faites-moi comprendre l'importance de mon salut éternel, afin que je m'y affectionne pratiquement avec une ferveur toujours croissante. Retirez-moi du chemin de l'enfer, mettez-moi sur le chemin du paradis, et faites que j'y persévère, afin que je puisse en paradis vous bénir et vous remercier pendant tous les siècles de m'avoir sauvé par votre très-efficace intercession.

Fruit de la méditation.

Je prends la résolution de me conduire d'après cette maxime : « Que le monde marche comme il voudra, cela ne m'importe nullement pourvu que je me sauve; et je suis résolu de tout faire pour me sauver. » Le péché mortel peut seul empêcher mon salut éternel. Donc, plus de péchés mortels. Je veux profiter des mérites de la passion de Jésus-Christ en approchant des sacrements mieux que je ne l'ai fait jusqu'à ce jour, en fuyant les occasions du péché, et en m'appliquant à mettre en œuvre les moyens nécessaires pour me corriger. Ce qui revient à dire : se bien confesser et bien communier.

Actes de conclusion que l'on doit faire après chaque méditation.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de la bonté que vous avez eue de m'aider à faire cette méditation, bien que je l'aie faite avec tant de séche-

resse et de tiédeur, par le seul effet de ma négligence et par ma faute... Pour suppléer autant que je le puis à tous mes manquements, je vous offre toutes les douleurs de Jésus-Christ, et celles encore de sa très-sainte Mère... Par les mérites de Jésus et de Marie, ayez pitié de moi. Je suis un pauvre aveugle qui ne voit rien, un pauvre infirme tout estropié qui ne peut rien; faites-moi connaître ce qu'il vous plaît que je fasse, et donnez-moi la force de le faire... Je me recommande à vous, car de moi-même je ne suis bon à rien : j'ai formé de bons propos par votre secours; mais si vous ne me fortifiez, je ne saurai pas en exécuter un seul. Je mets en vous toute ma confiance ; parce que je sais que si ma misère est grande, votre miséricorde est infiniment plus grande.

SECONDE MÉDITATION

SUR LA SECONDE DOULEUR DE MARIE, PAR LA PERTE QU'ELLE FIT DE L'ENFANT JÉSUS

Pour satisfaire au précepte de la loi mosaïque, qui obligeait les Israélites à venir se présenter au temple dans certaines solennités, Marie se rend à Jérusalem en compagnie de saint Joseph, et conduit avec elle l'enfant Jésus, âgé de douze ans. Après s'être acquittée de ses devoirs par la

prière et l'offrande du sacrifice, elle sort du temple par la porte réservée aux femmes, pour retourner à sa maison de Nazareth. Saint Joseph sort de son côté par la porte des hommes, et dans ce même temps le divin Enfant se perd dans la foule considérable que la fête avait attirée; autrement dit, suivant les conseils très-profonds et très-secrets de sa providence, il se cache sans que Marie ni Joseph s'en aperçoivent. Marie poursuit son chemin, pensant que Joseph prenait soin de son fils; Joseph continue sa route par une autre voie, pensant que Marie prenait soin du divin Enfant. Arrivés à la porte de la ville, au sortir de Jérusalem, Marie et Joseph se rencontrent, et s'apercevant que le divin Enfant leur manque, ils se demandent de ses nouvelles l'un à l'autre, sans pouvoir s'en donner, parce qu'ils ne savent ni la cause mystérieuse de sa disparition, ni la manière dont elle a été exécutée par la Majesté divine. Ils s'accordent à retourner sur leurs pas et à le chercher parmi leurs parents et leurs amis; mais, après avoir employé toute la diligence possible, ils ne le trouvent point. Le soir étant venu, ils l'attendent à l'hôtellerie dans laquelle ils avaient séjourné pendant les sept jours qu'avait duré la fête; mais ils ne le voient point paraître. Ils passent ainsi trois jours entiers à le chercher, et trois nuits entières à l'attendre, sans retrouver ses traces. Et dans tout ce temps, quelle douleur la sainte Mère dut avoir de son absence! Elle ne put qu'être excessive par ces

trois motifs : 1° la qualité de l'objet qu'elle avait perdu ; 2° la cause possible pour laquelle elle pensait l'avoir perdu ; 3° la crainte des malheurs qu'elle se figurait devoir provenir de cette perte. Méditons bien ces trois points.

Ier POINT

CONSIDÉRATION

Considère, ô mon âme, que plus on a d'estime et d'amour pour une chose, plus on souffre vivement de la perdre. Marie reconnaissait en Jésus la plénitude de mérites qui le rendait digne de tout l'amour possible au monde ; elle voyait en son humanité les qualités les plus éminentes qui se puissent rencontrer et imaginer dans un homme, et elle l'aimait au plus haut point, d'abord d'un amour naturel, comme son fils, et un fils doué d'une beauté, d'une amabilité, d'une sagesse inexprimables ; mais elle l'aimait bien plus encore d'un amour surnaturel, comme vrai Fils de Dieu. Après donc qu'elle l'eut perdu, quelle douleur amère elle dut ressentir en son cœur !... Fixe tes regards sur cette mère affligée, et vois comment durant ces trois jours elle ne sait faire autre chose que pleurer, gémir et soupirer, sans pouvoir ni manger, ni dormir, ni prendre un peu de repos. Elle s'adresse tantôt à Dieu, tantôt aux

anges, tantôt aux hommes, pour trouver qui lui donnera quelque nouvelle de son Fils; mais ne recevant de soulagement ni du ciel ni de la terre, sa douleur se fortifie, s'accroît et se concentre dans son âme. Elle ne peut goûter aucun bien, car elle connaît qu'ayant perdu Jésus, elle a perdu tous les biens à la fois; elle se consume uniquement dans sa douleur, et se considère comme la créature la plus malheureuse qu'il y ait au monde, parce qu'il n'y a pas dans le monde d'infortune qu'elle juge comparable à celle d'avoir perdu Jésus, qui était sa lumière, sa vie, sa gloire, son trésor, son tout.

RÉFLEXION

Comprends maintenant combien Marie mérite d'être compatie en sa douleur, qu'on pourrait appeler la plus grande et la plus amère de toutes celles qu'elle ait ressenties, et cela, par la raison que dans cette douleur elle n'eut pas la présence de son Fils, présence qui la reconfortait dans toutes les autres douleurs. Mais pour t'exciter davantage à la compassion, réfléchis un peu sur toi-même, ô mon âme; combien de fois tu as perdu ton Dieu, en perdant sa grâce par le péché!... et après l'avoir perdu, quelle douleur as-tu sentie et montrée de cette perte?... Après l'avoir perdu, quel empressement as-tu mis à le chercher?... Combien de fois as-tu passé dans la privation de Dieu une grande partie de l'année, en continuant à pécher sans aucune rete-

nue!... Malgré cette privation, comment as-tu pu goûter la joie dans les amusements du monde, sans concevoir aucune amertume de la perte que tu avais faite?... Que de fois tu t'es plus affligée de la perte de quelque bien frivole de ce monde que de la perte de ton Dieu!... Tu manquais même de douleur en te présentant au tribunal de la pénitence, c'est-à-dire dans le moment où tu devais plus que jamais ressentir la douleur de la perte de Dieu!... C'est là ce qui achève de transpercer le cœur de Marie, je veux dire le peu d'estime, le peu de cas que tu fais de Dieu. Compatis-lui et console-la.

COLLOQUE

En méditant votre douleur de la perte de Jésus, ô Vierge très-sainte, je me sens consumé de honte; car, si vous avez eu tant d'affliction d'avoir perdu la seule présence corporelle de votre divin Fils, bien que du reste il fût toujours présent par sa grâce en votre cœur tout rempli de l'amour de Dieu, que dois-je dire de ma stupide insensibilité après avoir tant de fois perdu par le péché la grâce et l'amour de Dieu? Assurément, j'ai perdu beaucoup plus que vous, ô Marie, et pourtant je ne ressens aucune douleur. Que veut dire ce mystère? Je voudrais avoir compassion de moi-même; mais, à vrai dire, il me semble qu'il y a plus lieu d'avoir de la compassion pour moi de mon insensibilité après une si grande perte, que

d'en avoir pour vous, si affligée cependant de la perte que vous avez faite. Permettez-moi donc de vous demander une grâce : allégez vous-même votre douleur en m'en donnant une part, autant du moins que mon misérable cœur est capable de la porter. Faites-moi connaître le souverain bien que j'ai perdu et le souverain mal que j'encours par une telle perte, et faites que mon cœur en soit brisé de repentir.

Fruit de la méditation.

Un acte de contrition et un ferme propos de faire estime de la grâce de Dieu plus que de toute autre chose. Que je perde tout plutôt que de perdre jamais la grâce de Dieu. En perdant tout le reste, je perds peu de chose, si je sais bien calculer ; mais en perdant ce bien, je perds tout... Quelles sont les occasions qui peuvent me faire perdre cette grâce?... Je veux les éviter.

IIe POINT

—

CONSIDÉRATION

Considérez quelles furent les pensées de Marie dans ces trois jours durant lesquels elle cherchait son Fils perdu. Bien que sa conscience ne pût lui reprocher la moindre imperfection, elle ne laissait

pas de l'examiner minutieusement : « O mon Dieu, disait-elle, qui sait si mon bien-aimé Jésus ne m'aurait pas quittée pour quelque déplaisir qu'il aurait reçu de moi? Il peut se faire qu'il se soit éloigné parce qu'il aura reconnu que je ne suis pas capable de le servir comme il le mérite. Ah! vie de ma vie, mon unique bien, où êtes-vous? Quel sujet de mécontentement vous ai-je donné? En quoi vous aurais-je offensé? Je vous demande pardon de mon ignorance, quelle qu'elle ait pu être, et de toute faute que j'aurais commise, si j'ai manqué en quelque chose de vous assister ou de prendre soin de vous selon l'étendue de mes obligations. » Telles durent être à peu près les effusions de sa douleur, au milieu des angoisses de son incertitude, parce qu'elle ignorait le motif de la disparition imprévue de son Fils. Ne vous semble-t-il pas que dans une telle situation elle méritât compassion?

RÉFLEXION

Réfléchis, ô mon âme, à l'humilité de Marie, qui doit étonner les anges. Marie est pleine de grâce et parfaitement innocente, puisqu'elle est exempte de toute faute originelle et actuelle; et néanmoins elle se croit répréhensible, et soupçonne que la perte qu'elle a faite de Jésus est de sa part l'effet de quelque négligence ou manquement qu'elle ignore. O mon âme, compare à cette humilité ton orgueil qui te porte si sou-

vent à vouloir paraître innocente alors même que tu es plus que jamais coupable... La Vierge Marie s'imagine, dans ses craintes vertueuses, avoir à se reprocher des fautes dont elle n'a pas même l'apparence, et toi qui as commis tant de péchés, combien tu oublies facilement ce que tu es en réalité!... Que d'excuses, que de prétextes tu allégues dans les circonstances pour couvrir la honte de ta malice!... Tu mets tout en œuvre pour ne pas être mal jugée par les autres; et ce qui est pis encore, tu fais ce que tu peux pour te cacher à toi-même ta malignité... Connais au moins le besoin extrême que tu as de l'humilité... Prie Marie de t'apprendre à la pratiquer, et pour obtenir d'elle cette grâce, exerce à son égard quelques actes de compassion.

COLLOQUE

Je vous compatis, ô Vierge accablée de douleurs, dans le surcroît d'afflictions que vous vous causiez à vous-même, en pensant avoir perdu Jésus par votre faute. Mais consolez-vous, ce n'est pas par votre faute que vous l'avez perdu : votre humilité vous trompe. Mais j'ai grand besoin pour moi de cette humilité; il est impossible que je me sauve sans elle, et n'en ayant pas le moindre degré, à quoi dois-je m'attendre?... Je recours à vous, qui êtes la Reine des humbles; daignez m'accorder la grâce d'une vraie humilité, qui m'amène à me reconnaître pour ce que je suis,

un très-vil néant qui n'ai rien autre de moi que ma seule malice. Je vous ai déjà demandé d'autres fois un cœur contrit; je vous demande de plus un cœur humilié, et, je vous en prie par le très-grand amour que vous avez toujours eu de l'humilité, faites que je sois humble de ce genre d'humilité que vous aimez, afin que par cette vertu je sois rendu digne de vous imiter et de vous honorer.

Fruit de la méditation.

Je prends la résolution de m'attacher à la sainte humilité, de lire volontiers les livres qui traitent de l'humilité, de penser volontiers aux motifs qui peuvent m'insinuer l'humilité, et dans toutes mes prières de me rappeler de demander à Dieu cette humilité par les mérites de l'humilité de Jésus et de sa très-sainte Mère.

IIIe POINT

CONSIDÉRATION

Considérez que la Vierge Marie, tout en conservant l'espoir de retrouver son Fils, qu'elle avait perdu, avait encore une certaine crainte qui ne cessait de l'affliger durant ces trois jours. Elle n'ignorait pas qu'alors régnait Archelaüs, fils du cruel Hérode. « Et qui sait, se disait-elle, si ce roi n'arrivera pas à imiter l'inhumanité de son père,

qui fit mourir un si grand nombre d'enfants dans les environs de Bethléhem, pour donner la mort à mon Fils? Qui sait si mon bien-aimé Jésus n'a pas déjà été pris et mis par lui en prison, où il endure bien des maux? » Marie savait encore que son Fils aimait singulièrement la solitude et la souffrance. « Et qui sait, se disait-elle encore, s'il ne se serait pas retiré au désert, pour se livrer à une vie austère, en compagnie de saint Jean-Baptiste? Qui sait si, résolu qu'il est peut-être à entreprendre un nouveau genre de vie, je ne serais pas condamnée à ne plus le revoir? » Le Seigneur avait tellement disposé les choses en ces trois jours, que Marie ne devait recevoir aucune lumière, ni aucune révélation du ciel, concernant la situation de son Fils; dans ce délaissement, poussée par l'espoir de le retrouver, tantôt elle allait de côté et d'autre à sa recherche avec mille inquiétudes, tantôt assaillie par la crainte de ne le plus retrouver, elle se retirait à l'écart pour laisser un libre cours à ses larmes et à ses sanglots. Qui donc, à moins d'avoir un cœur de pierre, pourrait ne pas compatir à sa douleur?

RÉFLEXION

Réfléchissez combien ces trois jours devaient être désolants pour Marie, et combien ils devaient aussi lui paraître longs. Sa peine, on peut le dire, était semblable à celle qu'endurent les âmes du purgatoire. Ces âmes brûlent pour Dieu, elles

soupirent après le moment de s'unir à Dieu et espèrent y arriver bientôt; mais, dans cette attente, elles ne le voient pas et ne le possèdent pas; et c'est le retardement de cette espérance qui les afflige davantage, au point que quelques heures leur semblent de longues années. Il en fut de même de Marie, à la différence que la peine de ces âmes doit finir avec la purgation de leurs fautes, tandis qu'il n'y avait rien à purifier en Marie, toute pure, immaculée, exempte de la moindre imperfection. Si donc on ne peut s'empêcher de ressentir de la compassion sur les peines que souffrent avec justice les âmes du purgatoire, comment ne compatirait-on pas à Marie, si tourmentée et si innocente? Comprends-tu bien, ô mon âme, ce que mérite de compassion Marie, la mère de Jésus-Christ, dans l'affliction la plus grande sans contredit de toutes celles de ce monde?

COLLOQUE

Oui, je reconnais, ô bienheureuse Vierge, quels sont mes devoirs envers vous; je vois que je suis obligé à bien des titres d'entrer en participation de vos peines; mais, hélas! que mon cœur est dur! Je m'afflige de n'avoir pas pour vous cette tendresse que je devrais et voudrais avoir; mais si je ne l'ai pas pour vous, ayez-la pour moi dans le misérable état où je suis. Après tout, vous n'avez perdu Jésus que durant trois jours; puis vous l'avez retrouvé, et la crainte que

vous aviez de ne plus le retrouver était causée uniquement par votre humilité. Mais moi, après avoir perdu la grâce de Dieu par le péché, je ne sais pas si je l'ai encore retrouvée: non, je ne le sais pas, et j'ai de justes raisons de craindre et de trembler, parce que la grâce de Dieu se retrouve uniquement dans une vraie pénitence; or, j'ignore si jamais j'ai fait une vraie pénitence. Qui sait si je ne suis pas encore dans la disgrâce de Dieu, que j'ai encourue autant de fois que j'ai péché mortellement? Qui le sait? Je le répète, c'est là ma crainte; cependant, je ne veux pas me livrer à l'abattement, parce que je sens au dedans de moi une vive confiance qu'avant de mourir je retrouverai cette grâce par votre secours. Vous donc qui êtes la Mère de la divine grâce, secourez-moi : *Mater divinæ gratiæ, ora pro me;* obtenez-moi un vrai esprit de pénitence, communiquez-moi un peu de cette sollicitude que vous eûtes à rechercher Jésus après l'avoir perdu, et j'espère qu'il aura encore en ma faveur la bonté de se laisser trouver, si je m'applique à le chercher avec le soin que je dois y apporter.

Fruit de la méditation.

La vraie pénitence a deux parties : la première consiste à s'abstenir des choses défendues en s'appliquant à l'amendement des mauvaises habitudes; la seconde, à s'abstenir même parfois des choses permises, dans un sentiment de piété, et autant que le comporte la fai-

blesse humaine, fuyant certains plaisirs et se livrant à certaines pénalités. Or, je me propose de m'exercer à cette double pénitence, en mortifiant tous les jours quelque peu la gourmandise, le désir de parler, la curiosité, en punition de mes péchés.

TROISIÈME MÉDITATION

SUR LA TROISIÈME DOULEUR DE MARIE, LORSQUE JÉSUS PRIT CONGÉ D'ELLE POUR ALLER A LA MORT

C'est une croyance non-seulement pieuse, mais bien motivée, des saints Pères et spécialement de saint Bonaventure, que Jésus-Christ avant d'aller à la mort prit congé de sa très-sainte Mère en demandant son consentement. La raison qu'on en donne est que Jésus-Christ, s'étant toujours conduit comme un Fils très-obéissant et plein d'égards pour sa Mère, il n'est pas vraisemblable qu'au moment de la quitter pour aller accomplir la plus grande de ses œuvres, la rédemption du monde, il ait voulu manquer à cette règle de conduite qu'il s'était imposée. Il y a donc lieu de croire ceci : il lui fit connaître ce qu'il allait faire, et il prit congé d'elle en lui demandant son consentement, d'autant plus qu'il lui avait déjà manifesté beaucoup d'autres mystères de la divine sagesse, et il la savait parfaitement

résignée à la volonté de Dieu. Jésus-Christ étant donc à Béthanie, sur le point de s'acheminer vers Jérusalem pour y célébrer la dernière Cène, nous pouvons nous figurer qu'il prit Marie à part et qu'il s'entretint avec elle de sa résolution, lui annonçant que l'heure était venue pour lui d'exécuter le décret de son Père éternel. Mais quels furent en cette circonstance les sentiments douloureux de Marie, on peut le comprendre en s'arrêtant à méditer attentivement ces trois points :
1° Les paroles que le Fils dut dire à la Mère.
2° Les paroles que la Mère dut répondre à son Fils.
3° Le dernier adieu qu'ils durent se donner réciproquement.

Ier POINT

CONSIDÉRATION

Considérez que Jésus-Christ, s'étant retiré dans une chambre avec sa Mère bien-aimée, lui tint probablement ce langage : « Maintenant, ma Mère, ne vous laissez pas accabler par la nouvelle que je viens vous donner; je sais que vous êtes résignée à la volonté divine; mais c'est maintenant que vous devez vous y résigner plus que jamais. Voici arrivé le temps déterminé par mon Père céleste pour opérer la rédemption et le salut éternel des âmes par l'effusion de mon sang et le sacrifice de ma vie. Donnez-moi donc votre permission d'aller à la mort. Je dois mourir en croix,

et ce soir même je serai livré entre les mains de mes ennemis, qui me traiteront aussi méchamment qu'ils le pourront; or, de la même manière que vous donnâtes votre consentement à mon incarnation quand elle vous fut annoncée par l'archange Gabriel, je désire que vous donniez aussi votre consentement à ma mort. Je vous remercie de toutes les peines que vous avez souffertes à cause de moi. Bénissez, ma Mère, le départ, la passion et la mort de votre Fils. Je vous quitte et vous laisse entre les mains de Dieu. Il faut avoir patience... » En entendant ces paroles, ou autres semblables, imagine, ô mon âme, dans quel état devait se trouver le cœur de Marie. Chacune des paroles de son Fils est un dard aigu qui la transperce; elle pleure amèrement, puis s'écarte un peu pour essuyer ses larmes. Que penses-tu à cette vue?... Pour peu d'amour que tu aies envers elle, ce peu d'amour ne doit-il pas suffire à te faire pleurer de tendresse avec elle?...

RÉFLEXION

Réfléchissez qu'il est inutile à Marie de penser comment elle pourra délivrer son Fils de la mort, ni comment elle pourra en suspendre ou en différer l'exécution. Le décret du Père éternel est immuable, sans appel, et quant à son objet, car Jésus doit mourir en croix, et quant à son époque, qui ne peut en aucune manière être retardée. C'est le matin du Jeudi saint que le Fils prend

congé de sa Mère, et c'est le soir du même jour qu'il doit être pris pour être crucifié dans la matinée du lendemain. Or, si la seule prévision de cette passion et de cette mort que lui signifia la prophétie de Siméon, quand Jésus était tout enfant, lui causa une douleur si atroce, quelle douleur aura-t-elle ressentie en recevant une pareille annonce de la bouche même de son Fils, en apprenant que l'heure de ce supplice et de cette mort est non-seulement prochaine, mais imminente, inévitable, et fixée irrévocablement!... Si tu veux apprendre, ô mon âme, combien sa douleur est grande, je ne te donne pas d'autre moyen que de te rappeler combien est grand son amour pour Jésus, vu l'accroissement continuel qu'a pris cet amour après les trente-trois années qu'elle a joui de sa société. Que cela te suffise pour t'exciter à la compassion, et te porter à lui dire en gémissant :

COLLOQUE

O Marie, si je m'étais trouvé présent alors que votre cher Fils vous dit ces paroles avec tant de tendresse, pour vous demander permission d'aller à la mort, je n'aurais pu me retenir de pleurer avec vous ; et quel est l'homme, quel qu'il soit, qui ne serait ému de compassion, en voyant une mère, et une mère aussi aimante que vous, réduite à entendre son fils, et un fils aussi aimable que le vôtre, venir lui demander la permission d'aller subir un supplice si injuste, si

cruel, si ignominieux ? Oh ! combien je vous porte compassion, pauvre Mère ! et j'en ai d'autant plus de motifs, que j'ai plus que tout autre occasionné vos douleurs. Pendant que Jésus vous demande permission d'aller mourir pour les pécheurs du monde entier, il vous demande permission d'aller mourir en particulier pour moi...; et comme je suis le plus méchant et le plus ingrat de tous les pécheurs, je suis celui qui entre tous vous a le plus désolée. Qui donc est obligé plus que moi de compatir à vos immenses douleurs? Faites, ô très-sainte Vierge, que je me rappelle sans cesse votre douleur pour y compatir, et ma malice qui en fut la cause, pour la détester. Je suis impuissant à pleurer, si vous ne me donnez des larmes de compassion et des larmes de contrition.

Fruit de la méditation.

Je prends la résolution de maintenir et d'augmenter de plus en plus en moi la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs, parce que je suis obligé de l'avoir plus que tous les autres. Je veux en renouveler tous les jours le souvenir, et m'affliger avec elle de ses douleurs. Cent mille larmes que je verserais pour elle ne valent pas une de celles qu'elle a versées pour moi.

IIe POINT

CONSIDÉRATION

Marie ne pouvait parler, suffoquée qu'elle était par la douleur; mais s'élevant au-dessus d'elle-même avec un courage héroïque, et tombant à genoux aux pieds de son Fils, elle lui répondit ce peu de paroles entrecoupées de ses sanglots : « Puisque Dieu le veut ainsi, que sa volonté souveraine s'accomplisse en cela comme en tout le reste! Allez donc, ô mon Fils, obéissez à votre Père; vous m'en donnez un bel exemple. Ma douleur vous est connue; s'il y avait moyen que je mourusse avec vous, ce serait là mon unique consolation. Mais si cela ne se peut, je veux supporter encore cette privation. Emportez du moins mon cœur, qui sera toujours avec vous. Souvenez-vous de l'offrir à Dieu, votre Père, quand vous lui offrirez le vôtre. Puisqu'il s'agit du salut éternel des âmes, je me soumets à tout ce qui a été disposé par la miséricorde de Dieu; j'adore la plus grande gloire de Dieu; que la volonté de Dieu soit faite, et non la mienne!... » Marie proférait ces paroles dans toute la sincérité de son cœur, et Dieu connaissait avec quelle générosité ce cœur s'exprimait... O cœur! qui aurait pu voir ses angoisses!...

RÉFLEXION

Réfléchissez que cette parfaite conformité à la volonté divine, que la grâce opérait en Marie, n'empêchait nullement sa peine d'être très-sensible, comme l'exigeait la nature. Ah! peut-on concevoir qu'il en fût autrement de la part d'une mère si tendre, mise en devoir de condescendre à la mort de son fils unique; un pareil sacrifice pourrait-il s'accomplir sans que ses entrailles en fussent bouleversées? Mais ce qui doit attirer principalement ton attention, ô mon âme, c'est le motif qui a porté Marie à consentir que Jésus-Christ marchât à la mort; ce motif était que le divin Agneau allait mourir pour toi; car, n'y eût-il eu d'autre pécheur au monde que toi seule, comme alors Jésus n'aurait certainement pas refusé la mort pour toi seule, aussi pour toi seule Marie n'aurait pas refusé son consentement. Combien faut-il donc qu'elle t'ait grandement aimée, puisqu'elle s'est résignée à voir mourir son bien-aimé Fils, afin que par sa mort tu recouvrasses la vie! Remercie-la, et sois assez reconnaissante pour lui porter compassion.

COLLOQUE

Que de grandes obligations j'ai à votre égard, ô Vierge très-auguste! Quand Jésus votre Fils vous demanda permission d'aller mourir pour moi, vous pouviez lui répondre : « Qu'est-il celui-ci

pour mériter que vous alliez donner pour lui votre vie très-précieuse? Vous êtes le Fils de Dieu, le Seigneur et le Maître de l'univers, et celui-ci n'est qu'un très-vil vermisseau, la plus infime des créatures. Est-ce la peine, ô mon Jésus, que vous fassiez le sacrifice de mourir pour un être qui n'est pas digne de vivre, mais digne plutôt de mille morts?... » Voilà ce que vous auriez pu dire; mais vous n'avez pas parlé ainsi, ô Marie, qui êtes tout amour pour moi... Je vous remercie de votre amour et je prie tous les anges du paradis de vous rendre pour moi toutes les actions de grâces imaginables... Je suis affligé que vous soyez si désolée à mon occasion. Je vous compatis et je voudrais que tout mon sang se convertît en larmes pour les répandre sur votre cœur navré de douleurs... Afin de vous imiter dans l'amour que vous avez eu pour moi, je vous demande cette grâce, à savoir, que vous m'obteniez de votre Fils une véritable charité pour mon prochain; en sorte que je veuille à autrui tout le bien que je me veux à moi-même, et spécialement le bien le plus solide de tous ceux qui se puissent désirer, qui est le salut éternel de l'âme.

Fruit de la méditation.

Je prends la résolution, à l'imitation de la Vierge Marie, d'aimer chrétiennement mon prochain sans exception de personne, en coopérant autant que je le pourrai à son salut éternel. Si je ne puis exercer autrement la charité, je puis du

moins faire en tout temps la bonne œuvre de recommander à Dieu mon prochain, et de demander pour tous mes frères en Jésus-Christ la grâce que chacun d'eux arrive à se sauver.

IIIe POINT

CONSIDÉRATION

Jésus et Marie, ayant terminé ce douloureux entretien, se donnent le dernier adieu avec un regard d'une indicible compassion réciproque. Alors Jésus, accompagné de ses apôtres, s'achemine vers la ville de Jérusalem, et Marie reste dans la compagnie de Marie-Madeleine et de quelques autres saintes femmes, qui l'assistaient comme la digne mère de leur divin Maître. Celles-ci, lui voyant ce visage consterné et baigné de larmes, l'entourent avec empressement, et lui demandent la cause de cette affliction extraordinaire ; mais, oppressée qu'elle est par la force de sa grande douleur, elle ne peut proférer une seule parole. Alors toutes ces femmes, la voyant pleurer si amèrement, se prennent aussi à pleurer de compassion, et Marie, puisant un nouveau courage dans la générosité de son cœur, leur raconte le motif de ses larmes : c'est qu'elle ne possèdera plus son Fils, qui l'a quittée pour s'abandonner sans défense à ses ennemis et mourir en croix... Représente-toi, ô mon âme,

quelle désolation dut causer autour d'elle cette manifestation; celles qui d'abord avaient entrepris de consoler Marie, ont à leur tour besoin qu'elle les console, et Marie, dominant son insurmontable tourment, les console avec magnanimité, leur disant qu'il faut en toute chose se résigner à la divine volonté et vouloir toujours, non ce qui nous plaît, mais seulement ce qui plaît à Dieu.

RÉFLEXION

Réfléchissez combien Marie est digne d'être compatie et combien elle mérite aussi d'être imitée. Il y a toutefois une grande différence entre la compassion et l'imitation : quand il s'agit de compatir, nous pouvons prier les anges et les saints de suppléer à notre insuffisance, et de lui offrir en notre nom leurs devoirs de commisération; elle agréera que nous invoquions ces auxiliaires au secours de notre faiblesse; et nous aurons encore notre part de mérite dans ces hommages présentés en notre nom. Mais nul ne pourra l'imiter à notre place. Ceci est notre tâche personnelle, et Marie en attend de nous l'accomplissement. Or, voyez quel bel exemple elle nous donne de nous conformer en tout à la volonté divine. Tu dis, mon âme, que parfois, quand il t'arrive de te trouver en certaines peines, tu es tellement affligée et bouleversée, que tu n'es pas capable alors de te résigner; mais considère Marie. Que peuvent être toutes tes peines comparées à la sienne? Que peuvent être tes désolations compa-

rées à celle qui l'accable? Elle est incomparable..., et cependant devant une si grande peine, et dans une si grande désolation, vois comme elle est résignée! Sache qu'elle aimera toujours mieux la fidélité que tu mettras à l'imiter que toutes les tendresses de ta compassion. Il ne sert de rien de se troubler, mais se résigner vaut une éternité bienheureuse.

COLLOQUE

Si je me représente la Madeleine et les autres femmes qui s'associent à votre affliction, je me sens attendrir à cette vue, ô Vierge très-sainte; mais l'objet qui m'excite le plus à la compassion c'est vous, toute plongée dans l'amertume par cette séparation et par ce départ de votre Fils. Quand vous le perdîtes à l'époque de son enfance, lorsqu'il était âgé de douze ans, vous aviez seulement quelque crainte qu'il ne lui arrivât du mal; mais puis, vous le retrouvâtes sain et sauf. Présentement, ce n'est plus le cas où Jésus-Christ vous quitte sans qu'on sache où il va. Vous le savez, et vous savez qu'il va être enchaîné, flagellé, couronné d'épines et mis en croix, et il ne vous reste plus l'espoir qu'il reviendra vous faire goûter le bonheur de sa compagnie habituelle. O sainte Mère, je ne sais comment vous avez pu tenir sans succomber à la violence de votre grande douleur. J'admire votre grande âme, rendue inébranlable par la résignation à la volonté divine; ah! daignez m'obtenir la grâce de

cette vertu. Dans les adversités, je me trouble, je m'impatiente, je m'irrite, et je ne sais les prendre comme je le devrais, en me soumettant humblement aux dispositions de Dieu. Mais vous, qui m'avez donné un si digne exemple de cette conformité, obtenez-moi le secours qui m'est si nécessaire, afin que je puisse vous honorer par l'imitation. Je vous en prie par cette douleur extrême que vous sentîtes en consentant à la mort de votre Fils avec une entière conformité à la volonté de Dieu.

Fruit de la méditation.

Je m'efforcerai de m'habituer à me soumettre à Dieu dans les petites contrariétés, pour être capable ensuite de me résigner facilement dans les grandes qui pourraient m'arriver. Je pratiquerai à cette fin cette oraison jaculatoire que la Vierge Marie avait coutume de dire : « Faites, ô mon Dieu, qu'aujourd'hui et durant toute ma vie votre très-sainte volonté s'accomplisse en moi. Faites-moi connaître ce qui vous est agréable, et donnez-moi la grâce de le pratiquer. »

QUATRIEME MÉDITATION

SUR LA QUATRIEME DOULEUR DE MARIE LORSQU'ELLE FIT LA RENCONTRE DE JÉSUS MARCHANT AU CALVAIRE EN PORTANT SA CROIX

Pendant que Marie se tient retirée et vaque à l'oraison, pour se préparer à supporter le poids de son immense infortune, saint Jean, comme le dit saint Bonaventure en ses *Méditations*, arrive auprès d'elle tout brisé de douleurs, et vient lui raconter ce qui se passe. Il ne peut parler, car il est aussi suffoqué par l'angoisse de son affliction. Tout ce qu'il peut, c'est de faire comprendre, par des paroles tronquées, tant d'outrages et tant de tourments que l'on a fait subir à Jésus, au delà de ce qui se peut imaginer. Il ajoute que Pilate vient de prononcer la sentence qui le condamne à mourir en croix ; que la croix est déjà préparée; qu'il n'y a pas de temps à perdre si Marie tient à le voir encore une fois. Marie était déjà languissante et affaiblie, pour n'avoir pris ni repos ni nourriture depuis le départ de son Fils, ayant passé tout ce temps à ne faire autre chose que souffrir et que pleurer. Mais en recevant cette triste nouvelle, désireuse à tout prix de revoir son bien-aimé Jésus, elle sort immédiatement avec la Madeleine et les autres femmes, et s'achemine dans la direction par où elle espère le rencontrer; arrivée hors de la ville de Jérusalem, pendant

que la sainte victime déjà condamnée est en marche, conduite au Calvaire, la mère désolée cherche à parvenir en avant du cortége; mais elle ne peut y réussir à cause de la foule qui encombre les passages. Cependant, ayant pris un chemin de traverse, que peut-être les anges lui ont suggéré, après avoir pressé le pas, elle arrive à un endroit de la route par où son Fils doit passer, et elle l'y attend. Mais pour comprendre combien fut extrême la souffrance de son âme en cette rencontre, arrêtez-vous à méditer avec saint Bonaventure trois situations douloureuses du cœur de Marie : 1° dans l'intervalle de temps où elle se tient dans l'expectative pour voir passer son Fils; 2° dans l'instant de son passage; 3° après qu'il est passé.

Ier POINT

CONSIDÉRATION

Considérez Marie qui se tient au coin d'un sentier, à moitié chemin de la montagne du Calvaire, attendant Jésus qu'elle sait devoir passer là dans quelques moments. Toute la plaine et toute la colline sont remplies par la multitude, formant près d'un million de personnes, rassemblées par la curiosité du spectacle. Alors viennent à défiler les compagnies de soldats, les uns à cheval, les autres à pied, tous bien armés de peur que le condamné ne puisse être arraché de leurs

mains. Ensuite, passent les princes du peuple juif et les Pharisiens, qui font éclater leur joie comme en un jour de fête, se retournant en arrière pour faire accélérer la marche, et criant qu'on débarrasse le passage, par le désir impatient qu'ils ont de voir mourir au plus tôt leur victime. Marie voit et entend tout; son regard inquiet cherche avec avidité l'objet de son attente; elle voit venir un condamné chargé de sa croix; mais ce n'est pas Jésus, c'est un voleur. A peu de distance elle entend un bruit confus, comme celui d'une foule en émoi, et son oreille distingue ces cris tumultueux : *Le voilà, le séducteur; le voilà, le faux prophète, le blasphémateur de Dieu!* Et Marie reconnaissant que c'est son Fils qu'on accueille au passage avec ces avanies, ô Dieu, quel déchirement pour son cœur!

RÉFLEXION

Réfléchissez combien ce cortége de Jésus mené au Calvaire est différent de celui qui se pressait autour de lui peu de jours auparavant, quand il entra en triomphe dans la ville de Jérusalem. Tout le monde alors, avec des palmes en main, l'acclamait par les rues : « Vive le Fils de David! Vive le Roi d'Israël! » Et quelle joie Marie devait sentir en voyant son Fils si honoré et reconnu pour ce qu'il était réellement! Mais actuellement quel changement, après le court intervalle de cinq jours non encore achevés! Tu dois comprendre par là, ô mon âme, combien les vanités de la terre

que l'on décore du nom de fortune et de prospérité sont mesquines, fausses et fragiles; combien s'abuse celui qui s'attache à ce monde perfide, qui aujourd'hui prodigue ses faveurs, exalte, caresse, et demain trahit, persécute, abandonne. Mais pour toi, n'abandonne pas Marie; reste avec les trois Maries à l'assister. Quel chagrin pour elle d'entendre ces vociférations barbares! Quelle épouvante à la vue de ces préparatifs de mort! Quelle anxiété, quelle suffocation pénible, dans l'attente du moment où son Fils va passer! Aie pour elle un sentiment, un mouvement de compassion.

COLLOQUE

N'êtes-vous pas frappée de stupeur, ô Marie! Votre Fils est destiné à être le roi des martyrs, le roi des humbles : à un roi de ce nouveau genre il fallait un cortége tel que celui que vous avez contemplé. S'il est un Roi, vous êtes aussi une Reine. Mais quelle consolation prétends-je vous donner par ces froides paroles? Ce sont des larmes qui devraient me servir de langage, non des larmes de commande, mais des larmes qui jaillissent spontanément du cœur; et pourtant, je me retrouve si aride et si insensible, que je ne pourrais l'être davantage. Ah! qui donnera des larmes à mes yeux pour pleurer vos douleurs, ô Marie? J'ai une grâce à vous demander, et vous ne pouvez me la refuser ; car je vous la demande par la gloire que vous procure la compas-

sion de vos serviteurs. « *Virgo virginum præclara, mihi jam non sis amara, fac me tecum plangere.* Vierge admirable entre toutes les vierges, ne soyez plus sévère à mon égard ; faites que je pleure avec vous. » De plus, après les réflexions que j'ai faites en cette méditation, je vous prie de m'accorder la lumière spirituelle pour connaître la vanité des choses d'ici-bas et la force de m'en détacher. Je suis trop affectionné à ce misérable monde, et je reconnais que cette affection déréglée me porte préjudice et me crée des entraves dans l'affaire capitale de mon salut éternel. Ah ! Notre-Dame de la Compassion, je mets ma confiance en vous. Ne permettez jamais que pour les biens temporels de ce monde je perde les biens éternels du ciel.

Fruit de la méditation.

Mortifier l'attachement à la vanité. Que veut dire vanité ?... La vanité est tout ce qui est inutile à l'éternité ; tout passe, tout finit ; et je veux avoir l'œil à l'éternité qui dure toujours. *Credo vitam æternam.* Je suis fait pour la vie éternelle, et c'est pour elle que je veux vivre.

IIe POINT

CONSIDÉRATION

Le Fils bien-aimé de Marie arrive enfin à un endroit de la route d'où il peut être vu par cette

pauvre Mère; il apparaît traîné par des bourreaux, et portant sur ses épaules sacrées, comme instrument de sa mort, une croix longue, raboteuse, épaisse et très-pesante. Elle le voit, et à cette vue, entraînée par l'amour, et comme hors d'elle-même, elle s'efforce de se porter en avant pour arriver jusqu'à son Fils et l'embrasser; mais, repoussée par ces furies sans entrailles et sans foi, il faut qu'elle se contente de le considérer. Elle le contemple donc couronné d'épines et tout en sang, le visage souillé de poussière, de boue et d'immondes crachats; il est tellement défiguré qu'il n'a presque plus les traits d'une face humaine. Elle tient son regard fixé sur lui, et dans ce moment le regard de cette très-amoureuse Mère se rencontrant avec celui de son très-aimable Fils, cette rencontre ne fait qu'accroître leur douleur réciproque. Ils se parlent par le cœur; oh! mon âme, quel langage, s'il nous était donné de l'entendre! La Mère souffre cruellement de voir son Fils si maltraité et mis en tel état sans pouvoir lui porter le moindre secours; et le Fils souffre aussi cruellement de voir sa Mère si affligée sans pouvoir lui adresser une parole de consolation. Maintenant, ô mon âme, quel est l'homme qui ne pleurerait pas en voyant la Mère de Jésus-Christ dans un tel supplice? *Quis est homo qui non fleret, Christi matrem si videret in tanto supplicio?*

RÉFLEXION

Si Marie, sans avoir encore vu son Fils, était navrée de douleurs par la seule angoisse de l'attente, que dut-ce être quand elle l'aperçut, quand elle le vit passer près d'elle? Lorsqu'elle entendit Siméon lui prédire les tourments de Jésus-Christ, et bien plus encore quand elle eut écouté les tristes détails que saint Jean lui en apporta, elle put se faire une idée de cette douloureuse passion; mais autre est une simple représentation de l'esprit, autre la vue même de la réalité. Maintenant, elle le voit de ses propres yeux, et le comparant à l'état dans lequel elle l'a quitté la veille encore, le plus beau des enfants des hommes, le retrouvant si méconnaissable, si abîmé par la cruauté de ces impies, quelle impression auront faite sur son cœur les regards fixes et si attentifs de Jésus! Considérez la Madeleine et les autres Maries qui, regardant tour à tour le Fils et la Mère, reportent tour à tour aussi de l'un à l'autre la compassion dont elles sont pénétrées. Faisons de même; car, ainsi que le chante la sainte Église, qui pourrait ne pas s'attrister en considérant la Mère de Jésus-Christ souffrant avec son Fils? *Quis non posset contristari, Christi matrem contemplari dolentem cum Filio?*

COLLOQUE

J'entends la voix de Jésus-Christ, qui, voyant pleurer les trois Maries, leur recommande de ne

pas pleurer sur lui seulement, mais encore et davantage sur elles-mêmes, et je prends ces paroles comme si elles étaient dites uniquement pour moi. Pardonnez donc, ô auguste Mère, si je me replie sur moi-même pour pleurer sur moi. Votre Fils a raison de me dire de pleurer sur moi, car s'il souffre, ce n'est pas seulement pour moi, mais encore par ma faute; et c'est bien plus le poids de mes péchés qui l'accable et le fait gémir, que celui de la croix. Ah! pensais-je le moins du monde à ce que je faisais quand je commettais le péché? Non, certainement; je ne l'aurais jamais commis, si j'avais réfléchi. Voilà le triste effet de mes péchés sur la sainte humanité de Jésus-Christ; voilà ce qui le fait languir et tomber; voilà ce qui déchire le cœur de sa très-sainte Mère. Oh! si je pouvais faire que je n'aie jamais péché, je le ferais volontiers; mais puisque cela est impossible, du moins, ô Marie, inspirez-moi une telle horreur du péché que je ne pèche plus jamais mortellement pour quelque intérêt que ce puisse être, et que je craigne plus le péché que tous les malheurs du monde et tous les démons de l'enfer.

Fruit de la méditation.

Examinez quelle est votre passion dominante, et prenez la résolution de vous appliquer à la combattre; car c'est de cette passion que proviennent tous vos péchés. Vous aurez, il est vrai, à vous faire violence pour la vaincre; mais personne

ne se sauve à moins de se faire violence. Commencez donc aussitôt et sans différer.

IIIe POINT

CONSIDÉRATION

Les Juifs ont hâte d'arriver au Calvaire; et, pour y arriver plus vite, ils retournent sur leurs pas, afin de stimuler le pauvre patient à coups de poing, à coups de pied et de bâtons, voulant par là l'obliger à précipiter sa marche. Il est à bout de forces, épuisé qu'il est par tant de coups et par la perte de tant de sang; cependant il fait tout ce qu'il peut d'efforts, animé par le désir ardent de consommer par sa mort l'œuvre de la rédemption du monde. On a déjà parcouru plus de la moitié du chemin, et Marie a cessé de voir son visage; mais derrière lui, que de blasphèmes elle entend retentir contre lui! que d'insultes! que d'outrages! Dans ces masses de peuple, la Mère affligée ne voit personne qui veuille compatir à son Fils. Et là, cependant, il y en a tant auxquels il a fait du bien par ses miracles; et personne ne témoigne en sa faveur le moindre sentiment d'affection. Quel sujet de tristesse c'était pour elle de le voir ainsi abandonné au milieu de son extrême détresse! Et il se voyait abandonné de tous, même de ses disciples et de ses apôtres, qui s'étaient enfuis loin de lui, comme

s'ils regrettaient de l'avoir jamais connu. Ne trouvant donc personne qui compatisse à Jésus, si digne de compassion, Marie lui compatit pour tous les autres. Mais pour elle, qui donc lui porte compassion dans l'extrême douleur qu'elle ressent des souffrances de son Fils? C'est toi qui dois le faire, ô mon âme.

RÉFLEXION

Réfléchissez comment Jésus-Christ, sous le poids de sa croix, tombe à plusieurs reprises le long du chemin... Marie le voit, et comme elle s'empresse de l'approcher, pour le secourir et le soulever de terre, elle est repoussée par la barbarie des Juifs, qui, la reconnaissant pour la mère du condamné, lui lancent l'insulte et les reproches... On est déjà près d'arriver au sommet du Calvaire, et les princes du peuple, craignant que Jésus ne vienne à mourir sur la route par l'effet des secousses qu'il reçoit de cette lourde croix, cherchent quelqu'un qui l'aide à la porter. Ce n'est pas la compassion qui leur inspire cette précaution, mais le grand désir qu'ils ont de pouvoir le crucifier vivant... On trouve à peine dans toute cette foule un homme qui veuille prêter à Jésus cette assistance; tous refusent de subir cette honte, car ils regardent comme un déshonneur de porter la croix d'un criminel. Oh! que volontiers Marie serait allée délivrer Jésus de ce fardeau pour s'en charger elle-même!... Figure-toi, ô mon âme, que le Sauveur te dise en cette

occasion ces paroles qu'il a dites en d'autres circonstances : « Quiconque veut me suivre, qu'il porte sa croix. » Eh bien, quels sont maintenant tes sentiments? Confonds-toi de ton aversion pour la croix, c'est-à-dire pour les souffrances, les afflictions et les adversités, et recommande-toi à Marie.

COLLOQUE

Soyez bénie, ô Marie, qui trouvez la croix dans votre douleur; vous êtes bien la digne Mère et la fidèle imitatrice du Sauveur du monde. Je vous dois compassion, parce que la croix que vous portez est vraiment accablante, au point d'arracher des gémissements et des soupirs à votre cœur; mais je dois plutôt vous porter envie et vous adresser mes prières : accordez-moi un peu de votre amour pour la croix, je veux dire de votre amour pour la souffrance. Je sais de science certaine que personne n'arrivera jamais à jouir de votre compagnie dans la gloire, s'il n'a recherché votre compagnie dans les souffrances à la suite de Jésus-Christ; alors, que puis-je attendre de cette aversion qui me fait fuir tout ce qui afflige, et me fait rechercher en tout mes commodités et ma satisfaction, sans vouloir jamais supporter la moindre peine? Ah! Marie, par cette patience invincible que vous avez eue dans vos amères douleurs, obtenez-moi de votre Fils très-patient la grâce d'accepter les afflictions et les misères de cette vie, comme autant de

croix qui me sont envoyées par la miséricorde de Dieu pour mon salut éternel.

Fruit de la méditation.

La patience ne manque pas en bien des rencontres; mais c'est une patience forcée sans vertu comme sans mérite. Dorénavant, je veux m'habituer, à chaque occasion qu'il m'arrivera de souffrir, à rendre ma patience vertueuse, en m'excitant moi-même par ces paroles : « Patience, pour l'amour de Dieu, » ou « pour l'amour de Jésus-Christ, » ou « pour l'amour de la bienheureuse Vierge! »

CINQUIÈME MÉDITATION

SUR LA CINQUIÈME DOULEUR DE MARIE, QUAND ELLE FUT TÉMOIN DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST SUR LE CALVAIRE

Le dernier point de la méditation qui précède sert d'avant-propos à la présente méditation. Jésus-Christ est arrivé au sommet du Calvaire; sa sainte Mère l'y a suivi. C'est maintenant que va s'accomplir dans tout son entier la prophétie faite à Marie dans le temple par le vieillard Siméon, trente-trois ans auparavant, que le glaive de la douleur traversera son âme; et c'est ainsi que le comprend la sainte Église, comme on le voit par la commémoration qu'elle

fait de ses douleurs à la messe et pendant l'office. Pour vous en faire une idée, afin d'en concevoir de la compassion et d'en recueillir des enseignements utiles, il suffit que vous réfléchissiez sur ces trois points : 1° que Marie fut témoin du crucifiement de son Fils; 2° qu'elle le vit crucifier entre deux voleurs; 3° qu'elle le vit agoniser et mourir en croix.

Ier POINT

CONSIDÉRATION

Considère, ô mon âme, comment Jésus-Christ étant arrivé au lieu de son supplice, les Juifs lui arrachent brutalement sa tunique; et comme elle s'était collée aux plaies toutes saignantes de son corps, la violence qu'ils mettent à l'en dépouiller, rouvre toutes ses blessures avec une indicible souffrance... Marie peut voir alors à loisir ce corps sacré tellement écorché qu'il semble ne former plus qu'une plaie. Elle n'avait pas été présente à la flagellation; mais elle en voit maintenant les terribles effets, et elle ressent dans son âme toutes les blessures que ce supplice a faites sur le corps de son Fils. Jésus s'étend sur la croix; il présente à ses bourreaux ses mains et ses pieds, pendant que les Juifs y enfoncent les clous à coups de marteau; et par ces coups réitérés, Marie est clouée et crucifiée dans son âme... Tous ses esprits vitaux se sont retirés au cœur; elle reste

immobile; une sueur froide se répand sur ses membres; son visage est pâle comme la mort. Pauvre Mère !... voyez si elle ne fait pas compassion... On a pitié de la mère d'un scélérat qui meurt sur le gibet, et pour la Mère du très-innocent Fils de Dieu, où est la compassion ?...

RÉFLEXION

La bienheureuse Vierge Marie n'avait jamais eu d'autre soin que de se rendre en tout conforme à Jésus-Christ, qui est le modèle de toute perfection ; aussi s'applique-t-elle à se rendre semblable à lui dans le dernier sacrifice qu'il accomplit sur le Calvaire. La lumière divine qui l'éclaire sans cesse lui faisant connaître toutes les opérations intérieures de son Fils, elle les considère et s'y conforme avec une ferveur très-ardente. Elle voit Jésus, dans le moment où on le crucifie, s'offrir à son Père éternel comme son véritable Fils pour le salut du monde; et elle, étant sa Mère, cette mère qui lui a donné l'être humain, qui l'a nourri de son lait et l'a élevé, elle offre sa très-sainte humanité au Père éternel pour la même fin... Comprends-le bien, ô mon âme : comme Jésus-Christ s'est offert pour nous, ainsi pareillement Marie l'a offert pour nous, et avec quelle ferveur de désir, avec quel amour! Elle nous a tant aimés, dit saint Anselme, qu'elle était disposée, si la chose eût été nécessaire, à crucifier son Fils de ses propres mains. Pour satisfaire son amour, elle n'a eu aucun égard à ce qu'elle

souffrait. N'obtiendrait-elle pas de moi en retour au moins un peu de compassion?... Quelle mère a jamais tant souffert pour son fils que Marie a souffert pour moi?...

COLLOQUE

Oh! combien je vous ai d'obligation, Mère très-aimante de Jésus et aussi Mère très-aimante de mon âme! C'était assez que vous offrissiez pour moi au Père éternel une seule larme de Jésus-Christ, et même un seul soupir de lui suffisait, comme ayant une valeur infinie. Mais de même que Jésus, par son amour excessif, a voulu que sa rédemption fût surabondante, ainsi vous avez voulu que votre coopération douloureuse à cette rédemption fût surabondante, en offrant tout ce que vous pouviez offrir. Combien je vous suis obligé... Mais aussi, combien je suis ingrat, si je manque de correspondre à votre amour! Je rougis en pensant que vous faites tant pour moi, et que je ne fais rien pour vous... Vous souffrez tant pour moi, et moi, loin de souffrir pour vous, je n'ai pas même le cœur de vous porter compassion!... O mon cœur, qui manques à ce point de reconnaissance, si tu ne sens aucune douleur pour Marie, aies au moins quelque douleur de ton ingratitude. Ah! Marie, mon cœur est tout à fait insensible; rendez-le sensible vous-même en y répandant un peu de votre amour. La grâce que je vous demande, c'est de vous aimer d'un amour véritable, effectif et constant; et je suis assuré

que, quelque grand que puisse être l'amour que j'aurai pour vous, je ne vous aimerai jamais autant que vous le méritez et que j'y suis obligé à titre de reconnaissance.

Fruit de la méditation.

Quand il s'agit de faire quelque chose pour l'amour de Marie, rien ne doit me coûter, parce que tout ce que je ferai n'est rien auprès de ce que je lui dois. Je veux me souvenir tous les jours de faire quelque mortification pour son amour, et la prier de me faire croître de plus en plus dans ce saint amour.

IIe POINT

CONSIDÉRATION

Considérez comment, après avoir cloué l'adorable Sauveur sur la croix, les Juifs l'élèvent en l'air dans cet état de crucifié, puis ils plongent le bout de la croix dans la fosse préparée par eux à cet effet, et l'y assujettissent... La Mère de Jésus se tient vis-à-vis, à peu de distance, dans l'attitude où la sainte Église la contemple en son cantique de tristesse : *Stabat Mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa, dum pendebat Filius*... Marie voit ce corps sacré, qui a été formé par l'opération du Saint-Esprit dans son chaste sein, déifié par la seconde personne de la sainte Trinité, par son union inséparable avec cette divine personne; et

le voyant si déchiré, si tourmenté en tous ses membres, qu'il n'est que douleur en tous ses os, en tous ses nerfs, en toutes ses jointures, quelle doit être la souffrance intérieure qui résulte pour son cœur de cette immensité de douleurs !... Comme on dit de la passion de Jésus-Christ qu'elle est incompréhensible et qu'elle sera pleinement manifestée au dernier jour du jugement pour la confusion des réprouvés, on peut dire la même chose de la compassion de Marie ; mais toutefois, pour en avoir quelque faible idée.

RÉFLEXION

Réfléchissons ici qu'il est impossible de méditer avec attention la passion de Jésus crucifié sans se sentir ému; si donc il nous arrive d'expérimenter en nous cet effet, quand nous considérons avec foi l'image d'un crucifix, et si cette représentation inerte et insensible des souffrances du Fils de Dieu mourant excite en nous par le simple souvenir une impression si pénible, pensons ce que devait souffrir Marie, qui se trouvait présente au Calvaire et voyait tout de ses propres yeux, non en image, mais dans la terrible réalité, et qui de plus avait une connaissance et un amour de Jésus bien supérieur à celui que nous pouvons avoir, nous et toutes les créatures ensemble... Regardons Marie, et si nous ne savons faire mieux, apprenons au moins à la contempler au pied de la croix, pour l'imiter à l'occasion. Jésus crucifié pardonne de bon cœur à tous ceux

qui, en quelque manière que ce soit, ont contribué à sa passion douloureuse. Marie est en cela comme en tout le reste la fidèle imitatrice de Jésus. Quel bel exemple pour nous ! Compatissons-lui, pour obtenir d'elle la grâce de l'imiter.

COLLOQUE

O Mère, la plus sainte et la plus affligée de toutes les mères, me voici au pied de la croix et à vos pieds, vous offrant mes gémissements avec la compassion de la sainte Église : *Sancta Mater, istud agas, Crucifixi fige plagas cordi meo valide. Tui nati vulnerati, tam dignati pro me pati, pœnas mecum divide. Juxta crucem tecum stare, et me tibi sociare in planctu desidero.* Puisque je ne sais pas vous compatir, je vous montre du moins le grand désir que j'en ai, et je vous prie de le seconder. Daignez agréer ce peu que je vous offre ; il me semble vous l'offrir du meilleur cœur qu'il m'est possible, et, en récompense de ce bon désir, daignez m'accorder la grâce que je viens implorer de votre bonté. J'ai la mauvaise habitude de m'irriter au moindre tort que l'on me fait, et pour le moindre désagrément que l'on me fait subir; communiquez-moi donc un vrai esprit de mansuétude, de charité, d'affabilité pour tous ceux qui m'offensent en quelque manière que ce soit ; rendez-moi digne de vous imiter, en souhaitant du bien à tous ceux qui me font du mal ou cherchent à m'en faire; et

que j'agisse ainsi uniquement par amour pour Dieu, parce que Dieu le veut ainsi.

Fruit de la méditation.

Examinez s'il y aurait en vous quelque aversion ou ressentiment contre quelque personne, pour un sujet de chagrin que vous en auriez reçu, soit par les paroles, soit par les actions, et faites-en complétement le sacrifice à Dieu, prenant la résolution de rendre dorénavant le bien pour le mal, et de prier le Seigneur de faire tout le bien possible à ceux qui vous sont contraires.

IIIe POINT

CONSIDÉRATION

Après que Jésus-Christ élevé en croix eut passé un certain temps à souffrir d'intolérables douleurs dans son corps et dans son âme, au milieu des blasphèmes et des dérisions des Juifs, alors tout épuisé par la perte de son sang, exténué, réduit à la dernière détresse, il entra en agonie, et la langueur de ses yeux annonça qu'il touchait à sa fin. Dans ce moment, le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les pierres se fendent, et les créatures les plus insensibles semblent pressentir la mort prochaine de leur Créateur. Et Marie?... Marie qui est là présente et qui voit tout! Elle voit son Fils, aux derniers abois, incliner peu à peu la tête et rendre son dernier soupir... Il meurt ainsi sous

les yeux de sa Mère, au milieu de deux voleurs, isolé entre le ciel et la terre, de la mort la plus douloureuse et la plus humiliante... Pouvons-nous bien imaginer les angoisses de cette pauvre Mère! Oh! si elle avait pu mourir à la place de son Fils, qu'elle l'aurait fait volontiers pour lui épargner la mort, eût-elle dû mourir mille fois!... Ce fut un vrai miracle, disent les saints Pères, qu'elle ne soit pas morte au pied de la croix. Car, en voyant mourir son Fils, elle éprouva des douleurs plus aiguës que celles qui suffisent à donner la mort... Et nous, ô mon âme, que ferons-nous pour la consoler? Elle se contente d'une seule de nos larmes; n'obtiendra-t-elle pas de nous cette mince consolation? Nous serions donc alors plus durs que les pierres mêmes.

RÉFLEXION

Réfléchissons ici à une pensée qu'on ne médite jamais assez. Jésus-Christ est mort pour nos péchés; le péché est donc un grand mal, puisque c'est un mal aussi grand que la mort d'un Dieu... Jésus-Christ est mort pour nous délivrer de la mort éternelle de l'enfer; quel mal est-ce donc que la mort éternelle de l'enfer, puisque, pour nous en délivrer, il a fallu que le Fils de Dieu fait homme mourût en croix!... Jésus-Christ est mort pour nous sauver et nous donner la vie éternelle en paradis; notre âme est donc aussi précieuse que le paradis, puisqu'elle vaut la très-précieuse vie d'un Dieu fait homme!...

Marie comprend cette vérité par une lumière très-pénétrante, et, s'adressant à nous en nous montrant le crucifix, elle nous dit : « Regarde, ô âme, combien tu es précieuse : mon Fils Jésus a fait pour ton salut éternel la plus grande partie du travail, et il ne t'en laisse que la plus petite partie. Crains Dieu, aime Dieu, et garde-toi par-dessus tout d'offenser Dieu. C'est ainsi que tu te sauveras, et quelque accablée que je sois de douleur, je serai consolée par ton salut. » Que dis-tu, ô mon âme, à ces douces paroles ? Que répondras-tu à Marie ?

COLLOQUE

Je vous reconnais pour ma vraie mère, ô Mère de Jésus crucifié, et puisque vous m'avez accepté pour fils sur le Calvaire, je désire régler ma conduite de manière à la rendre telle qu'elle doit être, afin que vous me reconnaissiez pour votre véritable enfant. J'ai attendu bien tard, il est vrai, à prendre cette résolution, et je voudrais l'avoir prise plus tôt ; mais mieux vaut tard que jamais. A considérer ma vie passée, qui a été très mauvaise, je ne mérite plus de vivre. Mais, si par les mérites de Jésus-Christ ma vie est tant soit peu prolongée, je suis bien résolu de la passer dans la sainte crainte de Dieu. Dirigez-moi et secourez-moi, ô ma très-sainte Mère, et ce que je vous demande tout particulièrement par la mort de votre bien-aimé Fils, c'est la grâce de bien vivre ; mais obtenez-moi encore la persévérance dans le bien,

car je suis plus faible et plus inconstant qu'on ne le saurait croire. Par l'extrême affliction que vous eûtes en assistant à l'agonie et à la mort de votre Fils, daignez m'assister à ma mort; défendez-moi contre les tentations, et recevez-moi dans la gloire. *Quando corpus morietur, fac ut animæ donetur paradisi gloria. Amen.*

Fruit de la méditation.

Je te recommande, ô mon âme, une pratique qui semble de peu d'importance en elle-même, mais qui peut être de grande conséquence. Chaque fois que tu diras l'*Ave Maria*, à l'invocation qui la termine, *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus*, ajoute toujours avec quelque ferveur ces derniers mots : « *Nunc et in hora mortis nostræ,* maintenant et à l'heure de notre mort, » parce qu'une bonne mort ne peut qu'être suivie d'une bonne éternité.

SIXIÈME MÉDITATION

SUR LA SIXIÈME DOULEUR DE MARIE, LORSQUE JÉSUS, DÉPOSÉ DE LA CROIX, FUT REMIS ENTRE SES BRAS

Après que Jésus a rendu le dernier soupir, la foule se disperse et se retire du Calvaire; Marie y reste. Toujours debout, s'appuyant à la croix, elle y adore le très-saint corps de son Fils, en compa-

gnie de saint Jean et des autres Maries. Survient alors un soldat qui frappe le corps mort de Jésus d'un rude coup de lance, dont il lui traverse la poitrine et le cœur. Marie en ressent toute la violence. Comment exprimer sa douleur? Vers le soir, arrivent deux serviteurs de Dieu, Joseph d'Arimathie et Nicodème, munis de l'autorisation de Pilate pour ensevelir le très-saint corps. Ayant appliqué une échelle à la croix, ils y montent pour en détacher leur Maître. Ils lui ôtent la couronne d'épines et la remettent entre les mains de Marie; ils lui remettent de même un à un les clous, et peu à peu ils font glisser en le descendant le béni Jésus; elle étend les bras pour le recevoir dans un linceul, et avec son Fils dans les bras, elle s'assied à terre. Appliquons-nous maintenant à comprendre la grandeur de ses douleurs, et dans cette vue considérons en trois points ce que son cœur dut ressentir en contemplant : 1° la tête de Jésus, 2° les autres plaies de son corps, 3° plus spécialement la plaie de son côté ouvert.

Ier POINT

CONSIDÉRATION

Considérez comment Marie, tenant son Fils inanimé entre ses bras, regarde le triste état de son saint corps, des pieds à la tête. Elle reporte alors son souvenir à l'instant où elle le mit au

monde dans l'étable, et le prit entre ses bras, en admirant les grâces tout aimables de ce divin enfant. Autant fut grande sa joie dans cette circonstance, autant est grande actuellement sa douleur... Elle regarde cette tête sacrée, et la voit toute transpercée par les pointes des épines; elle voit ses yeux enfoncés, ses lèvres livides, sa langue noircie et toute sa face décomposée, décolorée, tachée de sang... Les anges de la paix pleurent amèrement la mort du Fils de Dieu; les saintes femmes, à genoux avec saint Jean, fondent en larmes; et Marie, qui tient l'auguste victime entre ses bras et qui est sa mère, que fait-elle? Ses larmes sont arrêtées par la suffocation de sa douleur, et cette douleur, qui ne peut se soulager par les pleurs, s'augmente en se concentrant dans son âme... Tu es impuissante à comprendre son tourment, ô mon âme; mais sais-tu la cause de cette impuissance?... C'est que l'expérience ne t'a encore appris ni ce que c'est qu'aimer Jésus, ni ce que c'est qu'aimer Marie; et voilà pourquoi tu ne peux concevoir la douleur de Marie quand elle eut ainsi sous ses yeux son Jésus sans vie. Humilie-toi et confesse la vérité : tu ne comprends pas la douleur parce que tu n'as pas l'amour.

RÉFLEXION

Réfléchissons que dans ce corps sacré, c'est la tête qui a le plus souffert, et qui a reçu le plus de blessures : car chacun des organes de la tête a

porté son tourment particulier ; ainsi le cerveau, les yeux, les oreilles, la bouche et la langue même, abreuvées de fiel, ont été autant d'organes livrés à la souffrance. Ceci n'a pas été sans mystère ; la raison, c'est que Jésus-Christ voulait faire une pénitence très-amère pour nos péchés ; or, que de péchés de superbe, de vengeance, d'envie, d'impureté et autres vices se commettent par de mauvaises pensées et encore par les mauvaises paroles que l'on dit ou que l'on écoute ! Mon âme, que de péchés nous avons commis par la pensée !... que de péchés par les paroles !... Nous pouvons en faire l'examen dans notre conscience, mais Marie en voit les effets sur la tête de son Fils inanimé ; et ce qu'elle considère, ce sont moins les épines, les blessures et les meurtrissures de ce chef adorable, que la malice de nos péchés, qui en fut l'auteur, et ce sont nos péchés qui déchirent plus cruellement son cœur... Aussi, pour peu que nous ayons à cœur de la consoler, concevons l'horreur et le repentir de ces mêmes péchés... Quand le démon nous tentera en nous disant : « Quel mal est-ce qu'une mauvaise pensée ? Quel mal est-ce qu'une parole mauvaise ? » Répondons-lui : « Ah ! quel mal est-ce que cela ? Eh bien, allons à Marie, et prions-la de nous prêter la pénétration de son regard, pour que nous reconnaissions sur la tête de Jésus le mal et le grand mal de ces sortes de péchés. » Mais tout en pleurant nos fautes, compatissons à la tristesse de cette divine Mère.

COLLOQUE

O Mère du bel amour, Mère aussi de la grande douleur, pendant que vous tenez vos yeux fixés sur votre Fils, je vous considère moi-même des yeux de l'âme, au milieu des angoisses de votre inconsolable douleur. Pour faire diversion à vos peines si amères, je voudrais vous prier de détourner vos yeux de ce douloureux objet que vous serrez dans vos bras, et de les reporter vers moi ; mais je crains, et avec raison, que vous n'ayez plus à souffrir d'un seul regard que vous jetteriez sur moi, que de mille autres arrêtés sur votre Fils ; car c'est moi, oui, c'est moi qui ai mis en ce pitoyable état cette tête sacrée, digne d'être couronnée d'étoiles ; c'est moi qui l'ai défigurée, qui l'ai couverte de blessures ; et je ne puis rien dire pour me justifier ou m'excuser, puisque c'est moi qui ai réalisé cette passion et cette mort avec pleine connaissance, avec une volonté délibérée, avec une noire malice qui ne peut s'excuser. Malgré mon indignité, je vous prie de jeter un regard sur moi : *Mater misericordiæ, illos tuos misericordes oculos ad nos converte ;* et par ce regard faites passer dans mon âme, je ne dirai pas toute votre douleur, je ne serais pas capable de la porter, mais au moins une partie ; car il n'est pas juste que vous la portiez seule tout entière, quand ce devrait être à moi de la subir, puisque je suis coupable de tous les tourments de

votre Fils. *Fac me tecum pie flere, crucifixo condolere, donec ego vixero.*

Fruit de la méditation.

Je prends la résolution de me tenir en garde contre les mauvaises pensées, surtout contre les pensées impures, qui s'allument plus facilement que les autres dans le cœur; j'aurai soin de me rappeler, pour les repousser, que les simples péchés de pensée suffisent pour offenser gravement le Seigneur notre Dieu, et pour mener les âmes en enfer. On peut connaître leur malice en considérant la tête de Jésus blessée par tant d'épines.

IIe POINT

—

CONSIDÉRATION

On a coutume de représenter les martyrs ayant auprès d'eux l'instrument de leur supplice. Ainsi, on peint saint Paul avec l'épée qui lui trancha la tête, saint Pierre avec sa croix, sainte Catherine avec sa roue. C'est dans cette même pensée que que Notre-Dame des Sept-Douleurs, la Reine des martyrs, est dépeinte avec son Fils inanimé dans ses bras, car il fut véritablement le terrible instrument de son supplice. Quand même Marie eût été loin du Calvaire, et n'eût rien vu de la passion et de la mort de Jésus-Christ, la seule chose de le voir mort entre ses bras, après un

supplice d'une cruauté inouïe, devait suffire à la faire mourir de douleur ; car ce spectacle rassemblait sous ses yeux comme en abrégé toute la suite de ses tourments : que dut-ce être donc, quand cette douleur vint s'ajouter à toutes celles qu'elle avait endurées jusque-là sur la route du Calvaire et au pied de la croix, et les raviva toutes à la fois dans un même instant? Mon âme, suivons des yeux les regards de la Vierge Mère. Elle regarde la poitrine de Jésus, si déchirée par la flagellation, qu'on lui voit toutes les côtes. Elle regarde dans ses pieds et dans ses mains les plaies profondes creusées par les clous ; elle regarde à son épaule l'horrible plaie qu'il s'est faite en portant la croix. Pendant qu'elle considère ces plaies multipliées sur le corps très-innocent de son Fils, quelle peine intolérable elle doit en ressentir !

RÉFLEXION

Mais, ô mon âme, à ton avis, à quoi doit penser Marie, tandis qu'elle considère tant de plaies? Elle pense aux péchés du genre humain, et puisque les péchés se commettent avec l'âme et avec le corps, elle pense que c'est pour expier les péchés des âmes que Jésus a souffert des peines excessives en la sienne, et que c'est pour réparer les péchés de notre corps qu'il a fait subir à son corps les douleurs extérieures de tant de plaies... Mais comme entre les péchés dont notre corps est l'instrument le plus abominable est celui de l'impureté, arrêtons-nous ici,

ô mon âme, et si nous avons conscience d'avoir commis un seul de ces péchés dans tout le temps de notre vie, disons-nous avec épouvante : « Combien il faut que ce péché soit grave, puisque pour ce péché qu'il n'avait pas commis, et qui m'était personnel, la chair très-pure de Jésus-Christ a dû faire une pénitence si terrible?... » Et quelle douleur aura sentie Marie, de songer en son âme virginale à tant d'ignobles péchés, châtiés par la justice divine sur le corps immaculé de son très-saint Fils... Ce sont des larmes de sang qu'il faudrait ici pour lui compatir dignement dans cet excès d'affliction.

COLLOQUE

O Vierge accablée de douleurs, non, jamais je ne me suis senti aussi couvert de honte à vos pieds que dans ce moment. Je frémis d'horreur en mettant ma conscience en face de mon Sauveur mort, qui est le Fils vierge du Père vierge dans les cieux, et de la Mère vierge sur la terre; qui a toujours aimé si singulièrement la pureté virginale, et que je vois couvert de tant de plaies à cause de mes impudicités. Je ne suis pas digne de rester là devant vous, soit que je vous considère comme la Reine des martyrs ou comme la Reine des vierges ; et toutefois, je ne voudrais pas me retirer d'auprès de vous, parce que vous êtes aussi Reine de la miséricorde, et que c'est votre clémence qui m'est le plus puissant encouragement à l'espérance au milieu de mes misères.

Ah! de grâce, si je n'ai pas le cœur de souffrir avec vous, comme avec la Reine des martyrs, donnez à mon cœur la douleur qui me fasse déplorer les chagrins que je vous ai causés comme à la Reine des vierges. *Fac me plagis vulnerari, fac me cruce inebriari, et cruore Filii.*

Fruit de la méditation.

Prenez la résolution non-seulement de garder la chasteté, mais de l'aimer d'un amour de jalousie, aussi parfaitement que votre état le demande. Ainsi, faites en sorte qu'à l'avenir vous n'ayez plus à vous accuser en confession d'avoir manqué de soin à rejeter les pensées impures, mais que dans la vérité de la conscience vous n'ayez à vous accuser de n'avoir pas eu pour ces turpitudes toute l'horreur qu'on en doit avoir.

III^e^ POINT

—

CONSIDÉRATION

Jésus-Christ n'avait pas senti le coup de lance, parce qu'il était déjà mort; mais Marie le sentit vivement, elle dont l'âme était crucifiée dans le corps de son Fils, comme le dit saint Bernard en sa méditation. Or, maintenant qu'elle le tient dans ses bras, c'est maintenant aussi qu'elle contemple plus attentivement que jamais la plaie de son côté ouvert. Elle pénètre de tout l'effort de

sa pensée dans la blessure de ce divin cœur, et considérant combien d'une part le cœur de Jésus a été embrasé d'amour pour l'homme, de l'autre combien le cœur de l'homme est froid et ingrat envers Jésus-Christ, elle exhale son amère douleur, tantôt à compatir à ce divin amour qui n'est pas aimé, tantôt à se lamenter de l'ingratitude des hommes... « Enfants d'Adam, » dit-elle à tous, « voyez à quel état s'est réduit pour vous mon divin Fils : après qu'il a donné son sang et sa vie pour vous, est-il possible qu'il n'ait pas encore obtenu votre amour?... » En parlant ainsi, toute baignée de larmes, elle se penche sur la plaie sacrée, l'adore, la baise et jette dans ce très-saint cœur les actes du plus ardent amour, en se lamentant de ce que l'amour infini n'est pas aimé. Contemplons-la bien, et réfléchissons :

RÉFLEXION

Si l'homme le plus vil de ce monde était mort pour vous, sans avoir souffert la millième partie de ce que Jésus-Christ a souffert pour votre amour, vous ne pourriez moins faire que de vous en souvenir quelquefois et de lui déclarer que vous lui avez de grandes obligations : vous le plaindriez en disant : « Ce pauvre homme, comme il m'aimait ! Il n'aurait pas souffert pour moi une mort si pénible, s'il ne m'avait été aussi dévoué. » Mais que veut dire, ô mon âme, que nous vivions dans un tel oubli de Jésus-Christ, après qu'il nous a donné par sa passion et par sa mort une

telle preuve de son amour? Que dirons-nous de notre dureté et de notre ingratitude? En certaines occasions nous savons bien dire que Jésus-Christ est très-aimant, très-aimable et très-digne d'être aimé d'un amour infini; mais ensuite, quand il en faut venir à la pratique, d'où vient que nous l'aimons si peu, que nous prenons de l'ennui s'il s'agit de lui offrir une pensée, un sentiment?... Marie voit notre ingratitude, et il lui est moins pénible de considérer tout ce que Jésus a souffert pour nous que de voir notre indifférence pour Jésus. Voilà ce qui afflige Marie: nous connaissons combien Jésus mérite d'être aimé, combien personnellement nous devons l'aimer, et malgré tout cela nous ne l'aimons pas; nous donnons à entendre que nous l'aimons, mais en réalité nous ne l'aimons pas; examinons-nous, et nous reconnaîtrons qu'il en est ainsi...

COLLOQUE

O Marie, je vous reconnais pour une mère vraiment admirable dans le support de la douleur, parce que vous avez été admirable outre mesure dans l'activité de l'amour. En m'examinant devant vous, je finis par comprendre pourquoi je suis de glace à la vue de votre Fils, tout digne qu'il est de la plus vive compassion. Je n'ai pas d'amour pour Jésus, et pour cette raison, je n'ai pas la moindre douleur à la vue de ses souffrances. A vous donc, qui êtes si douce dans vos grandes amertumes, j'expose les misères de mon pauvre

cœur ; il est vrai que je n'aime pas Jésus, mais toutefois je désire l'aimer. Je ne l'aime pas, parce que j'ai le cœur tout préoccupé par l'amour-propre ; mais c'est de cet amour-propre que je désire précisément me dépouiller pour être ensuite disposé au saint amour. Ah ! rendez efficaces ces désirs encore bien tièdes, ô Marie ! C'est vous qui m'inspirez de vous demander cette grâce, et puisque vous m'inspirez de la demander, j'en conçois une plus grande espérance que vous me l'obtiendrez de votre Fils. *Fac ut ardeat cor meum, in amando Christum Deum, ut sibi complaceam.*

Fruit de la méditation.

Appliquez-vous à mortifier l'amour-propre : c'est en quoi consiste l'abnégation de soi-même intimée par Jésus-Christ à quiconque veut le suivre. L'amour-propre recherche uniquement ses aises et sa propre satisfaction ; et tant que cet amour a le dessus, l'amour pour Jésus ne peut exister. Faisons-nous donc violence pour le mortifier, en détruisant la mauvaise habitude que nous avons prise de le favoriser et de le satisfaire.

SEPTIÈME MÉDITATION

SUR LA SEPTIÈME DOULEUR DE MARIE, LORSQUE JÉSUS REÇUT LA SÉPULTURE

Il y avait déjà quelque temps que la Mère désolée tenait son Fils mort entre ses bras, et elle avait pu le contempler à loisir et l'arroser de ses larmes, lorsque saint Jean lui fait remarquer que l'heure est avancée, et la prie de laisser ce très-saint corps aux soins de Joseph et de Nicodème, car ils avaient déjà fait tous les préparatifs pour lui donner la sépulture la plus convenable qu'il fût possible. Marie leur abandonne donc à regret le corps de son Fils, en faisant violence à son amour; et les deux disciples prenant ce saint dépôt déjà enveloppé du linceul, l'étendent sur le lit funèbre... Mais nous, pour comprendre la douleur de Marie, entrons par la pensée dans l'intérieur de son cœur, et méditons quels furent ses sentiments 1° pendant qu'elle accompagnait son Fils au tombeau, 2° pendant qu'elle assistait à sa sépulture, 3° quand elle eut cessé de le voir après la fermeture du sépulcre.

Ier POINT

—

CONSIDÉRATION

Considérez les diverses circonstances de la sépulture. Déjà les Juifs ont quitté le Calvaire ; on porte au tombeau le corps de Jésus en compagnie d'un certain nombre de fidèles rassemblés sur le lieu du supplice ; Marie suit le cortége avec un magnanime courage, sans ôter ses regards de ces restes vénérés. Rappelez maintenant à votre souvenir ce qui se passe d'ordinaire aux funérailles. Aussitôt après la mort d'une personne, ses amis se prennent à pleurer ; mais les pleurs redoublent quand on porte le corps au lieu de la sépulture. Si le défunt est un fils que la mort vient d'arracher à la tendresse d'une mère, on se met en devoir d'emmener cette mère désolée et de la tenir à l'écart et le plus loin possible, quand on emporte le cadavre, de peur que ce triste spectacle n'accroisse sa douleur jusqu'à lui causer des évanouissements. Mais avec la mère de Jésus, on n'emploie nullement ces précautions : elle a voulu se trouver présente à la mort de son Fils, elle veut encore accompagner sa dépouille mortelle. Sans calculer les nouvelles douleurs que ce spectacle va lui causer, elle se met en marche sans perdre un instant de vue le corps de son Fils, et sa première pensée se porte

à considérer vers quel lieu elle suit son Fils : c'est au tombeau. Qui pourrait dire ce que cette pensée funèbre excite de douleurs dans son cœur?...

RÉFLEXION

Réfléchissez combien cette marche funèbre de Marie accompagnant son Fils à la sépulture diffère de celles qu'elle fit d'autres fois à sa suite, quand il allait prêcher par les villes et opérer des miracles. Autant sa joie était grande alors, autant est grande actuellement sa douleur. Mais observez la modestie qu'elle garde dans cette douleur même : point de cris, point d'éclats extérieurs, aucune contorsion. Comme elle a fait constamment un bon usage des prospérités en les rapportant à la gloire de Dieu, ainsi fait-elle un bon usage de ses désolations, par son entière résignation à la volonté de Dieu. Nous avons le plus grand besoin de profiter de cet exemple ; car dans les prospérités, combien nous nous livrons à la vanité, sans songer à nous reconnaître redevables à Dieu de ses dons! Dans les adversités, combien nous nous laissons abattre, sans savoir nous conformer à la volonté de Dieu!... Agir ainsi, c'est abuser des moyens que Dieu nous donne pour opérer notre salut éternel ; pour en faire un bon usage, il faut garder la modération, dans la prospérité comme dans l'infortune, par la rectitude de l'intention. Accompagnons donc en esprit Marie dans cette marche funèbre, pour lui offrir le tribut de

notre compassion, mais implorons-la pour obtenir la grâce de l'imiter.

COLLOQUE

Plus votre douleur est modeste, ô Marie, plus j'en conclus qu'elle est profonde; mais que dois-je dire en cette occasion? Tandis que tous les fidèles accourus au Calvaire, hommes et femmes, pour pleurer avec vous la mort de votre Fils et pour l'accompagner à sa sépulture, fondent en larmes et se frappent la poitrine, moi seul j'ai les yeux secs, sans avoir d'autre moyen de vous compatir qu'en vous exprimant quelques paroles stériles, semblables à ces condoléances affectées dont use le monde en pareilles circonstances. Ah! Vierge très-sainte, faites tomber de votre cœur dans le mien une goutte de cette immense amertume dont le vôtre est inondé, afin que je vous compatisse dignement; et faites-moi aussi part de votre vertu héroïque, afin que j'arrive à vous imiter. Mon cœur est tout à fait mondain, esclave de ses passions, et dans la joie comme dans la peine il se laisse uniquement conduire par le monde, la chair et le sang, sans jamais envisager Dieu. Cette parole que je devrais dire avec courage en certaines rencontres : « Patience pour l'amour de Dieu! » je ne sais vraiment la dire, parce que je n'en ai pas acquis l'usage. Obtenez-moi la grâce que dans toutes les vicissitudes de ce monde j'apprenne par votre exemple à tout recevoir comme venant de Dieu, à tout rapporter

à Dieu, à user de tout avec conformité à la volonté de Dieu, en sorte que tout me serve de moyen de salut.

Fruit de la méditation.

Je veux m'habituer à former de bonnes intentions, et à élever souvent mon cœur à Dieu, parce qu'à l'heure de ma mort je ne pourrai prier le Seigneur qu'il me donne le paradis pour telles et telles souffrances que j'ai endurées, si je ne les ai endurées pour son amour. Tant d'autres bonnes œuvres ne me serviront également de rien, si elles n'ont été faites avec une bonne intention. Jésus-Christ me dit assez que le règne de Dieu doit être dans mon intérieur.

IIe POINT

—

CONSIDÉRATION

On porte le corps sacré du Sauveur, ainsi escorté, à un jardin peu éloigné, où Joseph d'Arimathie tient déjà prêt un sépulcre neuf, dans lequel personne ne fut jamais plus enseveli dans la suite. Dès que le corps y est déposé, avant qu'on l'embaume avec la myrrhe et l'aloès que Nicodème a mis en réserve en grande quantité, l'auguste Vierge se met en devoir de laver elle-même le visage de son Fils, et de nettoyer ses plaies, en les baisant l'une après l'autre et les

arrosant de ses larmes. Bien qu'elle sente la respiration lui manquer, par la violence de sa douleur, et que son cœur éprouve une suffocation mortelle, elle continue ce charitable office, parce qu'elle ne peut se séparer de cet objet qui absorbe son ardent amour. Enfin, on embaume le corps sacré des pieds à la tête, et tandis qu'on le dépose dans le tombeau, elle se tient à genoux, l'adore et lui demande pardon, si elle ne l'a pas servi aussi bien qu'elle le devait durant les trente-trois années qu'il a vécu, et spécialement si elle a manqué de lui rendre toutes les assistances possibles durant le temps de sa passion. En qualité de Mère très-aimante, elle donne à son très-aimable Fils le dernier adieu, et à l'instant où l'on ferme le sépulcre, elle sent son cœur se resserrer et se fermer avec une telle oppression de douleur, que la respiration et la vie sont près de lui manquer...

RÉFLEXION

Réfléchissez que les saints Pères ont eu grandement raison d'appeler Marie la Reine des martyrs, pour avoir plus souffert que tous les martyrs ensemble : car les martyrs ont subi leurs douleurs dans leurs corps, mais Marie endura les siennes dans son âme; les martyrs, au milieu des tourments qu'endurait leur chair, étaient consolés dans leur âme par des douceurs célestes ; et le divin amour qui embrasait leur cœur, leur rendait toute la peine douce et agréable. Marie, bien

loin de ressentir cette suavité dans son âme, l'avait toute remplie d'amertume, et c'était son amour même qui causait sa douleur et la rendait plus vive. Elle aurait eu cependant un puissant motif de se consoler dans ses afflictions, si elle eût voulu y appliquer sa pensée; c'était que tandis que tous les pécheurs de l'univers avaient coopéré à la passion de Jésus-Christ, elle seule n'ayant jamais commis le péché, ni encouru la tache d'aucun péché, n'avait participé en rien à la culpabilité de ce déicide. Ce motif de consolation n'arrivait pas jusqu'à son cœur, parce que son humilité l'empêchait d'y penser. Mais c'est à nous, ô mon âme, qu'une pensée bien différente convient, et nous devrions y réfléchir sans relâche : c'est la pensée de la part si considérable que nous avons prise à la passion de Jésus-Christ par nos iniquités. Pensons-y donc avec une extrême douleur; et si nous ne pouvons concevoir cette douleur, regrettons notre insensibilité, et proposons-nous de réformer notre vie.

COLLOQUE

Comme il n'y a parmi les créatures aucune douleur comparable à votre douleur, ô Marie, il ne s'y trouve aucun cœur capable de vous compatir autant que vous le méritez. Je vous offre pour cette raison votre propre cœur; je vous offre vos douleurs, afin que vous vous donniez à vous-même la compassion que vous méritez. Désirez-vous quelque consolation, ô Mère de

douleurs? Considérez-vous vous-même, et consolez-vous par cette pensée qu'il n'est pas de créature si chère à Dieu que vous, parce qu'il n'est pas de créature qui ait souffert autant que vous pour lui, et qui ait autant que vous ressemblé à Jésus-Christ dans la souffrance. Pour moi, la grâce que je vous demande ici au tombeau de votre Fils, c'est que ma vie passée reste ensevelie dans ce même tombeau, et que j'en commence une nouvelle qui soit toute chrétienne, vertueuse, évangélique, conforme en tout aux enseignements et aux exemples que m'a donnés Jésus-Christ. Faites-moi recueillir présentement les fruits de votre intercession, afin que je puisse recueillir à la mort ceux de votre protection. *Flammis ne urar succensus, per te, Virgo, sim defensus in die judicii.*

Fruit de la méditation.

Ce doit être une vraie réforme de notre vie; tellement que dorénavant on ne retrouve plus en nous l'homme de la vie passée. Que sert de méditer la passion de Jésus et de Marie, si nous voulons encore être les mêmes qu'auparavant, avec les mêmes attaches, les mêmes goûts, les mêmes humeurs, les mêmes susceptibilités d'amour-propre, les mêmes respects humains?...

III^e POINT

CONSIDÉRATION

Après que la pierre a fermé l'entrée du sépulcre, Marie pense à ce qu'elle pourrait faire pour se fixer en ce lieu et prolonger son séjour dans le voisinage de son Fils. Mais le coucher du soleil étant venu, et saint Jean la priant de revenir au logis, elle se rend tranquillement à son avis, mais avec quelle douleur intérieure! Abandonner son Fils et se voir obligée de le laisser là mort et enseveli! Tout mort qu'il est, elle l'appelle encore son souverain bien, son trésor et l'unique soutien de sa vie, sans lequel elle ne sait plus comment supporter l'existence. Elle fait deux pas, puis retourne en arrière; car, s'arracher de ce tombeau, c'est pour elle souffrir le déchirement de ses propres entrailles. Elle part enfin, et se résigne à suivre la compagnie; mais elle laisse son cœur là où elle a son trésor, et ne pouvant plus y reporter ses pas, elle y reporte en se retirant ses regards. O Dieu! partir sans son Fils! Quel départ douloureux!

RÉFLEXION

Jésus-Christ avait prédit que les Apôtres se scandaliseraient de sa passion et de sa mort; ce qui arriva en effet. Car leur foi chancela; ils se

demandèrent dans leur doute comment un vrai Dieu pouvait être si maltraité des hommes, et comment pouvait sauver le monde celui qui n'avait pu se sauver lui-même. L'espérance chancela pareillement dans leur cœur; quoique Jésus-Christ leur eût promis plusieurs fois son royaume, ils ne pouvaient comprendre quel royaume il avait à leur donner après avoir subi une mort si infamante; enfin et par conséquent le divin amour s'était bien refroidi en eux. Mais en Marie, rien de semblable; sa foi reste très-vive, son espérance très-ferme, sa charité très-ardente; bien plus, c'est elle qui éclaire, qui encourage, qui console tous les disciples et les remplit de douceurs spirituelles, sans que l'excès de ses douleurs empêche l'exercice des vertus. Voilà pour nous un grand exemple! Ce qui nous rend si lâches et si instables dans le service de Dieu, c'est que nous n'avons pas l'amour de Dieu; et l'amour de Dieu nous manque, parce que les vertus de foi et d'espérance se sont trop affaiblies en nous. Oh! si nous croyions, si nous espérions comme il faut, quels progrès ne nous verrait-on pas faire dans la perfection! Recourons à Marie, qui est la mère des douleurs et aussi la mère des consolations, et demandons-lui en grâce les trois vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, qui nous sont absolument nécessaires pour notre salut éternel.

COLLOQUE

O Vierge très-affligée, en considérant cette dernière douleur, qui ne fut pas transitoire, mais qui vous dura tout le temps de votre vie, je comprends plus que jamais le devoir que j'ai de vous compatir; et cependant mon cœur ne s'émeut nullement de compassion. Il me semble bien ressentir quelque attendrissement, par mon imagination toute remplie des douloureux objets qui me sont représentés dans la passion et la mort de votre Fils; mais je crains beaucoup que mon attendrissement ne soit qu'un effet de la nature. Je voudrais avoir une vraie douleur qui provînt d'un véritable amour; comment puis-je faire pour l'avoir si vous ne me l'obtenez, ô Marie? Tout mon mal est de n'avoir pas cette vraie foi et cette vraie espérance que doit avoir quiconque est vraiment chrétien; et ces vertus me manquant, il est inévitable que l'amour de Dieu me manque aussi. Ah! daignez porter remède à mon mal, ô Vierge très-affligée; surnaturalisez tous mes mouvements naturels. Obtenez-moi de votre Fils la grâce que la foi, l'espérance et la charité se ravivent et s'accroissent toujours de plus en plus en moi, afin qu'après ma mort je sois rendu digne de voir le souverain bien que j'aurai cru, d'atteindre le souverain bien que j'aurai espéré, de posséder le souverain bien que j'aurai aimé. Qu'il en soit ainsi, ô Jésus mon Sauveur très-aimant, par l'intercession de votre très-sainte Mère.

Christe, cum sit hinc exire, da per Matrem me venire ad palmam victoriæ.

Fruit de la méditation.

Je pratiquerai souvent pendant ma vie les actes de foi, d'espérance et de charité, pour acquérir la facilité de les pratiquer encore dans le temps de la mort. Ces actes me sont absolument indispensables, et beaucoup plus nécessaires que je ne saurais l'imaginer; et pourtant je n'y pense pas; mais je dois y penser, je dois m'y appliquer, et m'habituer à les exercer fréquemment.

SEPT AFFECTIONS

A LA VIERGE MARIE SUR SES SEPT DOULEURS

Pour l'utilité de ceux qui ont une dévotion particulière aux sept douleurs de la très-sainte Vierge, il m'a semblé à propos d'ajouter aux méditations précédentes sept affections de condoléance que l'on pourra dire au besoin avec sept *Pater* et *Ave*. Si en mémoire des sept douleurs on voulait réciter le chapelet des sept douleurs, on pourra pour chaque dizaine se servir d'une de ces affections, de la manière qu'en récitant le rosaire on fait précéder chacune des dizaines de la méditation de l'un des quinze mystères.

PREMIÈRE DOULEUR

Je vous compatis, ô Reine des martyrs, Mère de Dieu, pour la grande douleur que vous ressentîtes, à l'instant de la prédiction du vieillard Siméon, quand la passion et la mort très-cruelle de votre fils Jésus-Christ vous fut révélée, votre âme restant dès lors transpercée par un glaive très-aigu. Ah! Vierge désolée, je vous prie de m'obtenir par votre intercession et par vos mérites la grâce d'une vraie douleur de mes péchés, comme ayant été la cause de toutes les douleurs de Jésus-Christ et de toutes les vôtres. Et je vous prie encore d'obtenir du Seigneur le don du repos éternel aux âmes du purgatoire qui ont eu le plus de dévotion pour vous.

Pater, Ave.

SECONDE DOULEUR

Je vous compatis, ô Reine des martyrs, Mère de Dieu, pour la grande douleur que vous ressentîtes dans votre cœur, lorsque, ayant perdu Jésus-Christ sans qu'il y eût de votre faute, vous allâtes à sa recherche pendant trois jours, dans un état d'humiliation et d'affliction extrême de vous voir privée de sa très-aimable présence. Ah! Vierge désolée, je vous prie de m'obtenir par votre intercession et par vos mérites la grâce d'une véritable humilité, puisque sans humilité je ne

pourrai jamais ni conserver la grâce de Dieu, ni la retrouver après l'avoir perdue. Et je vous prie encore d'obtenir du Seigneur la grâce du repos éternel aux âmes du purgatoire qui ont eu le plus de dévotion pour vous.

Pater, Ave.

TROISIÈME DOULEUR

Je vous compatis, ô Reine des martyrs, Mère de Dieu, pour la grande douleur qui déchira votre cœur, lorsque votre Fils prit congé de vous pour aller se livrer aux mains de ses ennemis et opérer la rédemption de mon âme, par le sacrifice de sa vie et par l'effusion de son sang très-précieux. Ah ! Vierge désolée, je vous prie de m'obtenir par votre intercession et par vos mérites la grâce d'une parfaite résignation à la volonté divine, en toutes les adversités qui pourraient m'arriver, conformément à la résignation que vous montrâtes en donnant à Jésus-Christ la permission d'aller souffrir et mourir pour obéir à la volonté de son Père éternel. Et je vous prie encore d'obtenir du Seigneur le don du repos éternel aux âmes du purgatoire qui ont eu le plus de dévotion pour vous.

Pater, Ave.

QUATRIÈME DOULEUR

Je vous compatis, ô Reine des martyrs, Mère de Dieu, pour la grande douleur qui transperça

votre âme, lorsque vous vîtes le Fils de Dieu, couronné d'épines et maltraité par les Juifs, aller au Calvaire, en portant sur ses épaules sa lourde croix. Ah! Vierge désolée, je vous prie de m'obtenir par votre intercession et par vos mérites la grâce d'un véritable esprit de pénitence, pour détester le péché, et d'un véritable esprit de patience, pour porter avec mérite les afflictions de cette vie. Et je vous prie encore d'obtenir du Seigneur le don du repos éternel aux âmes du purgatoire qui ont eu le plus de dévotion pour vous.

Pater, Ave.

CINQUIÈME DOULEUR

Je vous compatis, ô Reine des martyrs, Mère de Dieu, pour la grande douleur dont vous fûtes affligée outre mesure, lorsque, sur le Calvaire, vous assistâtes au crucifiement de votre fils Jésus, ressentant dans votre cœur les coups de marteau et la pointe des clous qu'on lui fit souffrir, et lorsque vous le vîtes crucifié entre deux voleurs, puis agoniser et mourir avec tant d'opprobre et de souffrance. Ah! Vierge désolée, je vous prie de m'obtenir par votre intercession et par vos mérites la vertu de la charité fraternelle, qui me fasse aimer mon prochain de tout mon cœur, et vouloir du bien pour l'amour de Dieu à ceux mêmes qui me font du mal, comme vous-même vous offrîtes la vie de votre Fils pour tous les pécheurs et

même pour ses bourreaux. Et je vous prie encore d'obtenir du Seigneur le don du repos éternel pour les âmes du purgatoire qui ont eu le plus de dévotion pour vous.

Pater, Ave.

SIXIÈME DOULEUR

Je vous compatis, ô Reine des martyrs, Mère de Dieu, pour la grande douleur que vous ressentîtes lorsque, Jésus mort étant déposé de la croix et remis entre vos bras, vous le vîtes tout déchiré de la tête aux pieds, et baisâtes ses plaies sacrées. Ah ! Vierge désolée, je vous prie de m'obtenir par votre intercession et par vos mérites la grâce d'une vraie dévotion à la passion de Jésus-Christ, conformément à l'impression profonde que vous en conservâtes durant tout le temps de votre vie. Et je vous prie encore d'obtenir du Seigneur le don du repos éternel aux âmes du purgatoire qui ont eu le plus de dévotion pour vous.

Pater, Ave.

SEPTIÈME DOULEUR

Je vous compatis, ô Reine des martyrs, Mère de Dieu, pour la grande douleur dont votre cœur fut oppressé, lorsque vous vîtes ensevelir le corps béni de votre fils Jésus, et refermer ensuite son sépulcre par la pierre, votre âme restant dès lors inconsolable de la séparation de celui qui était votre souverain bien. Ah ! Vierge désolée, je vous

prie de m'obtenir par votre intercession et par vos mérites la grâce d'une foi vive, d'une ferme espérance et d'un ardent amour de Dieu, conformément au constant exercice que vous fîtes de ces vertus, nonobstant vos immenses douleurs. Et je vous prie encore d'obtenir du Seigneur le don du repos éternel aux âmes du purgatoire qui ont eu le plus de dévotion pour vous.

Pater, Ave.

ORAISON

A NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

Je vous offre, ô la Reine des martyrs et la digne Mère de Dieu, mes sentiments de compassion ; ils proviennent, il est vrai, d'un cœur misérable et faible, mais qui désire vous honorer du mieux qu'il lui est possible. Pour suppléer à ma langueur et à mes aridités, je vous offre les actes d'une très-vive compassion qu'ont exercés à votre égard toutes les saintes âmes qui ont eu le plus de dévotion à vos amères douleurs. Je vous offre la tendre compassion de votre très-doux Fils, qui souffrait avec vous et pour vous, en vous voyant si affligée avec lui et pour lui. Je vous recommande mon âme, ô Mère désolée; rendez-moi digne d'obtenir de Votre divine Majesté les grâces que je vous ai demandées et que vous avez coutume d'accorder à ceux qui méditent dévotement

vos douleurs. Donnez-moi encore la persévérance dans les vertus que j'espère obtenir par votre intercession et par vos mérites, afin qu'assisté par vous durant ma vie, à ma mort et dans le purgatoire, je puisse arriver à posséder avec vous le bonheur éternel dans le ciel et à vous rendre des actions de grâces éternelles pour mon salut.

MÉDITATION

POUR LE

VENDREDI DE LA PASSION

SUR LES DOULEURS DE LA VIERGE MARIE

CONSIDÉRATION

Marie était debout sur le Calvaire en face de Jésus crucifié. Ainsi parle l'Évangile, sans autre détail, parce que ce peu de paroles en disent assez pour comprendre l'étendue de ses douleurs[1]. Marie portait à Jésus un très-grand amour comme à son Dieu, et un très-grand amour encore comme à son Fils. Que l'on mesure cet amour par cette règle : que l'on souffre autant que l'on aime[2] ; et on comprendra sans peine que, son amour ayant été supérieur à toutes les affections de ce monde[3],

1 Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus. (Joan. XIX, 25.)

2 Qualis amor, talis dolor. (D. Aug. lib. IV de Civit. Dei, cap. IX, et lib. XXI, cap. XLVI.)

3 Superat omnes amores omnium creaturarum magnitudo amoris istius. (D. Anselm. de Excell. Virg., cap. IV.)

sa douleur a surpassé toutes les douleurs [1]. L'amour et la douleur en Marie doivent être considérées comme atteignant le suprême degré possible à tout l'être créé [2].

Marie a souffert dans son cœur tout ce que Jésus-Christ a souffert dans son corps [3], et bien que son cœur soit un sanctuaire dont l'entrée nous est fermée, il suffit de contempler Jésus, l'homme de douleurs, couvert de plaies des pieds à la tête, abîmé de souffrances et agonisant sur la croix, pour se figurer tout cet ensemble de douleurs reproduit dans le si tendre cœur de sa divine Mère [4]. Mais en même temps, comme Jésus, dans son crucifiement, eut un motif de se réjouir [5] à la pensée que le fruit de sa passion devait être la rédemption du monde, Marie dans sa douleur eut ce même motif de consolation [6]. Elle gémissait de douleur de voir Jésus si chargé de peines et d'opprobres, mais elle respirait et se consolait par

[1] Plus omnibus dilexit; propterea et plus doluit. (D. Bern. Serm. de Assumpt.)

[2] Non crede meditari posse dolorem Virginis, nisi tantum fuisse credamus quantum unquam dolere potuit de tali filio talis mater. (D. Bern. Tract. de Lament. Virg. Mar.)

[3] Hoc Maria patiebatur in corde quod in carne Christus. (Arnold. Carnot. de Laud. Virg.)

[4] Vulnera per corpus filii dispersa, unita erant in corde matris. (D. Bonav. de Compass. Virg.) Totus Christus crucifixus est in intimis visceribus cordis ejus. (D. Laurent. Justin. de Incend. div. amor., cap. IV.)

[5] Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem. (Hebr. XII, 2.)

[6] Spectabat piis oculis filii vulnera, per quæ sciebat omnibus futuram redemptionem. (D. Ambr. lib. de Instit. Virg., cap. VII.)

l'espérance qu'elle en concevait pour notre salut.

On peut dire qu'elle avait deux fils : Jésus-Christ et le genre humain, et ainsi deux amours semblaient lutter dans son cœur. D'une part, elle n'eût pas voulu que Jésus mourût, connaissant tout le prix d'une telle vie ; mais d'autre part, elle ne voulait pas que nos âmes mourussent de la mort éternelle, ayant été créées pour vivre éternellement dans le ciel. Mais l'amour qu'elle avait pour nous prévalut, et elle supporta volontiers la douleur très-amère qu'elle ressentit dans la passion et la mort de Jésus, par l'immense désir qu'elle avait de nous procurer une vie éternelle et bienheureuse [1]. Nous devons ici compatir à Marie dans les douleurs qu'elle a souffertes pour Jésus ; mais nous avons aussi à lui rendre grâces de l'amour de préférence qu'elle a eu pour nous.

RÉFLEXION

Que l'on réfléchisse que la passion du Sauveur a été voulue de Marie comme elle l'a été du Père [2] et de Jésus-Christ pour l'expiation de nos péchés [3], et Marie l'a voulue par le zèle très-ardent

1 Duo filii Mariæ sunt, homo Deus et homo purus. (D. Bonav. Spec. Virg., cap. III.) Pugnabant in Virginis corde duo amores, amor filii et amor mundi ; sed impletum est illud. (Gen. XXV, 23.) Major serviet minori. (D. Thom. a Villan. conc. 1 de Assumpt.)

2 Qui proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (Rom. VIII, 32.)

3 Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis. (Ephes. V, 2.)

qu'elle avait de notre salut éternel [1]. Elle avait une même volonté avec son Fils, et elle s'offrait elle-même pour nous à la justice divine comme son Fils et avec son Fils; le Fils répandant son sang par son corps, Marie le répandant par son cœur [2]. Elle fut extrême la douleur que Jésus-Christ endura pour nos péchés [3]; elle fut extrême aussi dans ce même but la douleur de Marie [4]. De là nous pouvons nous figurer comment elle pourrait nous dire, ainsi que son Fils, de ne pas tant pleurer sur elle que sur nous-mêmes [5].

Réfléchissons que chaque fois qu'on pèche mortellement, on renouvelle autant qu'il est en nous la passion de Jésus-Christ, on méprise son sang très-précieux [6], et on renouvelle encore par conséquent les douleurs de Marie. Pensée puissante pour concevoir une aversion toujours plus

1 Fuit salutis humani generis avidissima. (D. Antonin. p. IV, t. XV, cap. XLI.)

2 Erat una Christi et Mariæ voluntas, unumque holocaustum ambo Deo pariter offerebant; ille in sanguine carnis, hæc in sanguine cordis. (Arnold. Carnot. de Laud. Virg.)

3 Dolor pro peccatis in Christo excessit omnem dolorem. (D. Thom. 3 p., q. 46, art. 6.)

4 Summe doluit et contristata est de iniquitatibus nostris, quæ tantæ fuerunt necis occasio. (D. Bonav. Stim. div. am., part. III, cap. XVI.)

5 Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete. (Luc. XXIII, 28.)

6 Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei. (Hebr. VI, 6.) Qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit. (Hebr. X, 29.)

grande du péché, et pour nous porter à ne plus jamais commettre un seul péché mortel. Afin de l'imprimer fortement dans notre esprit et dans notre cœur, nous devons nous représenter au pied de la croix Marie qui nous montre le crucifix et qui nous dit : « Ne renouvelez pas mes douleurs, en renouvelant par vos péchés la passion de mon bien-aimé Fils[1]. » Ah ! devant une telle pensée pourriez-vous avoir le courage de pécher ?

Il ne faut pas considérer simplement en Marie ce qu'elle a souffert, mais l'amour de notre salut pour lequel elle a tant souffert ; et le fruit de cette réflexion doit être de nous exciter à mortifier nous-mêmes pour son amour nos passions et nos sens. Elle nous anime au pied de la croix par son exemple. Elle souffre en son âme d'atroces douleurs ; mais elle les souffre volontiers parce qu'elle les souffre pour l'amour de Dieu et pour l'amour qu'elle nous porte. Quelle est la mortification qui ne nous semblera douce à nous-mêmes, quand nous voudrons par reconnaissance nous proposer Marie pour l'objet de notre imitation[2] ? Prions-la de nous obtenir de son fils Jésus un véritable esprit de componction, de contrition et de mortification, et croyons que nous ne pouvons mieux la consoler dans ses afflictions qu'en coopérant

[1] Rogo vos, ne amplius me vexare velitis in dilectissimo filio meo. (D. Bonav. Medit. vit. Christ., cap. LXXX.)

[2] Cogita qualis eram in morte filii mei, et non erit tibi grave relinquere voluptates mundi. (S. Birgittæ, lib. I Revel., cap. VI.)

à son amour avec une sainte sollicitude de procurer à tout prix notre salut.

COLLOQUE

Je voudrais avoir des larmes pour compatir à vos angoisses, ô Marie; mais mon cœur est si dur qu'il ne sait rien sentir [1]. Je vous compatis quand je pense que votre vie a été un continuel martyre par la prévision et par le souvenir que vous avez eus de la passion de votre Fils [2]. Mais quand je vous considère au pied de la croix, je vous vois plus digne encore de compassion, plus que martyre et la Reine de tous les martyrs; car c'est là que votre âme fut véritablement transpercée du glaive acéré que vous prédit Siméon [3]. Quelles furent alors votre douleur et votre angoisse [4]! Ah! Mère du saint amour, rendez-moi sensible à la véhémence de vos peines [5], et donnez-moi de ces larmes que vous répandîtes à la mort de Jésus, que vous avez tant aimé et que j'aime si peu [6].

1 Flere peropto, sed cor lapideum habens flere non possum. (D. Bern. Tract. de Lament. Virg. Mar.)

2 Tu longum in cogitationibus tuis, præscia futuræ Passionis filii, pertulisti martyrium. (Rupert. Abb. in Cant., cap. IV.)

3 Tuam ipsius animam pertransibit gladius (Luc. II, 35); ut plusquam martyrem te non immerito dicam. (D. Bern. Serm. de B. Virg. in verba Apoc.)

4 O qualis erat anima matris, cum sic videbat filium deficere! (D. Bonav. in Spec. Virg., cap. XXXVII.)

5 Eia, Mater, fons amoris, me sentire vim doloris fac, ut tecum lugeam. (Hymn. in Offic. 7 Dolor.)

6 Mihi, obsecro, lacrymas illas infunde quas ipsa habui-

O Mère du Sauveur et ma mère, qui avez eu au Calvaire tant d'amour pour moi, détournez un instant votre regard des plaies de Jésus et tournez-le vers moi, pour considérer le malheureux état de mon âme mortellement blessée et tout ulcérée de plaies [1]. J'appelle mon âme malheureuse, parce qu'elle est pécheresse; mais, ô sainte Mère du Crucifié, qui aimez à me voir pénitent et qui m'inspirez le désir de le devenir, rendez-moi vraiment pénitent en m'appliquant les grâces que Jésus-Christ m'a méritées [2]. Ne permettez pas que je renouvelle jamais par ma malice votre douloureuse tristesse, et communiquez-moi une compassion telle, que votre charité en soit consolée, en me voyant réitérer souvent les actes de mon repentir.

Je vous offre encore mille et mille remercîments, ô Marie, pour le désir très-ardent que vous avez eu de mon salut éternel. Oh! combien mon âme vous a été chère et précieuse [3], puisque pour la sauver vous vous êtes résignée à voir votre divin fils Jésus subir une mort si cruelle et si honteuse! Faites que mon âme me soit assez chère et précieuse, et que je l'estime assez pour la préférer à

sti, cum Jesum, dilectum tibi, heu et parum dilectum mihi, crucifixum vidisti. (D. Bern. Tract. de Lament. Virg. Mar.)

1 Attende, Domina, et vide dolores vulnerum animarum nostrarum. (*Id.*, in Deprec. ad Virg.)

2 O Mater crucifixi, da quod jubes, et præbe quod cupio. (*Id.*, Tract. de Lament. Virg. Mar.)

3 Pretiosa fuit anima mea in oculis tuis. (I Reg. xxvi, 21.)

tous les biens de ce monde, et la mettre en état de participer aux joies de l'éternelle félicité, que j'espère par votre toute-puissante intercession [1].

[1] Quando corpus morietur, fac ut animæ donetur paradisi gloria. Amen. (Hymn. Offic. 7 Dolor.)

POUR LE

DIMANCHE DE PAQUES

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

CONSIDÉRATION

La passion de Jésus-Christ fut nécessaire pour notre salut éternel; mais sa résurrection fut plus nécessaire encore [1]. En effet, il était nécessaire que Jésus-Christ fût cru homme et Dieu [2]; ayant donc établi déjà notre foi en son humanité par ses souffrances et sa mort [3], il a établi sa divinité par sa résurrection à une vie immortelle [4]. En mourant, il a prouvé qu'il était un homme; en ressus-

1 Sic oportebat Christum pati, et resurgere a mortuis. (Luc. XXIV, 46.)

2 Est fides nostra de divinitate et humanitate Christi; nec sufficit alterum sine altero credere. (D. Thom. 3 p., quæst. 53, art. 2.)

3 Non enim crucifigeretur aut moreretur, nisi homo. (D. Aug. Enar. in Psalm. LXIII.)

4 Per ejus resurrectionem confirmata est fides nostra circa ipsius divinitatem. (D. Thom., loc. cit.)

citant, il a montré qu'il était un Dieu [1]. Il avait prédit qu'il ressusciterait [2], et sa parole, qui est de toute vérité, devait infailliblement s'accomplir.

Les Juifs et les païens croient comme nous que Jésus-Christ a été crucifié et a subi la mort; mais ils se séparent de nous quant à la foi en sa résurrection, car en croyant qu'il est ressuscité nous confessons qu'il est vraiment Dieu. On raconte d'un grand nombre de personnages qu'ils sont ressuscités ; puis ils sont morts de nouveau. Mais Jésus-Christ est le seul qui, par le plus grand des miracles, s'est ressuscité lui-même pour ne plus mourir [3]. Il est le seul qui ait eu le pouvoir de mourir et de ressusciter à volonté, sans avoir besoin d'une puissance étrangère qui le rappelât à la vie [4] ; parce que lui seul fut Dieu et homme tout ensemble, comme il le fit voir en sa

[1] Crucifixus est ex infirmitate; sed vivit ex virtute Dei. (II Cor. XIII, 4.)

[2] Quia oporteret eum... multa pati..., et occidi, et tertia die resurgere. (Matth. XVI, 21.) Solvito templum hoc; et in tribus diebus excitabo illud. (Joan. II, 19.)

[3] Quis in omnibus cæteris suscitavit aliquando seipsum? Singulare istud est, ut a morte se resuscitet Christus. Solus virtute propria victor prodiit de sepulchro. (D. Bern. Serm. 1 in die Paschæ.) Cæteri sic redierunt ad vitam, ut iterum morerentur. (D. Thom., loc. cit., art. 3.) Christus resurgens ex mortuis jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur. (Rom. VI, 9.)

[4] Potestatem habeo ponendi eam (animam meam), et... iterum sumendi eam. (Joan. X, 18.) Sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber (Psalm. LXXXVII, 5), et in morte mansit, non quasi detentus, sed propria voluntate. (D. Thom., loc. cit.)

résurrection, montrant qu'il était vraiment homme puisqu'il est mort et ressuscité, et manifestant qu'il était vraiment Dieu puisqu'il s'est ressuscité lui-même.

Les témoins de la résurrection sont les sceaux brisés du sépulcre, qui fut trouvé vide avec la pierre renversée, le tremblement de terre, la frayeur des gardes apposés par les Juifs, l'apparition des anges, puis les trois Maries, les disciples au nombre de cinq cents [1], et particulièrement les Apôtres, qui, après avoir douté d'abord, ont fini non-seulement par croire le mystère, mais par en faire partager la croyance au monde entier. Fortifions donc en ce point notre foi, et, nous réjouissant avec l'humanité glorifiée de Jésus, excitons nos cœurs à célébrer dévotement cette grande solennité, que l'on peut appeler la plus grande entre toutes les solennités de la religion [2].

RÉFLEXION

Jésus-Christ est mort pour la rémission de nos péchés; mais comme Dieu ne pouvait nous pardonner nos offenses sans nous remettre en sa grâce et sans nous rendre aptes à sa gloire, c'est dans sa résurrection que Jésus-Christ nous a

[1] Resurrexit..., et... visus est plusquam quingentis fratribus simul. (I Cor. xv, 4 et 6.)

[2] Hæc est dies quam fecit Dominus : exultemus et lætemur in ea. (Psalm. cxvii, 24.)

garanti notre réconciliation avec Dieu [1] et nous a rendus capables de posséder sa gloire [2]; car c'est en vertu de sa résurrection que maintenant l'âme ressuscite de la mort du péché à la vie de la grâce, et que le corps ressuscitera un jour à une vie immortelle [3].

Nous avons deux vies à remplir successivement : l'une mortelle, l'autre immortelle. La vie mortelle nous était assez connue par la mort que l'on a, pour ainsi dire, à tout moment sous les yeux; mais quant à l'immortelle, on n'avait aucune notion claire, parce qu'on n'en avait jamais vu d'exemple. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous l'a manifestée dans sa résurrection [4], qui nous a mérité la vie de l'âme et la vie ressuscitée du corps, comme Adam nous avait mérité la mort [5]. Oh! combien notre foi serait instable, si nous n'avions pas été confirmés par la résurrection de Jésus-Christ

[1] Qui traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram. (Rom. IV, 25.)

[2] Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. (Philip. III, 21.)

[3] Resurrectio Christi est causa resurrectionis nostræ, et animæ in præsenti, et corporis in futuro. (D. Thom., 3 p., quæst. 56, art. 2.)

[4] Duæ vitæ erant, quarum unam novimus, alteram nesciebamus; una mortalis, altera immortalis. Christus unam protulit moriendo; ostendit alteram resurgendo. (D. Greg. Hom. 21 in Evang.)

[5] Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum : et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. (I Cor. XV, 21, 22.)

dans notre croyance à notre résurrection finale [1].

Nous serions bien malheureux si, vivant dans un continuel exercice d'humilité, de mortification et de pénitence comme le veut la religion chrétienne, nous n'avions rien à attendre ni à espérer après notre mort. Mais la résurrection de Jésus-Christ est pour nous une preuve invincible, qui nous persuade qu'il y a pour nous de grandes choses et d'ineffables biens à espérer dans l'éternité [2]. Aujourd'hui notre foi nous oblige à croire que, Jésus-Christ étant ressuscité, nous devons ressusciter aussi, et que notre corps mortel deviendra immortel [3], ou pour la gloire ou pour la peine, selon ce que l'on aura mérité [4]. A la gloire éternelle seront appelés les élus; à la peine éternelle seront condamnés les réprouvés. Desquels serons-nous? Aujourd'hui fut un jour de consternation pour les Juifs et de consolation pour les trois Maries. Tenons-nous dans l'humilité, entre l'espérance et la crainte.

[1] Si Christus non resurrexit..., est inanis fides nostra. (I Cor. xv, 14, 17.)

[2] Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. Nunc autem Christus resurrexit a mortuis... oportet autem illum regnare. (I Cor. xv, 19, 20, 25.)

[3] Omnes quidem resurgemus; sed non omnes immutabimur... Oportet enim... mortale hoc induere immortalitatem. (I Cor. xv, 51, 53.)

[4] Scimus quoniam judicium Dei est secundum veritatem... qui reddet unicuique secundum opera ejus. (Rom. II, 2, 6.) Unusquisque nostrum pro se rationem reddet Deo. (Rom. XIV, 12.)

COLLOQUE

Aidez-moi, ô mon Seigneur Jésus-Christ, à renouveler avec une pleine assurance la profession de ma foi et à croire fermement que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu [1]. Oui, je crois que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, mort pour moi et ressuscité aussi véritablement pour moi [2], et ressuscité non par le secours d'aucun autre, mais par votre seule vertu divine; et ressuscité vainqueur de la mort, de l'enfer et du péché pour ne plus mourir et pour vivre dans votre gloire immense et éternelle [3]. Oui, je le crois, de la même foi qui me fait croire en vous, ô mon Jésus; je vous adore et je me réjouis avec vous que votre humanité soit glorifiée et votre divinité reconnue; et je me complais d'autant plus en cette foi qu'elle sert à me rendre croyables tant d'autres vérités que je suis obligé de croire pour le salut de mon âme.

Moyennant la foi que j'ai en votre sainte résurrection, ô mon divin Rédempteur, je crois encore d'une ferme foi que tous les morts ressusciteront un jour, et qu'avec eux je ressusciterai moi-

[1] Dominus meus et Deus meus. (Joan. xx, 28.) Credo, Domine; adjuva incredulitatem meam. (Marc. ix, 23.)

[2] Surrexit Dominus vere. (Luc. xxiv, 34.) Et scimus quia hic est vere Salvator mundi. (Joan. iv, 42.)

[3] Christus resurgens ex mortuis jam non moritur : mors illi ultra non dominabitur. (Rom. vi, 9.) Fui mortuus; et ecce sum vivens in sæcula. (Apoc. i, 18.)

aussi [1] pour avoir le même sort, ou l'éternelle béatitude, ou la damnation éternelle [2]. Je considère donc ce jour comme un jour de grande allégresse pour moi, en envisageant dans votre résurrection présente notre résurrection future [3], puisque vous êtes, ô mon Jésus, notre chef universel, et que nous sommes vos membres [4]. Mais ce jour est aussi pour moi un jour de grande crainte; car j'ignore pour laquelle des deux éternités, la bonne ou la mauvaise, je dois ressusciter?

Ah! mon très-aimable Sauveur! je me réfugie dans vos plaies, dans ces plaies dont vous avez voulu garder les cicatrices même après votre résurrection [5]; et c'est par ces plaies faites par une de vos grâces efficaces que mon âme ressuscite maintenant du péché à la grâce, et de la tiédeur habituelle à une vie fervente. Car, si j'obtiens présentement une vraie résurrection dans l'âme, je pourrai espérer pour l'avenir une heureuse résurrection du corps. Je me repens, ô mon Dieu,

[1] Scio quod Redemptor meus vivit; et in novissimo die de terra surrecturus sum; et rursum circumdabor pelle mea; et in carne mea videbo Deum Salvatorem meum. (Job XIX, 25.)

[2] Omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei: et procedent, qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii. (Joan. v, 28, 29.)

[3] Jucundemur in Domino, qui resurrectionem carnis solemniter celebramus in Christo. (D. Aug. Serm. 57 de Temp.)

[4] Resurrectionem novimus in capite nostro jam factam, et in membris ejus futuram. (D. Aug. Enar. in Psalm. LXV.)

[5] Ostendit eis manus et latus... Vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum. (Joan. XX, 20, 27.)

d'avoir tant de fois donné la mort à mon âme par mes péchés ; mais ne permettez pas que ces fautes que j'ai commises me soient un principe de mort [1].

1 Peccata præterita non nocent, quando non placent. (D. Hièron. apud D. Thom. in Cat. Marc. xxvi.) Non nocent præterita, si non placent præsentia. (D. Aug. Serm. 1 in Vigil. Pentec., seu Serm. 181 de Temp.)

POUR LA

SECONDE FÊTE DE PAQUES

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

CONSIDÉRATION

La crainte naît du fond même de notre conscience ; car la conscience comprend son état, et elle ne peut moins faire que de craindre, quand elle réfléchit sur ses propres péchés ; mais pour éviter qu'elle ne tombe dans la pusillanimité, qui est toujours pernicieuse, l'âme doit se soutenir par l'espérance ; et c'est dans la résurrection de Jésus-Christ que l'espérance du salut éternel trouve ses plus puissants motifs [1]. Car le Seigneur n'a pas seulement prédit sa résurrection glorieuse, mais aussi la nôtre [2] ; il est ressuscité le premier comme notre chef, et nous ressuscite-

[1] Resurrexit Christus ad sublevationem nostræ spei... ac complementum nostræ salutis. (D. Thom. 3 p., quæst. 53, art. 1.)

[2] Vivificabit nos post duos dies : in die tertia suscitabit nos ; et vivemus in conspectu ejus. (Oseæ VI, 3.)

rons après lui comme ses membres, les membres devant être rendus semblables en gloire à leur chef [1].

Qui aurait jamais pu espérer que notre humanité obtiendrait un sort aussi glorieux, si cet heureux partage ne nous avait été promis par ce Dieu qui est la vérité même, si ce Dieu fait homme ne nous eût montré en lui-même un exemple de l'ineffable félicité qui nous est destinée pour récompense [2]? Contemplons par la pensée le corps de Jésus-Christ ressuscité. Comme il est beau! Considérons-le dans son admirable éclat; il est plus brillant que le soleil, et il projette des rayons de lumière par chacune de ses plaies. Il est doué d'impassibilité, d'immortalité, d'agilité et d'une telle subtilité, qu'il peut pénétrer en tout lieu les portes fermées [3]. Tels nous serons un jour nous-mêmes [4]. Ainsi devons-nous le croire et l'espérer [5], et nous réjouir en cette fête avec Jésus-Christ pour nous-mêmes, dans la pensée

1 Quod præcessit in capite, sequetur in corpore; cum et nos æquales angelis erimus. (D. Aug. in Psalm. LXV.)

2 Quis hoc sperare auderet, nisi veritas promisisset? (*Id., ibid.*) Ipse ostendit exemplo quod nobis promisit in præmio. (D. Greg. Hom. 21 in Evang.)

3 Factum est corpus impassibile, quod potuit crucifigi; factum est corpus immortale, quod potuit occidi; incorruptibile, quod posuit vulnerari. (D. Leo Serm. 1 de Resur.)

4 Caro resurget incorruptibilis, sine vitio, sine deformitate, sine onere ac pondere. (D. Aug. Serm. 135 de Temp.)

5 Quodammodo nobis dicit Christus: Quod in me vidistis sperate in vobis. (D. Aug. in Psalm. CXXIX.)

qu'il veut nous rendre un jour participants de sa gloire [1].

Mais pour célébrer comme il faut cette fête il ne suffit pas de croire que Jésus-Christ est ressuscité en qualité d'Homme-Dieu; il ne suffit même pas d'espérer que nous ressusciterons et que nous participerons à son éternelle félicité : il est nécessaire encore que nous aimions d'un véritable amour cet Homme-Dieu, notre Sauveur, en qui nous croyons et espérons, et que nous nous consacrions entièrement à lui; parce que l'on peut dire qu'il est ressuscité de la mort à la vie pour être notre maître absolu, soit dans notre vie, soit dans notre mort [2]. Et nous ne serons aimés de Dieu qu'autant que nous aimons Jésus; au contraire, nous serons maudits de Dieu si nous sommes sans amour pour Jésus [3].

RÉFLEXION

Pour ressusciter, il faut auparavant mourir; celui donc qui veut ressusciter à la grâce doit commencer par mourir au péché [4]. Celui qui

[1] Redemptoris nostri resurrectio et nostra festivitas fuit, quia nos ad immortalitatem reduxit. (D. Greg. Hom. 21 in Evang.)

[2] Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus : in hoc enim Christus mortuus est et surrexit, ut mortuorum et vivorum dominetur. (Rom. XIV, 8, 9.)

[3] Pater amat vos, quia vos me amastis. (Joan. XVI, 27.) Qui non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit. (1 Cor. XVI, 22.)

[4] Si mortui sumus cum Christo, credimus quia simul

gît encore dans le tombeau de quelque vice ne peut pas se flatter justement d'être ressuscité avec Jésus-Christ; puisque le premier signe que l'on eut de la résurrection de Jésus-Christ, c'est qu'on vit qu'il n'était plus dans le tombeau [1], et de même aussi par rapport à nous, le premier signe que nous puissions avoir de notre vraie résurrection, sera que nous ne sommes plus dominés par nos anciennes passions, ni attachés aux occasions dangereuses qui nous entraînaient, ni captivés par nos mauvaises habitudes [2].

Pour être mort au péché, il faut cesser de vivre mal; et pour avoir à se réjouir d'être ressuscité à la grâce, il faut s'appliquer à bien vivre [3]. Et c'est là précisément ce que veut dire faire la pâque, c'est-à-dire faire le passage de la vie mauvaise à la bonne, comme la résurrection de Jésus-Christ fut un passage de la mort à la vie [4]. En sorte que

etiam vivemus cum Christo... Quod enim Christus mortuus est, peccato mortuus est. Sic et vos existimate mortuos peccato. (Rom. VI, 8, 10.)

1 Non est hic : surrexit enim... Venite et videte locum ubi positus erat. (Matth. XXVIII, 6.)

2 Non inveniamur iterum curiosi, verbosi, pigri et negligentes ut ante; iterum suspiciosi, detractores et iracundi, cæterisque impliciti vitiis ut ante. (D. Bern. Serm. 1 in die Pasch.)

3 Si bene vivimus, mortui fuimus et resurreximus. Nondum autem mortuus est nec resurrexit qui adhuc male vivit. (D. Aug. Serm. 141 de Temp.)

4 Pascha interpretatur transitus; et quia Christus transiit in novitatem vitæ, nos quoque invitat ad transitum. (D. Bern., loc. cit.)

celui-là seul peut être dit avec vérité faire la pâque, lequel déteste et fuit les vices qu'il avait aimés, et aime et embrasse les vertus qu'il avait détestées, et qui non-seulement cesse d'être vicieux, mais de plus travaille sérieusement à devenir vertueux [1], se comportant dans l'acquisition des vertus, non avec tiédeur et négligence, mais avec ferveur et intrépidité.

Le meilleur signe qui dénote, au témoignage de saint Paul, qu'on a fait une véritable pâque avec Jésus-Christ, et qu'on est vraiment ressuscité avec lui, c'est quand les pensées sont changées dans notre esprit et les affections dans notre cœur; c'est-à-dire quand on ne pense plus autant à la terre, et quand on n'aime plus autant le monde, en sorte que, par une disposition toute contraire, on pense aux vérités éternelles, et on aime et désire les choses spirituelles et célestes [2], et l'âme se sent plus portée à converser des choses célestes avec son Créateur et son Sauveur [3], qu'à s'entretenir avec les créatures des choses de ce monde. Voilà ce à quoi Jésus-Christ nous invite dans la solennité de ce mystère : il veut que nous vivions dans une sainte union d'amour avec

[1] Cum lascivus castus efficitur, avarus misericors, atrox mansuescit, resurrectio celebratur; mortuo quidem peccato, resurgente vero justitia. (D. Chrysost. apud D. Thom. in Cat. Luc. II.)

[2] Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est...; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram. (Coloss. III, 1.)

[3] Nostra autem conversatio in cœlis est. (Philip. III, 20.)

lui dès maintenant, durant notre vie, pour vivre avec lui d'une vie bienheureuse et éternelle [1].

COLLOQUE

Mes péchés me jettent l'esprit en d'extrêmes inquiétudes, et je serais entraîné à me désespérer, si vos mérites, ô mon Seigneur Jésus-Christ, ne réconfortaient mon espérance. Mais en dépit de tout l'enfer qui voudrait me voir désespéré, je veux espérer et j'espère en votre infinie miséricorde, ô mon très-adorable Sauveur. Avec la foi que j'ai en votre sainte résurrection, j'espère ressusciter après vous pour jouir avec vous de votre gloire [2]. J'espère la rémission de mes péchés, en vertu de votre douloureuse passion, comme j'espère aussi le paradis, moyennant votre résurrection glorieuse. Oui, je l'espère fermement par vos mérites, non par les miens [3]; et je l'espère ainsi, parce que vous me l'avez promis ainsi, et que vous voulez qu'ainsi j'espère [4].

O mon Jésus, qui êtes la bonté même, et qui méritez infiniment d'être aimé, je me sens grandement excité à vous aimer, spécialement quand

1 Ut morum mutatione cum Christo vivamus, beatam vitam cum illo accepturi. (D. Aug. Serm. 141 de Temp.)

2 In carno mea videbo Deum meum... Reposita est hæc spes mea in sinu meo. (Job XIX, 26, 27.)

3 Ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo, qui suscitat mortuos..., in quem speramus. (II Cor. I, 9, 10.)

4 Erit tibi anima tua in salutem, quia in me habuisti fiduciam, ait Dominus. (Jerem. XXXIX, 18.)

je réfléchis que vous avez voulu retenir dans votre corps glorifié vos cinq plaies sacrées, et m'y faire lire l'assurance de mon salut éternel. Je vous aime donc, et en vous disant que je vous aime, je vous prie de faire que par le secours de votre grâce je vous aime véritablement de tout mon cœur. Cet amour sera un effet de votre miséricorde, que j'implore et que j'espère [1], pour être en état plus tard de vous rendre grâces de la réalisation de ma foi et de mon espérance [2].

Mais comme je n'aurai jamais pour vous un véritable amour, tant que mon cœur sera attaché à la terre, enseignez-moi vous-même, ô mon divin Maître, comment je dois faire pour mépriser le monde et m'affectionner uniquement au ciel [3]. Élevez mon cœur par une de vos grâces efficaces, et fixez-le dans l'attente des seules joies éternelles [4], afin que ma résurrection soit, comme la vôtre, une résurrection véritable [5]. Sans votre amour point de pâque pour moi ; et c'est unique-

[1] Mirifica misericordias tuas, qui salvos facis sperantes in te. (Psalm. xvi, 7.)

[2] Gratias tibi, Domine. Vera audivimus ; vera credimus ; vera speramus. (D. Aug. Serm. 140 de Temp.)

[3] Doce me terrena despicere et amare cœlestia. (Orat. Secr. in Miss. Dom. iii Advent.) Et te solum Deum pura mente sectari. (Orat. Dom. xvii post Pentec.)

[4] Da nobis id amare quod præcipis, id desiderare quod promittis, ut inter mundanas varietates ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia. (Orat. Dom. iv post Pascha.)

[5] Quicumque post lamenta pœnitentiæ inflammatur æternorum desiderio præmiorum, is plane est qui cum Christo resurgit. (D. Bern. Serm. 1 in die Paschæ.)

ment par votre amour que je passerai d'une vie mauvaise à une bonne vie. Je ne veux point me détacher de vos plaies, dans lesquelles je place toute ma confiance [1].

[1] Revera, ubi tuta firmaque mihi securitas et requies, nisi in vulneribus Salvatoris? (D. Bern. Serm. 61 in Cant.)

POUR LA

TROISIÈME FÊTE DE PAQUES

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

CONSIDÉRATION

La résurrection de Jésus-Christ est glorieuse, parce qu'il est ressuscité à une vie immortelle, et ne doit plus mourir [1]. Il a remporté une telle victoire sur la mort, que la mort est comme anéantie pour lui, parce qu'elle n'aura plus aucun pouvoir sur lui; et telle doit être aussi notre résurrection, si nous sommes vraiment ressuscités à la grâce, puisqu'il a été prédit de nous que nous serons rachetés et délivrés de la mort par les mérites du Sauveur [2]. Il ne suffit pas d'avoir commencé avec quelque ferveur une bonne vie;

[1] Christus resurgens ex mortuis jam non moritur : mors illi ultra non dominabitur. (Rom. VI, 9.)

[2] De manu mortis liberabo eos : de morte redimam eos. Ero mors tua, o mors. (Oseæ XIII, 14.)

il est nécessaire encore d'y persévérer pour obtenir ensuite la vie éternelle[1].

Quant à celui qui ne veut pas persévérer, on peut dire qu'inutile est pour lui la naissance de Jésus-Christ, inutile sa passion, inutile sa résurrection[2] : car, que sert-il de passer du péché à la grâce, quand on veut retourner de la grâce au péché? Notre nature étant faible, fragile et instable, c'est cette instabilité même que nous devons craindre[3] ; mais nous devons néanmoins toujours espérer que Dieu nous assistera de sa grâce, si nous vivons dans l'humilité, sans présumer de nous-mêmes[4] ; voilà le point essentiel pour nous, c'est de ne point résister à la grâce[5].

Il est vrai que, tant que durera notre vie, nous aurons à chaque heure à combattre et contre nos passions, et contre les tentations du démon, et contre les illusions des sens, et contre les maximes, les coutumes et les occasions du monde; mais c'est à nous de considérer que dans le service de Dieu il nous est nécessaire d'être constants,

1 Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (Matth. x, 22.)

2 Sunt quibus nondum natus est Christus; sunt quibus nondum est passus; sunt quibus non surrexit usque adhuc. (D. Bern. Serm. 4 de Resur. Dom.)

3 Non sit nobis Pascha magis in reditum quam in transitum. (D. Bern. Serm. 1 in die Pasch.)

4 Qui autem sperant in Domino, mutabunt fortitudinem... : ambulabunt et non deficient. (Isai. XL, 31.)

5 Rebelles lumini. (Job XXIV, 13.) Dura cervice..., vos semper Spiritui sancto resistitis. (Act. VII, 51.)

d'autant que ceux-là seulement se sauveront qui se feront violence à eux-mêmes, et ceux qui manqueront de persévérance à se faire violence se damneront [1]. Jésus-Christ dans sa résurrection nous a montré la vie nouvelle que nous devons tenir [2], et il faut prendre courage à la poursuivre, car celui-là n'est pas apte au royaume de Dieu qui veut par lâcheté retourner en arrière [3].

RÉFLEXION

Jésus-Christ nous a enseigné dans sa passion comment nous devons souffrir avec lui; mais il nous a montré dans sa résurrection comment nous devons espérer nous réjouir avec lui [4]. Et il suffit de réfléchir combien est grande la récompense de cette gloire céleste que nous attendons, pour nous animer à souffrir toutes nos peines quelles qu'elles puissent être [5], puisque quelque grave et pénible que nous paraisse la vie chrétienne, quelque

[1] Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (Matth. XI, 12.) Væ his qui perdiderunt sustinentiam. (Eccli. II, 16.)

[2] Quomodo Christus surrexit a mortuis..., ita et nos in novitate vitæ ambulemus. (Rom. VI, 4.) Resurrexit, ut in vita sua ostenderet nostræ vitæ novitatem. (D. Aug. Serm. 141 de Temp.)

[3] Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei. (Luc. IX, 62.)

[4] In Passione docuit quid toleremus; in Resurrectione ostendit quid speremus. (D. Aug. Serm. 119 de Temp.)

[5] Sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis. (II Cor. I, 7.)

accablantes que nous semblent les croix et les tribulations de ce monde, qu'est-ce que tout cela finalement, en comparaison de la suprême félicité que notre Dieu nous a promise [1]?

La passion de Jésus-Christ est finie, mais la gloire de sa résurrection ne finira jamais et doit durer éternellement; ainsi passeront et finiront toutes nos peines à l'instant où finira le cours si rapide de notre vie; mais elle ne passera jamais et elle n'aura point de fin la gloire immense de notre félicité, puisqu'elle doit durer autant que la vie de Dieu, qui vit dans tous les siècles. Et n'est-on pas heureux de souffrir, quand on sait que, pour chaque moment de cette souffrance, on mérite dans la bienheureuse éternité un nouveau degré de gloire [2]. Pourra-t-on jamais dire qu'on en fait trop pour le paradis [3]? Que de patience ne faut-il pas dans les événements de la vie humaine, même en menant la vie mondaine! Comment donc pourrions-nous rejeter la patience dans l'exercice des vertus quand il s'agit de l'amour de Dieu et de l'acquisition du royaume de Dieu [4]?

1 Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. (Rom. VIII, 18.)

2 Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. (II Cor. IV, 17.)

3 Quid magnum est pro illa æterna cœlesti patria cuncta sæculi hujus, quantumvis jucunda, contemnere? (D. Aug. lib. V de Civit. Dei, cap. XVIII.)

4 Cum homines pro ista temporali vita ac salute multa mirabiliter sufferant, satis nos admonent quanta sufferenda

C'est la patience qui nous rend humbles dans les prospérités, courageux dans les adversités, doux à supporter les injures [1].

Combien notre corps sera récompensé d'avoir été patient, pénitent, mortifié, lorsqu'à la résurrection générale il entrera dans la gloire immense que le très-patient Sauveur nous a méritée [2]! Oh! que cette misérable chair est aveugle et insensée de courir après les plaisirs vains et passagers, pour lesquels elle sera un jour exclue de tant de gloire [3]! Exhortons notre corps à ne pas empêcher le salut de l'âme, mais plutôt à le seconder de tout son possible. Car il travaille ainsi à son avantage, puisqu'il doit partager la joie de l'âme [4].

COLLOQUE

Je viens vous demander, ô mon Dieu, un don qui est le plus grand et le plus important de tous

sint pro vita æterna, vera felicitate secuta. (D. Aug. lib. de Patient., cap. VII.)

[1] Patientia facit humiles in prosperis, in adversis fortes, contra injurias et contumelias mites. (D. Cyp. lib. de Bono patient.)

[2] Quanta erit illa ineffabilis exultatio, quando ille qui humilis ante venerat pro te glorificanda, o misera caro, sublimis veniet in gloria? (D. Bern. Serm. 6 in Advent. Dom.)

[3] Quousque caro misera, cæca et insipiens, caducas quærit consolationes ob quas contingat repelli ab hac gloria? (*Id., ibid.*)

[4] Noli, o corpus, impedire salutem animæ tuæ. Quoniam tibi etiam exinde gloria paratur. (*Id., ibid.*)

ceux que vous m'ayez jamais faits, ou que vous ayez à me faire : c'est le don de la persévérance, qui me fasse vivre dans votre grâce, mourir dans votre grâce et parvenir à posséder votre gloire [1]. Commencer est le fait d'un grand nombre, mais persévérer est le partage du petit nombre [2] : je vous prie par les mérites de Jésus-Christ de faire que je sois de ce petit nombre. Il me semble que j'ai bonne volonté de vous aimer, de vous honorer et de vous servir tout le temps de ma vie, et il me semble même en certains moments de ferveur que cette bonne volonté doit toujours se maintenir [3] ; mais je ne sais que trop, par d'innombrables expériences, que si vous-même, ô Seigneur, ne gardez la cité, toute ma vigilance sera inutile [4].

Pour ce qui est de moi, je vous présente la résolution que j'ai prise par votre grâce de vous aimer de toutes les forces de mon âme, et de vous aimer si fortement qu'aucune créature ne puisse jamais me séparer de votre amour [5]. Tant que

[1] Negare non possumus, perseverantiam in bono usque ad finem, magnum esse Dei munus. (D. Aug. lib. de Corrept., et Grat., cap. VI.)

[2] Multorum incipere est ; sed perseverantium parvus est numerus. (D. Aug. Serm. 8 ad Fratr. in Er.)

[3] Ego dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum. (Psalm. XXIX, 7.)

[4] Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat, qui custodit eam. (Psalm. CXXVI, 1.)

[5] Neque mors, neque vita..., neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei. (Rom. VIII, 38, 39.)

j'aurai un souffle de vie, je veux persister dans l'obéissance à votre loi, et dans la soumission à toutes vos volontés, quelque opposées qu'elles puissent paraître à mon humeur [1]. Mais je suis comme la cire exposée au feu, prête à mollir à la première occasion suscitée par les sens; je suis comme un peu de poussière que le moindre vent de la tentation suffit à balayer [2]. Qui peut donner consistance et fermeté à ma volonté si instable, sinon vous-même, ô mon Dieu, par votre très-sainte grâce?

Seigneur mon Dieu, qui avez mis mon âme entre vos mains, je la remets entre les vôtres, et je vous la recommande tout particulièrement, afin que vous gardiez sa volonté, qui présentement semble bonne [3]. Que votre main toute-puissante m'assiste, et je ne craindrai plus rien, quand même je verrais se soulever contre moi tout le monde et toutes les puissances de l'enfer [4].

[1] Donec superest halitus in me..., justificationem meam, quam cœpi tenere, non deseram. (Job XXVII, 3, 6.)

[2] Sicut fluit cera a facie ignis. (Psalm. LXVII, 3.) Tanquam pulvis, quem projicit ventus. (Psalm. I, 4.)

[3] Anima mea in manibus meis semper. (Psalm. CXVIII, 109.) In manus tuas commendo spiritum meum. (Psalm. XXX, 6.) Custodi in æternum hanc voluntatem. (I Paralip. XXIX, 18.) Ut per temporalia festa, quæ agimus, pervenire ad æterna gaudia mereamur. (Orat. Fer. IV infr. Oct. Pasch.)

[4] Dominus protector vitæ meæ; a quo trepidabo? Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. (Psalm. XXVI, 1, 3.) Multi insurgunt adversum me. Multi dicunt animæ meæ : Non est salus ipsi in Deo ejus. Tu autem, Domine, susceptor meus es. (Psalm. III, 2, 3, 4.)

POUR LE JOUR

DE

L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST

CONSIDÉRATION

Après sa résurrection, Jésus-Christ resta encore quarante jours sur la terre, apparaissant de temps en temps à ses apôtres pour leur montrer avec certitude qu'il était vraiment ressuscité, et pour les instruire de tout ce qui était nécessaire à l'édification de son Église [1]. Puis il monta au ciel pour leur prouver, comme il l'avait dit, que son royaume n'était pas de ce monde, mais bien dans le ciel où il devait régner éternellement [2]. Personne ne l'avait vu sortir vivant du sépulcre ; mais quant à son ascension, il voulut que tous les apôtres y fussent présents, et le vissent de

1 Præbuit seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis et loquens de regno Dei. (Act. I, 3.)

2 Regnum meum non est de hoc mundo. (Joan. XVIII, 36.) Regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis. (Luc. I, 32, 33.)

leurs propres yeux monter au ciel [1], afin qu'on ne pût jamais la révoquer en doute.

Les apôtres étaient affligés du départ de leur divin Maître, qui les laissait dans le monde comme des orphelins abandonnés ; mais il les consola en leur disant qu'il allait préparer pour chacun d'eux une place dans sa gloire, et qu'un jour ils viendraient l'y rejoindre [2]. L'heure qu'il avait déterminée pour son départ étant arrivée, il se rendit avec eux sur le haut de la montagne des Oliviers, et, leur ayant donné sa bénédiction paternelle, il s'éleva vers le ciel [3], accompagné d'une multitude d'anges et des saintes âmes qu'il avait délivrées des limbes [4]. Mais ce fut sans l'aide d'aucun autre et par sa seule vertu divine qu'il monta au ciel [5].

A son arrivée dans le ciel, les anges firent entendre un cri de triomphe, pour faire ouvrir les portes éternelles, et recevoir le Roi de la gloire [6] ;

[1] Videntibus illis, elevatus est, et nubes suscepit eum ab oculis eorum. (Act. I, 9.)

[2] Non turbetur cor vestrum..., quia vado parare vobis locum...; et accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis. (Joan. XIV, 1, 2, 3.)

[3] Elevatis manibus suis, benedixit eis..., et ferebatur in cœlum. (Luc. XXIV, 50, 51.)

[4] Animas sanctorum quos de inferno eduxerat, in cœlum traduxit. (D. Thom. 3 p., quæst. 57, art. 6.)

[5] Etsi angelico comitatus obsequio, non tamen fultus auxilio, sed gradiens in multitudine virtutis suæ. (D. Bern. Serm. 2 de Ascens. Dom.)

[6] Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. (Psalm. XXIII, 7.)

et comme aucun homme jusqu'alors n'était entré au ciel, l'humanité de Jésus-Christ y entra la première, par la puissance de la divinité à laquelle elle était unie, et aussitôt elle fut invitée à prendre place à la droite du Père éternel, c'est-à-dire dans le lieu le plus éminent, au-dessus de toutes les créatures, comme cela convenait à la dignité d'un Homme-Dieu [1]. Quelle joie c'eût été pour nous de voir cette procession dans laquelle Jésus-Christ parut accompagné d'un si noble cortége, et dans cet appareil triomphal; et encore, de le voir siéger avec tant de majesté sur ce trône très-auguste [2]!

RÉFLEXION

Cette solennité est un grand sujet de gloire pour Jésus-Christ et de joie pour nous [3], parce qu'elle est le complément et la consommation de tous ses mystères [4], et parce qu'elle affermit pleinement l'espérance de notre salut éternel, tellement que dans ce mystère notre Sauveur s'est

[1] Et sedet a dextris Dei. (Marc. XVI, 19.) Id est in summa beatitudine. (D. Aug. lib. de Fide et Symb., cap. VII.) Supra omnem Principatum, et Potestatem, et Virtutem, et... omne nomen. (Ephes. I, 21.)

[2] Quam felix, quam digna ista processio, cum animarum sanctarum et cœlestium Virtutum triumphali pompa deductus ad Patrem, sedet a dextris Dei! (D. Bern. Serm. 2 de Ascens. Dom.)

[3] In hac solemnitate et singularis Christo gloria, et nobis spiritualis lætitia exhibetur. (*Id., ibid.*)

[4] Consummatio hæc est et adimpletio reliquarum solemnitatum. (*Id., ibid.*)

fait lui-même notre espérance[1]. Avant que Jésus-Christ montât au ciel, on pouvait regarder comme impossible ou du moins très-difficile de parvenir au terme de notre fin dernière, qui est le paradis : car il y a une disproportion extrême entre la hauteur du paradis et la bassesse de notre nature. Mais depuis que l'humanité de Jésus-Christ y est montée après nous en avoir enseigné le chemin par la loi de son Évangile, notre espérance ne peut plus chanceler, et le paradis, pour ainsi dire, est déjà en notre possession[2].

Jésus-Christ s'est fait pour nous le guide et la route du paradis, et nous n'avons plus qu'à le suivre[3]. Il est entré dans le ciel, non pas tant comme le Roi de la gloire, que comme le Seigneur des vertus; et entre les vertus, celle qui lui fut propre, fut l'humilité; mais plus il s'est humilié, plus il a été exalté[4]. L'humilité est donc pour nous la seule voie sûre qui conduise à la gloire où n'entrent que les humbles[5]; et il n'est pas

[1] Quo enim præcessit gloria capitis, eo spes vocatur et corporis. (D. Leo Serm. de Ascens. Dom.) Christus in vobis spes gloriæ. (Coloss. I, 27.)

[2] Ubi portio mea regnat, regnare me credo : ubi glorificatur caro mea, me gloriosum esse cognosco : sumus enim membra ejus et caro. (D. Maxim. Hom. 2 de Ascens. Dom.)

[3] Initiavit nobis viam novam. (Hebr. x, 20.) Quo ego vado, scitis, et viam scitis... Ego sum via. (Joan. XIV, 4, 6.)

[4] Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ. (Psalm. XXIII, 10.) Humiliavit semetipsum...; propter quod et Deus exaltavit illum. (Philip. II, 8, 9.)

[5] Hæc est via, et non est alia præter ipsam; quia sola est

possible que nous montions avec Jésus-Christ, tant que nous serons dominés par l'orgueil [1]. Il faut que, prenant le dessus, nous nous surmontions nous-mêmes, c'est-à-dire nos passions vicieuses, mais toujours cependant avec un cœur humble, qui ne présume point de lui-même, et qui se confie en Dieu seul.

Il suffit de réfléchir sur le mystère de ce jour pour nous exciter à concevoir une entière espérance à l'égard de Dieu, puisque Jésus-Christ, assis à la droite du Père, prie continuellement pour nous, continuellement s'offre pour nous en odeur de suavité, et montre ses plaies toujours ouvertes pour implorer la miséricorde en notre faveur [2]. Quelle est la grâce que nous désespèrerions d'obtenir, tandis que nous avons un si puissant avocat pour plaider nos intérêts devant la Majesté divine? Par son humanité, il est allé prendre possession du paradis en notre nom; et pour nous rendre dignes du paradis, il a laissé à notre usage tous ses mérites.

humilitas quæ exaltatur. (D. Bern. Serm. 2 de Ascens. Dom.)

[1] Scire debemus, fratres, quia cum Christo non ascendit superbia. (D. Aug. Serm. 175 de Temp.)

[2] Jesus introivit... in cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis. (Hebr. IX, 24.) Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (Hebr. VII, 25.) Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum. (I Joan. II, 1.)

COLLOQUE

J'invite toutes les nations à vous féliciter avec moi, ô mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que votre humanité a été élevée à une telle hauteur et plénitude de gloire [1]. Je m'en réjouis extrêmement avec vous et je vous adore profondément. Je reconnais que vous m'avez gratifié d'un honneur que vous n'avez pas accordé aux anges, en me montrant ma propre nature divinisée en vous [2]; j'en rends grâces à votre infinie bonté, sentant que cette faveur me remplit le cœur d'une telle espérance de mon salut éternel, qu'il me semble que je ne puis plus, pour ainsi dire, en douter [3]. Mes péchés s'élèvent, il est vrai, contre moi, pour me décourager; mais cependant j'espère en vous, mon Jésus, parce que, quelque nombreux et quelque graves que soient mes péchés, vous n'avez rien perdu de cette immense miséricorde qui vous est essentielle [4].

Je vous rends grâces encore de m'avoir fait

1 Omnes gentes, plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis; quoniam... ascendit Deus in jubilo. (Psalm. XLVI, 2, 6.)

2 Sedet ad dexteram Majestatis in excelsis, tanto melior angelis effectus quanto differentius nomen hæreditavit. (Hebr. I, 3, 4.)

3 Quia Christus est caput nostrum, illud quod collatum est Christo est etiam nobis in illo collatum. (D. Thom. 3 p., quæst. 58, art. 4.)

4 Quia benignus et misericors est..., et multæ misericordiæ et præstabilis super malitia. (Joel II, 13.)

connaître dans votre Évangile les chemins de la vie par lesquels je puis arriver à partager votre bonheur éternel [1]. Ils consistent dans l'humilité et la mortification de mes passions vicieuses; mais, quoique je m'efforce d'entreprendre la pratique des vertus [2], ô mon Jésus, ne voyez-vous pas combien je suis faible et lâche, combien je suis entravé dans mon avancement spirituel par l'amour-propre, qui est excessif en moi, et qui me domine entièrement? J'ai besoin d'une assistance toute particulière de votre grâce [3]. Venez, je vous en conjure, à mon secours, avec ces grâces efficaces qui sont mises en réserve dans la plaie sacrée de votre côté, afin qu'elles me rendent facile ce qui est difficile, et doux ce qui me semble amer.

Vous avez dit, ô mon Sauveur, que quand vous seriez élevé de terre, vous attireriez à vous tous nos cœurs [4]. Maintenant, donc, que vous êtes véritablement élevé de la terre et assis dans les cieux, attirez à vous ce cœur lâche et pesant [5].

[1] Notas mihi fecisti vias vitæ : adimplebis me lætitia cum vultu tuo; delectiones in dextera tua usque in finem. (Psalm. xv, 11.)

[2] Sequere, anima mea, in hac Ascensione Christum Dominum, ut sub te sit appetitus tuus, et tu domineris illius. (D. Bern. Serm. 4 de Ascens. Dom.)

[3] Tu dux ad astra, et semita, sis meta nostris cordibus; sis lacrymarum gaudium; sis dulce vitæ præmium. (Hymn. in Off. Ascens.)

[4] Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia trabam ad me ipsum. (Joan. xii, 32.)

[5] Et dicamus ex corde : Trahe nos post te. (Cant. i, 3.)

Faites que je sois du nombre de ceux qui vous aiment et vous servent fidèlement, afin qu'en moi soit accomplie la prière que vous fîtes à votre Père, lui demandant que tous vos disciples fussent réunis avec vous dans votre béatitude éternelle [1].

Sequamur corde ubi cum corpore ascendisse eum credimus. (D. Greg. Hom. 29 in Evang.)

[1] Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego et illi sint mecum. (Joan. XVII, 24.)

NEUVAINE

POUR SE PRÉPARER A LA VENUE DU SAINT-ESPRIT

—

Ier JOUR

L'excellence du mystère.

CONSIDÉRATION

Jésus-Christ, voyant que les apôtres étaient remplis de tristesse à cause de son départ imminent[1], leur dit, entre les autres motifs qu'il leur apporta pour les consoler, que son départ leur était utile, pour les grands avantages qui devaient leur en revenir[2] dans la mission du Saint-Esprit[3]. Ce divin Esprit leur avait été déjà pro-

1 Vado ad eum qui misit me... Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum. (Joan. XVI, 5, 6.)

2 Ut ejus corporalem recessum facilius sustinerent, promisit quod ejus recessus futurus esset magnorum causa bonorum. (D. Chrysost. Hom. 74 in Joan.)

3 Expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos. (Joan. XVI, 7.)

mis par le Père éternel; mais Jésus-Christ leur promit encore qu'ils le recevraient dans peu de jours [1], et que ce divin Esprit ne se bornerait pas à rester quelque temps seulement avec eux, mais qu'il habiterait pour toujours dans leurs cœurs [2].

C'est par l'opération du Saint-Esprit que la rédemption de nos âmes a été commencée dans l'incarnation du Verbe [3], et la rédemption elle-même a reçu de l'Esprit-Saint son complément et son entier achèvement. Jésus-Christ fut à proprement parler notre rédempteur; mais comme il savait combien la venue du Saint-Esprit était nécessaire à notre salut, on peut dire que l'intention qui a dirigé sa vie, sa passion et sa mort, a été de nous mériter le don du Saint-Esprit; qu'il est ressuscité et est monté au ciel pour nous envoyer le Saint-Esprit; qu'il se fait notre avocat perpétuel auprès de son Père pour nous faire recevoir le Saint-Esprit [4], et que de fait le don du Saint-Esprit est une récompense infinie, justement due aux mérites infinis de Jésus-Christ.

Dans la résurrection et dans l'ascension de Jésus-Christ, notre chef, nous avons reçu la con-

[1] Effundam Spiritum meum super omnem carnem. (Joel II, 28.) Vos autem baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies. (Act. I, 5.)

[2] Ego mittam promissum Patris mei in vos. (Luc. XXIV, 49.) Ut maneat vobiscum in æternum...; quia apud vos manebit, et in vobis erit. (Joan. XIV, 16, 17.)

[3] Spiritus sanctus superveniet in te. (Luc. I, 35.)

[4] Ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis. (Joan. XIV, 16.)

firmation de l'espérance de notre salut ; mais dans la venue du Saint-Esprit, nous avons reçu une telle assurance de notre salut, que nous ne pouvons plus en douter, puisque par le Saint-Esprit nous en possédons le signe véritable et le gage très-assuré [1] : c'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous témoigne en notre intérieur que nous sommes les vrais enfants de Dieu et les héritiers de son royaume [2]. Et nous ne pouvons plus craindre de n'être pas intimement unis à notre Sauveur Jésus, après qu'il nous a communiqué son propre Esprit, qui est le Saint-Esprit [3].

RÉFLEXION

Oh ! si nous réfléchissions sérieusement à ce qu'est le Saint-Esprit ! Il n'est pas simplement une grâce particulière de Dieu ; il est Dieu même, le donateur de toutes les grâces [4], et toutes les grâces extérieures et intérieures de toute sorte qui ont été accordées à chacun des saints ne sont que les opérations du Saint-Esprit [5]. Ce

[1] Signati estis Spiritu promissionis sancto, qui est pignus hæreditatis nostræ. (Ephes. I, 13, 14.)

[2] Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei : si autem filii, et hæredes. (Rom. VIII, 16, 17.)

[3] In hoc cognoscimus quia in eo manemus et ipse in nobis, quoniam de Spiritu suo dedit nobis. (I Joan. IV, 13.)

[4] Spiritus sanctus dator gratiarum est. (D. Bern. Hom. 4 sup. Missus est.)

[5] Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult. (I Cor. XII, 11.)

Dieu s'appelle Esprit, parce qu'il est lui-même en nous le principe de notre vie spirituelle, et il s'appelle saint, parce qu'il est la source de toute sainteté, qui sanctifie nos âmes et nos actions, pour les rendre dignes de la vie éternelle [1]. Si donc nous célébrons les fêtes des saints dans l'espérance de le devenir, combien plus devons-nous célébrer la fête du Saint-Esprit, qui est le sanctificateur des saints [2]!

C'est le Saint-Esprit qui nous prévient de ses grâces, qui nous éclaire et nous retire du mal, nous inspire, nous assiste et nous donne force pour faire le bien. Il faut regarder comme étant les fruits de l'Esprit-Saint toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres dans lesquelles nous nous exerçons [3], et c'est par la vertu du Saint-Esprit qu'on obtient la rémission des péchés [4]. Ce divin Esprit nous est tellement nécessaire pour nous mettre en la grâce de Dieu, que sans lui nous ne pouvons faire le moindre acte de foi, ni

1 Et dabo vobis Spiritum, et vivetis. (Ezech. xxxvii, 6.)

2 Si celebramus sanctorum solemnia, quanto magis ejus a quo habuerunt ut sancti essent, quotquot fuerunt sancti? Si veneramur sanctificatos, quanto magis Sanctificatorem convenit honorari? (D. Bern. Serm. 1 in die Pentec.)

3 Fructus autem Spiritus est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, etc. (Galat. v, 22.)

4 Accipite Spiritum sanctum. Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis. (Joan. xx, 22, 23.) Ipse Spiritus sanctus est remissio omnium peccatorum. (Orat. Postcomm. Miss. Fer. III post Pentec.)

d'espérance, ni de charité, ni de pénitence, ni de quelque autre vertu surnaturelle que ce soit[1]; sans lui nous ne sommes pas même capables de proférer avec mérite cette simple parole : Jésus[2]!

Apprenons donc ce qu'est le Saint-Esprit, savoir, qu'il est la troisième personne de la sainte Trinité, vrai Dieu égal au Père et au Fils; apprenons combien le Saint-Esprit nous est nécessaire pour le salut éternel, parce que l'on ne peut aimer et désirer ce que l'on ignore. Plus nous connaîtrons la grandeur de ce bien, plus nous nous sentirons animés à le désirer et à nous mettre en état de le recevoir. Mais nous devons nous persuader encore que nous ne pouvons nous disposer à recevoir le Saint-Esprit sans le secours de ce divin Esprit[3]. Il faut donc l'invoquer en ce premier jour, afin qu'il nous secoure pour sa plus grande gloire.

COLLOQUE

Plein de confusion, je commence par m'humilier devant vous, ô Esprit-Saint, mon Dieu; je me

[1] Si quis dixerit, sine præveniente Spiritus sancti inspiratione atque ejus adjutorio, hominem credere, sperare, diligere, aut pœnitere posse sicut oportet..., anathema sit. (Conc. Trid. sess. 6 de Justif., can. III.)

[2] Nemo potest dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. (I Cor. XII, 3.)

[3] Nec diligere Deum possumus, nisi per Spiritum sanctum : et quia Spiritus sanctus Deus est, amamus Deum de Deo... Dedit seipsum, quem diligeremus, et dedit unde diligeremus. (D. Aug. lib. VIII de Trinit., cap. VIII.)

repens de mon ingratitude : ayant reçu de vous tant de grâces jusqu'à ce jour, je n'ai jamais songé à en remercier le moins du monde votre ineffable bonté, qui me les avait accordées. Vous avez concouru avec la puissance du Père à me créer, et avec la sagesse du Fils à me racheter, et vous êtes l'auteur de tous les bienfaits que j'ai reçus de Dieu ; parce que chacun des bienfaits de Dieu est un produit du pur amour de Dieu [1], et vous êtes cet amour, ô divin Esprit-Saint [2] ; quelle ingrate créature je suis donc, puisque je peux être compté parmi les créatures qui n'ont aucune connaissance du Saint-Esprit [3] !

Maintenant, au souvenir de tous les bienfaits que vous m'avez accordés, je rends de très-vives actions de grâces à votre charité infinie, ô mon Dieu, qui êtes tout amour. La bonne pensée et le bon désir que j'ai présentement de me préparer à la solennité de votre avénement, pour vous recevoir dignement dans mon âme, est encore un effet de votre libéralité [4] ; je vous en rends de spéciales actions de grâces, et vous prie de m'assister de votre secours dans cette importante préparation,

[1] Innumerabilia bona mihi contulit Dominus ex sua gratuita bonitate, nullis meis exigentibus meritis. (D. Aug. lib. Medit. seu de Dilig. Deo, cap. II et IX.)

[2] Spiritus sanctus a Patre bono et Filio bono effusa bonitas. (D. Aug. Serm. 11 de Verb. Dom.)

[3] Neque si Spiritus sanctus est audivimus. (Act. XIX, 2.)

[4] Quoties suggestionem boni senseris in corde tuo, age reverentiam Spiritui sancto, cujus vox sonat in auribus tuis. (D. Bern. Serm. 1 in die Pasch.)

parce que sans vous tous mes efforts à vous préparer une demeure dans mon cœur seraient toujours infructueux [1]. C'est la vérité que sans votre secours je ne puis rien [2]; mais ce secours m'ayant été mérité par Jésus-Christ, je le demande très-humblement par ses mérites [3].

O Père éternel, ô Fils éternel, qui avez promis votre Esprit-Saint, assurant que vous le communiqueriez avec plus d'abondance à celui qui l'a, et que vous donneriez à celui qui ne l'a pas la grâce de se disposer à le recevoir [4], daignez, je vous en conjure, l'envoyer à mon âme, afin qu'il crée en moi un homme nouveau et renouvelle tout mon intérieur [5], pour me rendre capable de le recevoir avec l'affluence de ses dons, ainsi qu'il a coutume de le faire à l'égard des âmes bien disposées. O Esprit-Saint, qui êtes l'amour du Père et du Fils, exaucez la demande que je vous fais d'un rayon de votre lumière et d'une étincelle de votre amour, pour détruire en moi mon extrême

1 Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt, qui ædificant eam. (Psalm. CXXVI, 1.)

2 Sive parum, sive multum, sine illo fieri non potest sine quo nihil fieri potest. (D. Aug. Tract. XXXII in Joan.)

3 Veni, creator Spiritus, mentes tuorum visita, imple superna gratia quæ tu creasti pectora. (Hymn. in die Pent.)

4 Promittitur non habenti, ut habeatur; habenti autem, ut amplius habeatur. (D. Aug. Tract. 74 in Joan.)

5 Emittes Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ. (Psalm. CIII, 30.) Id est, terrena voluntas fiet cœlestis, parata ad nutum istius obedire. (D. Bern. Serm. 3 de Ascens. Dom.)

malignité, et me faire vivre en votre très-sainte grâce.

II^e JOUR

Dispositions pour recevoir le Saint-Esprit.

CONSIDÉRATION

Quand Jésus-Christ promit le Saint Esprit aux apôtres, il leur recommanda de se mettre en retraite en un lieu tranquille de la ville de Jérusalem [1], et d'attendre qu'ils fussent revêtus de la vertu souveraine de l'Esprit divin [2]. Dociles à cet avis, ils allèrent aussitôt se renfermer dans le cénacle, s'y tinrent en la compagnie de la sainte Vierge et d'autres saintes femmes, persévérant dans la prière [3], pour se préparer à la venue de l'Esprit, lequel n'était pas seulement un don de Dieu, mais encore un vrai Dieu en substance et en majesté [4]. Ils désiraient, ils priaient, ils attendaient qu'il vînt [5]; sachant d'un côté avec certitude, sur la promesse infaillible de Jésus-Christ,

[1] Vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto. (Luc. XXIV, 49.)

[2] Præcepit eis ab Jerosolymis ne discederent, sed expectarent promissionem Patris. (Act. I, 4.)

[3] Erant omnes perseverantes unanimiter in oratione, cum mulieribus et Maria matre Jesu. (Act. I, 14.)

[4] Spiritus sanctus Deus est et donum Dei. (D. Aug. Serm. in die Pent.)

[5] Promissum expectabant, et orabant quia desiderabant. (D. Aug. Serm. 186 de Temp.)

qu'il devait venir; mais, d'un autre côté, ignorant le jour et l'heure de sa venue, ils redoublaient d'heure en heure de vigilance pour l'appeler de leurs fervents désirs.

C'est dans cette vue que Jésus-Christ, bien qu'il leur eût promis plusieurs fois le Saint-Esprit, ne le leur envoya qu'après être monté au ciel; et encore, ce ne fut pas aussitôt après son ascension, afin que les apôtres augmentassent leurs désirs par ce retard [1], et que l'accroissement de leurs désirs les disposât à recevoir plus abondamment ce divin Esprit [2]. Ce fut encore pour cette même raison qu'il ne leur dit rien du jour et de l'heure de la venue de l'Esprit-Saint, les laissant dans l'incertitude du temps où il devait venir, afin qu'ils fussent vigilants et attentifs à se tenir prêts pour cet avénement ardemment désiré [3]. Chacune de ces circonstances du mystère est un enseignement pour nous.

Pour se disposer à recevoir le Saint-Esprit, l'âme doit se retirer en elle-même, par le silence et le recueillement, comme les apôtres se retirèrent dans le cénacle [4]. Elle doit à leur imitation

1 Cur non Christo præsente, vel eo discedente, statim Spiritus venit? Decebat eos ipsius fieri cupidos, ut deinde reciperent gratiam. (D. Chrysost. Hom. 74 in Joan.)

2 Oportebat Spiritum sanctum venire non statim, ut in multo desiderio constituti, eum cum multa gratia susciperent. (*Id., ibid.*)

3 Dixit: donec induamini, etc., nec expressit quando, ut sint jugiter vigiles. (*Id., ibid.,* ap. D. Thom. in Cat. Luc. XXIV.)

4 In civitate quippe sedemus, si intra mentium nostrarum

désirer et persévérer à demander la venue du divin Esprit en elle, et s'humilier profondément, se réputant indigne d'un si grand don; car plus l'âme sera constante dans la prière, mieux elle sera exaucée; plus le cœur s'élargira par ses désirs, plus il sera rempli; et plus il s'humiliera en lui-même, plus il obligera le Saint-Esprit à descendre, pour fixer en cette âme sa demeure bienheureuse comme dans le lieu de ses complaisances [1].

RÉFLEXION

Jésus-Christ, en nous promettant le Saint-Esprit, nous a promis tous les biens à la fois [2]. Le Saint-Esprit en lui-même est un don, et le plus grand de tous les dons que Dieu puisse nous accorder [3]; c'est pourquoi, en le demandant, nous demandons spécialement ses sept dons, qui nous ont été préparés par le Sauveur [4], et sont tellement nécessaires à notre salut éternel que sans eux

claustra nos constringimus, ne loquendo exterius vagemur. (D. Greg. p. III. Pastor cap. XXVI.)

[1] Quis est locus quietis meæ?... dicit Dominus, ad quem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos? (Isai. LXVI, 1, 2.)

[2] Dedit pignus (Christus) Spiritum sanctum. (II Cor. I, 22.) Ut hujus pignore, totum te accepturum esse confidas. (D. Chrysost. Hom. 3 in II Cor. I.)

[3] Nullum majus donum Dei est, quam Spiritus sanctus. (D. Aug. lib. XV de Trinit., cap. XIX.)

[4] Ascendens Christus in altum, dedit dona hominibus. (Respons. VI in Offic. Ascens. ex Psalm. LXVII, 19.)

nous ne pourrions arriver à nous sauver [1]. Ce sont : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété, la crainte de Dieu, ainsi que les a signalés le prophète Isaïe [2]. Nous devons en faire la plus grande estime, pour les demander à la Majesté divine avec les plus ferventes instances, et pour nous préparer à les recevoir dignement avec le dispensateur même de ces dons, qui est le Saint-Esprit [3].

La préparation consiste à éloigner de nous tout ce qui peut apporter quelque empêchement à sa venue dans notre âme. Il faut donc s'appliquer principalement à se débarrasser de cet esprit qu'on appelle l'esprit du monde, esprit amateur de la vanité et dominé par l'orgueil ; car un cœur tout mondain est incapable de posséder l'Esprit-Saint [4]. Il est par conséquent indispensable de se purifier de tout ce qui sent l'impureté, parce que ce vice est ce qu'il y a de plus contraire à ce très-pur Esprit [5]. Examinons ce qui déplaît en nous

1 Sine his donis ad vitam perveniri non potest. (D. Greg. lib. II Moral., cap. XXVIII, et D. Thom. 1. 2, quæst. 68, art. 2.)

2 Spiritus sapientiæ et intellectus; Spiritus consilii et fortitudinis; Spiritus scientiæ et pietatis; et... Spiritus timoris Domini. (Isai. XI, 2, 3.)

3 Tales nos reddamus, in quibus Spiritus sanctus habitare dignetur. (D. Aug. Serm. 181 de Temp.)

4 Quem mundus non potest accipere. (Joan. XIV, 17.) Mundi significans dilectores. (D. Aug. Tract. LXXIV in Joan., et Enar. in Psalm. LIV.)

5 Mundemus nos ab omni inquinamento carnis, ut Spiri-

au Saint-Esprit, pour ôter de nous tout ce qui peut empêcher sa venue.

Dans ces jours préparatoires, on devrait de plus orner l'âme par les actes de différentes vertus. Mais excitons la foi, elle appellera les autres vertus après elle. Excitons notre foi, et croyons fermement que le Saint-Esprit a été promis par Jésus-Christ, non-seulement aux apôtres, mais à nous-mêmes ; excitons notre foi, et croyons que comme la promesse de Jésus-Christ s'est accomplie dans les apôtres, elle s'accomplira aussi infailliblement en nous. Celui-là est indigne de recevoir le Saint-Esprit, qui n'a pas cette ferme croyance [1]. Le Saint-Esprit viendra volontiers à nous avec l'abondance de ses dons, si nous ne mettons point d'obstacle à sa venue, et si nous nous disposons à le recevoir avec une vraie piété.

COLLOQUE

O mon âme, si tu savais le grand don que Jésus-Christ veut te faire en te donnant le Saint-Esprit [2]! Ah! si tu le savais! Je ne le sais pas, mais je le crois; oui, je crois, ô mon aimable Sauveur, qu'elle est ineffable la bonté et la suavité de votre

tum sanctum promereri et accipere possimus. (D. Aug. Serm. 185 de Temp.)

[1] Impleta est promissio Salvatoris. Ascendit Dominus Jesus; descendit Spiritus sanctus. Superest ut impleatur etiam in nobis. Numquid modo non datur Spiritus sanctus? Quisquis hoc putat non est dignus accipere. Datur et modo. (*Id., ibid.*)

[2] Si scires donum Dei! (Joan. IV, 10.)

divin Esprit [1]. Maintenant je reconnais que votre charité est vraiment infinie à mon égard : qui suis-je, en effet, pour que vous vouliez me combler de tant d'honneur et de grâce [2], au point que, non content d'avoir divinisé ma nature en vous l'unissant, vous tenez encore à diviniser ma personne en me communiquant les trésors de la divinité et en me revêtant de la vertu de votre Saint-Esprit [3]. Je vous adore, vous bénis et vous rends grâces pour une faveur si grande et si éclatante; et je voudrais pouvoir la prêcher à tous les hommes, pour les inviter à vous aimer [4].

Mais comment dans mon indignité puis-je me rendre digne? Idées du monde, amours du monde, attachement à la terre et au monde, je vous répudie comme des vanités trompeuses, incompatibles avec le Dieu de vérité. Inclinations dépravées des sens, convoitises et plaisirs immondes, je vous déteste et vous renonce. Vices et péchés, qui jusqu'à présent avez régné en moi, je vous abhorre dans le sentiment du plus vif repentir; car c'est vous qui au dedans de moi-

[1] O quam bonus et suavis est, Domine, Spiritus tuus in omnibus! (Sap. XII, 1.)

[2] Quid est homo, quod memor es ejus? Aut filius hominis, quoniam visitas eum? (Psalm. VIII, 5.)

[3] Quoadusque induamini, etc. (Luc. XXIV, 49.) Virtute non humana, sed cœlesti ; et non dixit : Quoadusque suscipiatis, sed induamini, integram tutelam divini numinis indicans. (Theophylact. in Luc. XXIV.)

[4] Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ tuæ. (Psalm. LXV, 16.)

même vous opposez par votre difformité à l'Esprit-Saint et empêchez sa venue dans mon âme. Mais à quoi servent mes paroles sans votre secours, ô mon Dieu ?

De grâce, ô Seigneur, laissez arriver à votre audience ma prière et mes supplications, et daignez l'accueillir favorablement et l'exaucer [1]. Faites, par la grâce du Saint-Esprit, que mon âme soit un digne temple de ce même Esprit-Saint [2]. O divin Esprit, nettoyez cette âme et purifiez-la de toutes ses souillures. Ornez-la et embellissez-la des vertus qui vous sont les plus chères [3], et enrichissez-la de vos très-précieux dons [4]. Si je regarde ma bassesse, mes prières me semblent téméraires en vous demandant de si grandes choses sans les mériter, et même après m'être rendu indigne de toute miséricorde. Mais si je regarde votre bonté, je vois que je ne puis pas vous faire une demande plus digne de vous qu'en vous demandant

[1] Domine Deus salutis meæ..., intret oratio mea in conspectu tuo. (Psalm. LXXXVII, 2, 3.) Lætifica animam servi tui, quoniam tu, Domine, suavis et mitis. (Psalm. LXXXV, 4.)

[2] Præsta ut Spiritus sanctus adveniens templum nos gloriæ suæ dignanter inhabitando perficiat. (Orat. in Miss. Fer. IV Pent.) Et sancti Spiritus, Domine, corda nostra mundet infusio. (Orat. Miss. in die Pentec.)

[3] Veni, sancte Spiritus, veni, pater pauperum. Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est saucium. (Seq. in Miss. Pent.)

[4] Da tuis fidelibus in te confidentibus sacrum septenarium. (*Ibid.*) Te nunc, Deus piissime, vultu peccamur cernuo, illapsa nobis cœlitus largire dona Spiritus. (Hymn. ad Laud.)

vous-même, et en vous priant d'être à la fois pour moi le donateur et le don.

III^e JOUR

Le don de la crainte de Dieu.

CONSIDÉRATION

Les dons de l'Esprit-Saint ne sont accordés qu'à celui qui est dans la grâce de Dieu [1]; et ils servent à le maintenir dans cette même grâce, quand il suit les inspirations divines, comme aussi à le faire avancer dans la perfection chrétienne [2]. La perfection est comme une échelle mystique, dont il faut parcourir successivement tous les degrés, en commençant par le plus bas, qui est *la crainte de Dieu*, pour arriver peu à peu jusqu'au plus élevé, qui est *la sagesse*, car c'est en ce point suprême que se trouve le complément de tous les autres dons [3].

La crainte de Dieu, qui est un don du Saint-

1 Dona Spiritus sancti non possunt esse cum voluntate peccandi, quia non sunt sine charitate. (D. Thom. 2. 2, quæst. 19, art. 9, et 1. 2, quæst. 68, art. 5.)

2 Dona Spiritus sancti, quibus omnes vires animæ disponuntur ut subdantur motioni divinæ..., et sunt in adjutorium virtutum, et perficiunt virtutes. (D. Thom. 1. 2, q. 69, art. 8.)

3 Timor filialis quasi primum locum tenet ascendendo, inter dona Spiritus sancti; ultimum autem descendendo. (D. Thom. 2. 2, quæst. 19, art. 9.)

Esprit, est une crainte filiale par laquelle on appréhende par-dessus toute chose d'offenser Dieu ; c'est la crainte d'un bon fils qui appréhende de causer du déplaisir à son père [1]. C'est le Saint-Esprit qui par sa charité nous fait devenir fils du Père céleste [2], et comme c'est encore lui qui nous éclaire pour connaître combien ce divin Père est bon et digne d'être aimé, c'est lui pareillement qui nous fait craindre le péché plus que tout autre mal [3]. La crainte que l'on a de l'enfer est aussi un don du Saint-Esprit, et c'est encore une crainte filiale ; car elle fait redouter l'enfer non pas tant pour les peines du sens, que pour la peine du dam, qui est l'éternelle séparation d'avec Dieu [4].

En général, toute bonne pensée qui fait craindre et fuir le péché est une opération de l'Esprit-Saint ; mais, à proprement parler, la crainte surnaturelle, qui est un don du Saint-Esprit, est uniquement cette crainte filiale qui naît de l'amour de Dieu, c'est-à-dire qui fait que l'âme craint l'offense de Dieu pour l'amour même qu'elle a de Dieu, bien plus que pour l'amour qu'elle pourrait

[1] Converti ad Deum propter timorem culpæ, est timor filialis ; nam filiorum est timere offensam Patris. (D. Thom. 2. 2, quæst. 19, art. 3.)

[2] Accepistis Spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, Pater. (Rom. VIII, 15.)

[3] Pejus est peccatum committere quam pœnas quascumque pati. (D. Thom. 2. 2, quæst. 19, art. 3.)

[4] Nam separari a Deo est pœna quam maxime refugit charitas. (*Id., ibid.*, art. 6.)

avoir de tout autre bien de ce monde. Comme on ne doit rien aimer plus que Dieu, ainsi on ne doit rien craindre plus que Dieu [1]. On doit aimer Dieu et le craindre par-dessus tout ; et plus on l'aime par la considération qu'il est le souverain bien, plus on craint de l'offenser, par le motif que l'offense qu'on lui fait est un souverain mal [2]. C'est en vertu de ce don que nous nous retirons et nous éloignons non-seulement du péché, mais même des périls du péché ; et voilà pourquoi le don de crainte de Dieu est justement placé après les vertus théologales, au premier degré inférieur, comme étant la base et le fondement de la perfection chrétienne [3]. Et celui-là se flatte à l'excès, qui croit aimer Dieu, et qui pourtant ne craint pas de l'offenser.

RÉFLEXION

Les dons du Saint-Esprit correspondent aux béatitudes prêchées par Jésus-Christ sur la montagne, parce que véritablement sans ces dons on ne peut arriver à la béatitude éternelle, quels que soient les efforts de la raison et de la prudence

[1] Hoc unum timeamus, ne quid magis quam Deum timeamus. (D. Greg. Nazianz. Orat. 6 et 22.)

[2] Timor filialis est, quo quis timet offensam Patris vel separationem a Patre..., et crescit, crescente charitate. (D. Thom. 2. 2, quæst. 19, art. 10.)

[3] Timor maxime requiritur quasi primordium quoddam perfectionis...; ipsius enim est ut quis recedat a malo; quod fit per timorem, ut (Prov. xvi, 6), In timore Domini declinatur a malo. (D. Thom. 1. 2, quæst. 68, art. 7.)

humaines [1]. Ainsi, le premier des sept dons, qui est la crainte de Dieu, correspond à la première béatitude, celle de la pauvreté d'esprit [2]. Les pauvres d'esprit sont les humbles, et rien ne contribue plus que la crainte à conserver l'humilité en abattant l'orgueil [3]. Dans la sainte Écriture, on proclame bienheureux les humbles et ceux qui ont la crainte de Dieu [4], parce que celui qui a la sainte crainte de Dieu ne peut moins faire que d'être humble. Le principal motif de craindre Dieu naît d'une vive considération de l'excellence et de la grandeur de Dieu [5] ; et qui est celui qui pourrait confronter sa bassesse avec la Majesté divine, sans s'humilier et s'anéantir?

Les sept dons du Saint-Esprit sont de plus coordonnés entre eux, selon leurs différents degrés, comme autant de remparts et d'armes défensives à opposer à nos principaux ennemis, qui sont les sept vices ou péchés capitaux [6]. Voilà pourquoi la

[1] Ad beatitudinem æternam ratio non sufficit; sed in eam inducit Spiritus sanctus, ad cujus obedientiam et sequelam per dona perficimur. (D. Thom. 1. 2, quæst. 69, art. 1.)

[2] Timor Dei congruit humilibus, de quibus dicitur (Matth. v, 3): Beati pauperes spiritu, id est non inflati, non superbi. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in mont., cap. IX.)

[3] Timor premit mentem, ne de præsentibus superbiat. (D. Thom. 1. 2, quæst. 68, art. 6.)

[4] Beatus homo qui semper est pavidus. (Prov. XXVIII, 14.) Beati omnes qui timent Dominum. (Psalm. CXXVII, 1.)

[5] Ratio timendi Deum præcipue oritur ex consideratione divinæ excellentiæ. (D. Thom. 1. 2, quæst. 68, art. 6.)

[6] Ordinata procedit acie adversus septem peccati gradus Spiritus septiformis. (D. Bern. Serm. de Sept. Don. Spirit. sanct.)

crainte de Dieu est placée au premier degré ascendant, pour combattre et vaincre le premier des vices, qui est l'orgueil. Ce vice est la racine de tout mal; car il est la cause pour laquelle l'âme résiste à Dieu et ne veut pas se soumettre à lui [1]. Mais la crainte de Dieu s'oppose comme un rempart à ce vice, et oblige l'âme à se conduire à l'égard de Dieu avec le profond respect qui est dû à sa grandeur infinie [2]. La superbe est le principe de tout péché, et la crainte de Dieu est le principe de la sagesse directrice de la conduite humaine en conformité avec la suprême volonté de Dieu [3].

Il importe beaucoup de bien réfléchir sur ce point et de bien comprendre l'extrême nécessité de ce don du Saint-Esprit. Tous les autres dons sont nécessaires, comme étant ce qui dispose les puissances de l'âme à se régler suivant les vérités éternelles et à suivre avec docilité les inspirations de Dieu; mais le don de la crainte de Dieu est le plus nécessaire, parce qu'il est le fondement de tous les autres; et par conséquent, sans ce don, tous les autres que l'on croirait avoir seraient comme un édifice ruineux. Il faut avant tout que l'âme s'humilie, se connaisse elle-même

1 Initium superbiæ hominis apostatare a Deo. (Eccli. x, 14.) Hoc est nolle subjici Deo. (D. Thom. 2. 2, quæst. 19, art. 9.)

2 Timor filialis Deum reveretur..., et datur contra superbiam..., et est principium humilitatis. (*Id., ibid.*)

3 Initium omnis peccati est superbia. (Eccli. x, 15.) Initium sapientiæ est timor Domini. (Eccli. 1, 16.)

et se tienne assujettie à Dieu, ce qui se fait par la crainte [1], surtout par la crainte filiale. Il faut donc la demander avec les plus ferventes instances.

COLLOQUE

Avant de demander la crainte de Dieu, afin de ne plus offenser Dieu, je dois me repentir de tant d'offenses que j'ai commises jusqu'à présent contre lui. Je me repens donc de tous mes péchés, que j'ai commis précisément parce que j'ai vécu sans crainte de Dieu. Mais que sert de dire que je me repens et que j'ai de la douleur de mes péchés, si le cœur n'est pas vraiment repentant et dans la douleur? Mon cœur est sec et dur comme une pierre; et qui peut l'attendrir, sinon vous, ô divin Esprit-Saint, par votre seule grâce? Venez à mon secours, je vous en conjure, ô Dieu de miséricorde [2]. Disposez vous-même et amollissez mon cœur, tellement que je conçoive une vraie douleur; donnez-moi les larmes de la pénitence pour témoigner la vérité de ma douleur [3].

[1] Hinc oportet sumere principium, ut homo Deum reveareatur et se ei subjiciat, nec repugnet; sic enim in omnibus secundum Deum regulabitur. (D. Thom. 2. 2, quæst. 19, art. 7 et 9.) Prompte mobilis ab inspiratione divina. (*Id.*, 1. 2, quæst. 68, art. 6.)

[2] Veni, sancte Spiritus, veni, lumen cordium. Sine tuo numine nihil est in homine. Lava quod est sordidum, riga quod est aridum, sana quod est saucium. (Seq. Missæ in die Pentec.)

[3] Flabit Spiritus ejus, et fluent aquæ. (Psalm. CXLVII, 18.)

Ce qui me rend sec et dur, et me met hors d'état de recevoir vos dons, c'est surtout mon orgueil. Je ne suis rien, et de moi-même je n'ai rien, je ne sais rien, je ne puis rien; et néanmoins j'ai tant d'audace que j'ose résister à Dieu même [1]. Mais, ô Saint-Esprit, transpercez mon âme par l'esprit de votre sainte crainte [2]; détruisez en moi tous mes désirs profanes [3], et je m'humilierai et je n'aurai plus de difficulté à vous obéir. Puisque Dieu veut que je le craigne [4], et que mon devoir est de le craindre [5], il me semble bien que j'ai une certaine crainte pour lui; mais ma crainte servile ne suffit pas; je vous prie de me donner cette crainte vraiment filiale qui me fasse fuir le péché, pour ne pas offenser Dieu, pour ne pas lui causer de déplaisir, et ne pas encourir la peine de perdre Dieu éternellement.

C'est à vous, ô Esprit-Saint, qu'il appartient d'opérer en moi par vos dons mon salut éternel;

Qui convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum. (Psalm. CXIII, 8.)

1 Quid te elevat cor tuum?... Quid tumet contra Deum spiritus tuus? (Job XV, 12, 13.)

2 Confige timore tuo carnes meas. (Psalm. CXVIII, 120.)

3 A timore tuo carnalia mea desideria comprimantur. (D. Aug. Serm. 25 in Psalm. CXVIII.)

4 Israel, quid Dominus Deus tuus petit a te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum? (Deut. X, 12.) Si Dominus ego sum, ubi est timor meus? (Malach. I, 6.)

5 Non est similis tui, Domine. Magnus es tu, et magnum nomen tuum in fortitudine. Quis non timebit te, o Rex gentium? (Jerem. X, 6, 7.)

autant je suis certain que je ne me sauverai pas sans vous [1], autant j'espère fermement me sauver par votre secours. Affermissez mon espérance par l'infusion de votre sainte charité, et affermissez en moi la charité, en répandant en moi votre sainte crainte [2], afin que, parvenant à me sauver, je puisse chanter avec les anges : Gloire au Père, et au Fils, et à vous, ô Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

IVe JOUR

Le don de la piété.

CONSIDÉRATION

Que l'on se rappelle bien ce que sont les dons du Saint-Esprit dans l'ordre du salut. Ils sont nécessaires à notre salut éternel [3]. Et la béatitude sera le partage de celui qui, à l'aide du secours divin, aura disposé dans son propre cœur ces ascensions spirituelles dont parle l'Écriture, en s'élevant successivement d'un don à un autre [4].

[1] Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam. (Psalm. CXLII, 10.) Quia scilicet in hæreditatem illius terræ beatorum nullus potest pervenire, nisi moveatur et deducatur a Spiritu sancto. (D. Thom. 1. 2, quæst. 68, art. 1.)

[2] Spes non confundit, quia charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum. (Rom. v, 5.) Timor servat charitatem. (D. Aug. Epist. 120 ad Honorat.)

[3] Dona Spiritus sancti media sunt necessaria ad salutem. (D. Thom. 1. 2, quæst. 68, art. 2.)

[4] Beatus vir cujus est auxilium abs te ; ascensiones in corde suo disposuit. (Psalm. LXXXIII, 6.)

Pour nous sauver, il ne suffit pas de s'abstenir du mal ; il faut encore s'exercer dans le bien. Montons donc de la crainte de Dieu, qui nous retire du mal, au second degré, qui est celui de la piété, par laquelle l'âme se rend prompte à faire le bien, et se dispose non-seulement à craindre Dieu, mais encore à l'aimer [1].

La piété est un don par lequel le Saint-Esprit, nous imprimant une haute estime de Dieu [2], nous incline et nous excite à l'honorer non-seulement intérieurement, en reportant souvent vers lui nos pensées et nos affections, mais encore à l'extérieur en nous acquittant à son égard des actes de la religion avec le respect le plus profond qu'il est possible [3]. C'est le Saint-Esprit qui, par le don de la piété, nous fait écouter volontiers la parole de Dieu et la sainte messe, qui nous fait dire volontiers nos prières, visiter les églises, vénérer les saints, révérer les prêtres, et faire accomplir tout ce qui est du culte de Dieu, non par manière d'acquit, mais avec dévotion, et avec l'affection qu'un bon fils porte à son père. On agit avec piété

[1] Declina a malo, et fac bonum. (Psalm. xxxvi, 27.) Pietas timore inchoatur, charitate perficitur. (D. Aug. lib. de vera Relig., cap. xvii.) Gradatim ascendamus : primus gradus est timor, secundus est pietas. (*Id.*, lib. I de Serm. Dom. in mont., cap. ix.)

[2] De Deo optime existimare pietatis exordium est. (D. Aug. lib. de lib. Arbitr.)

[3] Donum pietatis est quo movet nos Spiritus sanctus ad hoc quod affectum quemdam filialem habeamus ad Deum..., et cultum et officium ei exhibeamus ut Patri. (D. Thom. 2. 2, quæst. 121, art. 1.)

envers Dieu, en faisant ce que l'on fait avec révérence, avec ponctualité, avec amour [1].

C'est encore par le don de la piété que le Saint-Esprit nous fait considérer l'image de Dieu dans notre prochain, et nous détermine à la bienveillance et à la bienfaisance, en nous communiquant encore je ne sais quelle tendresse à lui compatir et à le secourir selon notre pouvoir en ses misères et nécessités [2], et à pratiquer de bon cœur les œuvres de la miséricorde à son égard, considérant nos semblables comme autant de frères et de sœurs en Jésus-Christ; et la piété nous fait remplir tous ces devoirs par l'unique motif d'obéir et de plaire à Dieu, comme si nous voyions Dieu même en notre prochain [3]. En un mot, comme nous sommes obligés d'aimer Dieu par-dessus tout et le prochain comme nous-mêmes par amour pour Dieu, on peut dire que l'exercice de la piété est une protestation que nous faisons à Dieu de notre amour, en l'honorant plus excellemment [4].

[1] Pietas est cultus Dei; nec colitur ille nisi amando..., nec veraciter laudat nisi qui sinceriter amat. (D. Aug. Epist. CXL ad Honorat.)

[2] Pietas etiam officium omnibus hominibus exhibet, in quantum pertinent ad Deum..., et subvenit in miseria constitutis. (D. Thom. 2. 2, quæst. 125, art. 1.)

[3] Pietas cordis viscera misericordiæ operibus replet. (D. Greg. apud D.Thom., loc. cit.) Quamdiu fecistis uni ex his..., mihi fecistis. (Matth. XXV, 40.)

[4] Pietas est quædam protestatio charitatis. (D. Thom. 1. 2, quæst. 101, art. 3.) Exhibere autem Deo cultum ut Patri, excellentius est quam exhibere Deo ut creatori. (*Id.*, 2. 2, quæst. 121, art. 2.)

RÉFLEXION

On peut exercer en tout lieu la piété envers Dieu, car Dieu est partout, et nous pouvons en tout temps lui adresser nos prières et nos hommages [1]. Nous sommes nous-mêmes les temples de Dieu [2], et l'on peut donner à Dieu par les actes du cœur tout l'honneur qu'on lui rend par les actes extérieurs [3]. On peut exercer pareillement en tout lieu la piété à l'égard du prochain ; car si on ne peut le secourir, on peut au moins lui compatir, en considérant ses misères comme si elles nous étaient propres [4].

Au don de la piété correspond encore la béatitude de la douceur, proclamée dans le sermon de Jésus sur la montagne [5], en tant que la piété a pour objet de nous incliner à témoigner de la charité au prochain; parce qu'à dire vrai, il ne peut y avoir ni charité ni piété dans celui qui n'est pas doux. Jésus veut que nous apprenions de lui la douceur et l'humilité [6]. Or, comme c'est

[1] Potes ubique orare ; habes ubique cubiculum tuum, quod est mens tua. (D. Ambr. lib. VI de Fide resur., cap. III.)

[2] Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis? (I Cor. III, 16.)

[3] Pietas est cultus Dei, et in corde cognoscitur habitare. (D. Bern. Serm. de sept. Don. Spir. sanct., ex divers.)

[4] Per omnia proximorum respiciens necessitates. (*Id.*, Serm. 12 in Cant.)

[5] Pietas congruit mitibus ; unde dicitur (Matth. v, 4) : Beati mites. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in monte.)

[6] Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth. XI, 29.)

de la crainte filiale de Dieu qu'on apprend l'humilité, c'est de l'amour de Dieu et du prochain qu'on apprend la douceur. Il ne peut être pieux à l'égard du prochain celui qui n'est pas doux, c'est-à-dire qui ne sait pas réprimer la colère, l'aversion, l'impatience, l'amertume, le dédain. D'où il suit que pour acquérir la douceur il faut s'appliquer à obtenir le don de la piété [1].

Mais à ce don de la piété s'oppose le second vice ou péché capital, qui est l'avarice, c'est-à-dire l'amour désordonné des biens terrestres que l'on recherche avec avidité, et que l'on retient avec ténacité; car plus ce vice augmente en l'âme, moins on craint de pécher contre l'amour de Dieu et du prochain [2]. L'attache excessive à ce que l'on a, ôte toute facilité de s'employer aux offices de la piété, qui sont d'aimer et de servir Dieu avec un amour filial [3], et aussi d'aimer notre prochain comme nos frères et de lui compatir; car l'effet de cette attache est la dureté du cœur, qui nous rend insensibles, et nous laisse sans compassion

[1] Secunda beatitudo habet aliquam convenientiam cum pietate, in quantum scilicet per mansuetudinem tolluntur impedimenta actuum pietatis. (D. Thom. 2. 2, quæst. 121, art. 2.)

[2] Inordinatus amor divitiarum in tantum crescit, ut non vereatur quis facere contra amorem Dei et proximi. (D. Thom. 2. 2, quæst. 118, art. 4.)

[3] Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit. (Luc. XII, 34.) Non potestis Deo servire et mammonæ. (Matth. VI, 24.)

pour les malheurs et les nécessités d'autrui [1]. Pesons l'importance de ce don et la nécessité que nous en avons ; et recommandons-nous au Saint-Esprit, afin qu'il ôte de nous tout ce qui peut empêcher la piété, et qu'il nous donne les dispositions les plus favorables à la réception de ce don.

COLLOQUE

Quand je récite avec réflexion l'Oraison dominicale : *Pater noster, qui es in cœlis*, il me semble entendre retentir à mes oreilles ce reproche que vous adressâtes, ô mon Dieu, par la bouche du prophète à votre peuple [2] : « Si je suis votre Père, où est l'amour et l'honneur filial que vous me devez ? » Ah ! vous n'avez que trop sujet de me faire cette réprimande ! Personne, en effet, n'est autant mon père que vous [3] ; et personne aussi, parmi vos enfants, n'est ingrat envers vous autant que moi. Dans mes prières et dans tous les exercices de votre culte, je suis bien du nombre de ces gens qui témoignent extérieurement vous honorer, tandis que leur cœur est loin de vous [4]. Ma

1 Oritur ex avaritia obduratio, quia cor misericordia non emollitur. (D. Thom. 2. 2, quæst. 118, art. 8.)

2 Filius honorat Patrem... Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus? (Malach. 1, 6.)

3 Deus excellenter dicitur Pater noster. (D. Thom. 2. 2, quæst. 101, art. 3.)

4 Populus hic labiis me honorat ; cor autem eorum longe est a me. (Matth. xv, 8.)

piété est toute hypocrisie, parce que je ne vous honore pas avec l'amour que je dois.

Je recours donc à vous, ô Esprit-Saint, et vous demande le don d'une vraie piété, pour accomplir chacun des devoirs du culte divin avec un amour fervent et cordial. C'est de vous, ô Saint-Esprit, que j'ai reçu le caractère d'enfant de Dieu [1]. Que ce soit de vous encore que je reçoive le don de témoigner en toute chose à mon Dieu un respect plein d'amour et d'estime, c'est-à-dire vraiment filial, afin que je sois rendu digne d'être compté au nombre des enfants de Dieu, dont la piété ne défaillira pas, mais se conservera éternellement dans la gloire [2]. Je n'ai aucun mérite pour obtenir cette grâce; mais je la demande par charité, comme un pur don, à vous qui êtes le Dieu dispensateur des dons [3].

Daignez encore m'accorder le don d'une piété affectueuse envers tous mes semblables. J'ai parfois de la tendresse pour une personne ou pour une autre, mais elle ne provient en moi que de la chair et du sang. Faites que mon cœur s'attendrisse envers tous, et que je me conduise avec

[1] Misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra, clamantem: Abba, Pater. (Galat. IV, 6.)

[2] In patria habebit locum præcipuus actus pietatis, qui est revereri Deum cum affectu filiali; quod erit tunc secundum illud (Sap. V, 5): Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei. (D. Thom. 2. 2, quæst. 121, art. 1.)

[3] Nunc, sancte, nobis, Spiritus, unum Patri cum Filio, dignare promptus ingeri nostro refusus pectori. (Hymn. ad Tert. in Offic.)

miséricorde envers tous, uniquement par amour pour Dieu [1]. Mon Dieu, vous qui êtes la piété par excellence [2], et qui me commandez d'avoir de la piété [3], accordez-moi cette piété qui est un don du Saint-Esprit, afin que dans toutes mes paroles, actions, doctrines et opinions, la piété soit ma directrice et me conduise selon les mouvements intérieurs du Saint-Esprit [4].

Ve JOUR

Le don de la science.

CONSIDÉRATION

Le Saint-Esprit est jaloux de notre salut éternel [5]. C'est pourquoi il désire nous communiquer tous ses sept dons; parce que l'un sans l'autre est imparfait, et la piété même devient inutile si elle n'est pas accompagnée de la science, comme aussi la science est inutile sans la piété [6].

1 Sim pronus compati, subvenire promptus, ignoscere facilis, irasci difficilis. (D. Bern. 12 in Cant.)

2 Tu, quia pius es, miserere. (Judith VII, 20.) Quia solus pius es. (Apoc. XV, 4.)

3 Exerce te ipsum ad pietatem. (I Tim. IV, 7.) Sectare... pietatem. (I Tim. VI, 11.)

4 Si quis aliter docet, et non acquiescit... ei quæ secundum pietatem est doctrinæ, superbus est, nihil sciens. (1 Tim. VI, 3, 4.)

5 Spiritus sanctus nostræ salutis avarus. (D. Aug. Enar. in Psalm. XCIX.)

6 Unumquodque donum sine alio imperfectum est... Nulla

Cela étant, montons du second degré, qui est la piété, au troisième, qui est la science, considérant l'Esprit-Saint comme notre docteur et maître dans l'enseignement de la vérité ; c'est lui qui nous enseignera tout ce qui peut nous être nécessaire pour nous sauver, ainsi que Jésus-Christ nous l'a déclaré [1].

Tous les péchés que nous commettons proviennent d'une ignorance ou d'une illusion de notre esprit, par laquelle nous estimons trop les créatures sensibles de ce monde, et les aimons pour cela même d'un amour désordonné, nous imaginant qu'elles sont un grand bien, capable de rendre notre cœur tranquille et content [2]. Mais le Saint-Esprit, par le don de la science, nous enseigne à former un jugement droit des créatures [3], et il purifie notre entendement pour que nous connaissions la vanité des faux biens qu'elles nous présentent et l'occasion qui s'y trouve d'offenser

est scientia si pietatis utilitatem non habet, et valde inutilis est pietas si scientiæ discretione caret. (D. Greg. lib. I Moral., cap. xv.)

[1] Cum venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. (Joan. xvi, 13.) Quæ pertinet ad disciplinam et doctrinam christianam. (D. Aug. lib. de Act. contra Felic. Manich., cap. xv.)

[2] Creaturæ sunt ex quibus homo occasionaliter a Deo avertitur, dum æstimat in eis esse perfectum bonum : unde in eis finem constituendo peccat, et verum bonum perdit. (D. Thom. 2. 2, quæst. 9, art. 4.)

[3] Hoc damnum homini innotescit per rectum indicium de creaturis, quod habetur per donum scientiæ. (*Id., ibid.*)

Dieu [1]. Il nous apprend ensuite à ne nous en servir qu'autant qu'elles peuvent se rapporter à Dieu et nous aider à nous unir à Dieu. C'est un grand don que celui qui nous fait acquérir la doctrine du Sauveur et la science du salut, qui est la science des saints [2].

Avec le don de la science, on discerne le bien du mal, on acquiert la connaissance de ce qu'il faut croire et de ce qu'il faut faire pour vivre en bon chrétien [3]. On acquiert la connaissance de soi-même, des obligations de son état, des dangers qui menacent le salut de l'âme, des moyens les plus efficaces à le procurer [4]. Par ce don de la science, nous sommes assurés d'être dans la vraie religion, dans la vraie foi et dans le vrai chemin, qui nous conduit à la possession de notre fin dernière qui est Dieu. Cette assurance ne nous vient pas par voie de raisonnements et d'études, mais par l'infusion de la grâce et par un témoignage intime de la conscience ; c'est ainsi qu'au moyen de ce don un homme simple est plus cer-

[1] Creaturæ... factæ sunt... in muscipulam pedibus insipientium. (Sap. XIV, 11.)

[2] Doctrina Spiritus. (I Cor. II, 13.) Doctrina Salvatoris. (Tit. II, 10.) Scientia salutis. (Luc. I, 77.) Scientia sanctorum. (Prov. IX, 10.)

[3] Donum scientiæ est circa credenda et agenda, ut in nulla deviemus a rectitudine justitiæ. (D. Thom., loc. cit.)

[4] Docet hic Spiritus scientiæ reprobare malum et eligere bonum. Item docet quid perniciosum sit, quidve expediat. (D. Bern. Serm. de Sept. Don. Spirit., qui est 14 ex divers.)

tain des vérités de la foi catholique que ne le pourrait être tout autre par la science acquise.

RÉFLEXION

Au troisième don, celui de la science, correspond la troisième béatitude, promise à ceux qui pleurent ; parce qu'il ne peut moins faire que de pleurer la perte qu'il a faite du souverain bien celui qui a vécu avec trop d'attache aux biens sensibles de cette misérable terre [1]. Il ne peut moins faire que de pleurer celui qui arrive à connaître les erreurs de sa vie passée [2], en réfléchissant que ce qu'il a pris dans son aveuglement pour des biens était de véritables maux [3]. Il ne peut moins faire que de s'humilier et de pleurer celui qui connaît bien les misères de la vie présente tant par rapport au corps que par rapport à l'âme [4]. Lorsque, par le don de la science, on apprend que la vraie félicité de notre vie consiste à bien user des créatures pour glorifier et servir Dieu [5], on en tire toutes les conséquences qui

[1] Hoc tertio gradu, in quo est scientia, lugent qui sciunt quibus malis vincti sint. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom., cap. IX.)

[2] Dono scientiæ respondet luctus de præteritis erratis. (D. Thom. 2. 2, quæst. 9, art. 4.)

[3] Lugent qui jam cognoverunt mala quæ tanquam bona et utilia ignorantes appetiverunt. (D. Aug., loc. cit.)

[4] Quomodo non humiliabitur anima in hac vera cognitione sui, cum se perceperit cæcam, curvam, infirmam, proclivem ad vitia, invalidam ad virtutes ? (D. Bern. Serm. 36 in Cant.)

[5] Beatitudo hominis in via consistit in debito usu crea-

mènent au repentir et à l'amendement de l'abus qu'on a fait de ces mêmes créatures.

Mais au troisième don s'oppose encore le troisième vice capital, qui est la luxure, laquelle rend l'âme obtuse et incapable de saisir les choses de Dieu [1]. Pour connaître les choses de Dieu il faut avoir l'Esprit de Dieu. Or, il est impossible que l'Esprit de Dieu se communique à ceux qui se livrent aux jouissances brutales de la chair [2]. Les temples du Saint-Esprit ne sont pas seulement nos âmes, mais aussi nos corps [3]; ne serait-ce que pour ce motif, on devrait avoir horreur de ce vice comme d'une indignité sacrilège.

Prions le Saint-Esprit qu'il nous prévienne des lumières de sa science pour dissiper les ténèbres de notre ignorance et nous faire connaître la vanité des richesses, des honneurs et des plaisirs, que les hommes estiment et aiment comme si toutes ces choses étaient de vrais biens, tandis qu'elles sont trompeuses et fugitives, indignes d'une âme que Dieu a faite immortelle. Mais on a beau lire, entendre prêcher, et méditer cette vérité évangélique, tout cet enseignement de-

turarum et ordinata affectione circa ipsas. (D. Thom. 2. 2, quæst. 9, art. 4.)

[1] Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei. (I Cor. II, 14.)

[2] Quæ Dei sunt nemo cognovit nisi Spiritus Dei. (I Cor. II, 11.) Non permanebit Spiritus meus in homine in æternum, quia caro est. (Gen. VI, 3.)

[3] An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti? (I Cor. VI, 19.)

meure stérile sans le secours du Saint-Esprit [1]. C'est lui seul qui peut nous apprendre et nous communiquer la science la plus importante, qui fait discerner pratiquement la vérité de la vanité [2], pour inspirer l'amour de la vérité et le mépris de la vanité.

COLLOQUE

Je me prosterne humblement en votre présence, ô divin Esprit-Saint; vous êtes le don du Très-Haut et le dispensateur de ses dons admirables [3]; vous êtes l'inspirateur de la foi, le distributeur de la science, la source de l'amour, le gardien de la chasteté, et le principe de tout bien, d'où proviennent toutes les vertus [4]. Je me prosterne humblement devant vous, comme un pauvre aveugle qui marche à tâtons et ne sait où il va, parmi les périls dont il est sans cesse environné; car je suis exposé à mille illusions, à mille séductions, à mille difficultés : tantôt je prends le mal pour le bien, tantôt le bien pour le mal; je me crois permis ce qui me plaît, mais sans avoir en cela d'excuse, parce que c'est ma seule malice

[1] Nisi Spiritus sanctus cordi adsit, in vanum doctoris lingua laborat. (D. Aug. Serm. 181 de Temp.)

[2] Qui docet hominem scientiam. (Psalm. XCIII, 10.) Ille vos docebit omnia. (Joan. XIV, 26.) Unctio ejus docet vos de omnibus. (I Joan. II, 27.)

[3] Tu septiformis munere..., Altissimi donum Dei. (Hymn. ad Vesp. in Offic. Pentec.)

[4] Inspirator fidei, doctor scientiæ, fons dilectionis, signaculum castitatis, et totius causa virtutis. (D. Leo Serm. 3 in die Pentec.)

qui m'aveugle. Et qui peut m'éclairer dans la connaissance des vérités nécessaires à mon salut éternel, sinon vous-même, et vous seul par le don de votre science?

Je n'ai que faire de cette science humaine qui dessèche le cœur et l'enfle de superbe. J'ai besoin de cette science divine qui édifie et qui est la compagne de la charité et la maîtresse de l'humilité [1], de cette science qui me fasse me connaître parfaitement moi-même [2], et qui me conduise de la connaissance de moi-même à la connaissance de Dieu, pour le craindre et l'aimer comme il faut [3]. J'ai besoin de cette science qui produise la componction dans mon cœur [4], et qui m'excite à déplorer mes fautes et mes mauvaises inclinations [5], à me reconnaître et à me corriger de toutes les erreurs de ma vie, particulièrement à détester tout ce qui séduit les ignobles appétits de la sensualité. Voilà la science digne de vous, celle qu'il me faut, celle que je vous prie, ô

1 Scientia inflat, charitas vero ædificat. (I Cor. VIII, 1.) Scientia, quæ est comes charitatis, magistra humilitatis. (D. Aug. Enar. in Psalm. CXLII.)

2 Volo animam primo omnium scire seipsam. (D. Bern. Serm. 36 in Cant.)

3 Noveris te ut Deum timeas ; noveris Deum ut ipsum diligas. (*Id., ibid.*, Serm. 37.)

4 Qui addit scientiam, addit et laborem. (Eccl. I, 18.)

5 Vera scientia est scire nos mortales et caducos et fragiles esse, et in hac lacrymarum valle dolendum esse et lugendum. (D. Bern. Serm. 67 ex parv., cap. III de Don. Spirit. sanct.)

Esprit-Saint, de répandre en moi, et que j'espère obtenir de votre bonté par les mérites de mon Seigneur Jésus-Christ.

Heureux si j'obtiens le don de science, qui me perfectionnera dans la foi [1], et m'instruira dans l'intelligence et dans l'observance de la morale évangélique [2]. Mon Dieu, que me servirait de posséder toutes les sciences de ce monde, s'il me manque la vraie science, qui est celle de vous connaître, de vous craindre, de vous aimer, ô mon unique bien, mon souverain bien, éternel et immense? O Seigneur, donnez-moi votre science; elle seule me suffit, quand je ne saurais rien autre; car celle-là seule peut me servir à diriger sûrement ma conduite et me conduire au salut éternel [3].

VI[e] JOUR

Le don de la force.

CONSIDÉRATION

Après le don de la science, qui guérit l'ignorance et nous préserve des erreurs dans la vie

[1] Donum scientiæ ordinatur ad perfectionem fidei, quæ, ut Galat. v, 6, per dilectionem operatur. (D. Thom. 2. 2, q. 9, art. 1 et 3.)

[2] Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum. (Psalm. XCIII, 12.)

[3] Beatus qui te, Domine, scit, etiamsi cætera nesciat. (D. Aug. lib. V Confess., cap. IV.)

chrétienne, on monte au quatrième degré, celui de la force, qui combat la concupiscence et en réprime les appétits désordonnés [1]. Pour entrer dans le royaume des cieux, il faut des efforts soutenus; et nous devons nous faire violence pour contenir nos passions vicieuses, ennemies de tout frein [2]. Et comme c'est là une affaire fort difficile, pour en aborder et en surmonter les difficultés, la force nous est nécessaire [3].

Pour accomplir notre salut éternel par l'exercice des vertus, il faut nous détacher des occasions du vice, qui sont séduisantes et agréables; mais comme on ne peut en venir là sans agir contre les fortes inclinations de la nature corrompue, quelle énergie requiert cette affaire [4]! Il faut de plus résister aux tentations du démon, qui, semblable à un lion rugissant, tourne autour de nous pour nous dévorer [5]. Il faut résister encore aux persécutions du monde, toujours plein de malignité contre quiconque se donne à la piété [6]. Et ce

1 Contra concupiscentiam dimicat fortitudo. (D. Bern. Serm. de Sept. Don. Spirit. sanct., ex divers.)

2 Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (Matth. xi, 12.)

3 Fortitudo in arduis consistit. (D. Thom. 2. 2, quæst. 139, art. 2.)

4 In quarto gradu labor est, ubi vehementer incumbitur ut se animus avellat ab eis quibus pestifera dulcedine innexus est. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mont., cap. ix.)

5 Diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret. (I Petr. v, 8.)

6 Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. (II Tim. iii, 12.)

n'est pas une résistance d'une heure ou d'un jour qui suffit ici; mais la guerre doit être continuelle jusqu'au dernier soupir. La force humaine ne pouvant suffire à vaincre tous les obstacles, et à nous garantir la persévérance, le succès d'une pareille entreprise appartient uniquement à l'Esprit-Saint; c'est de lui seul que nous pouvons l'espérer par le don qu'il nous fera de sa force divine [1].

Nous sommes très-faibles, et c'est le Saint-Esprit qui nous fortifie par le don de force; sans ce don, loin d'être en état de vaincre nos ennemis, la chair, le démon et le monde, nous n'osons pas même engager contre eux le combat [2]. Que l'on considère ce que furent les apôtres avant de recevoir l'Esprit-Saint : pleins de timidité, ils n'osaient se déclarer comme étant les disciples de Jésus-Christ; mais après la Pentecôte, quel changement! Pleins d'intrépidité, ils confessent publiquement ce qu'ils sont, sans craindre ni les tyrans, ni les tourments, ni la mort [3]. Considérons en nous-mêmes combien de difficultés nous éprouvons à

[1] Altius a Spiritu sancto movetur animus hominis ad hoc ut perveniat ad finem, et evadat quæcumque pericula imminentia : quod quidem excedit naturam humanam. (D. Thom. 2. 2, quæst. 139, art. 1.)

[2] Spiritus adjuvat infirmitatem nostram. (Rom. VIII, 26.) Et si Spiritus non adjuvat, non dico vincere, sed nec pugnare poterimus. (D. Aug. Serm. 113 de Verb. Apost.)

[3] Quales fuerint apostoli ante adventum Spiritus sancti scimus, et post adventum illius, cujus fortitudinis facti sint. (D. Greg. Hom. 30 in Evang.)

vaincre nos passions et nos sens, que de difficultés à résister à nos mauvaises habitudes, aux tentations, aux occasions, au respect humain ; et connaissant la nécessité que nous avons de ce don de la force, excitons-nous à le désirer et à le demander, pour ne pas nous laisser abattre dans le travail par les difficultés, mais pour persévérer constamment dans le travail de notre perfection suivant les devoirs de notre état [1].

RÉFLEXION

Au quatrième don, celui de la force, correspond la quatrième béatitude, promise à ceux qui ont faim et soif de la justice [2], c'est-à-dire qui ont bon désir de s'appliquer sérieusement à l'acquisition et à la pratique des vertus [3]. Il faut vraiment du travail et des efforts en cette affaire [4], qui consiste à persévérer avec ferveur dans la vertu qu'on a entreprise, et à s'employer avec un désir insatiable à faire plus de bien de jour en jour pour

[1] Ad fortitudinem, quæ est donum Spiritus sancti, pertinet habere fiduciam evadendi quæcumque pericula. (D. Thom. 2. 2, quæst. 139, art. 1.)

[2] Quarta gratia est Spiritus fortitudinis, quartæ beatitudini similis, de qua dicitur (Matth. v, 6) : Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam. (D. Bern. Serm. 67 ex parv. de Sept. Don.)

[3] Justitia hic accipi potest universalis, quæ se extendit ad omnium virtutum opera. (D. Thom. 2. 2, quæst. 139, art. 2.)

[4] Laborant enim desiderantes gaudium de veris bonis, et amorem a terrenis et corporalibus avellere cupientes. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mont., cap. IX.)

plaire à Dieu [1]. Mais quoique le combat continuel qu'il faut soutenir contre les vices soit rude et difficile, tout devient facile avec le don de la force, qui fait trouver même du contentement dans les peines, comme le peuvent dire, en effet, ceux qui en ont fait l'expérience [2].

A ce quatrième don est opposé comme son contraire le quatrième vice ou péché capital, celui de la colère, dont le propre est de se troubler dans l'adversité. La colère s'excite dans l'homme quand il sent qu'on le prive des choses dans lesquelles il prend son plaisir [3]. Mais quelque chers que soient à la concupiscence ses plaisirs vicieux, une âme fortifiée par le Saint-Esprit, non-seulement ne s'irrite pas et ne s'afflige pas d'abandonner ce qui lui plaisait, mais même elle en est bien aise et s'y complaît [4]. La force humaine est altière, parce qu'elle présume des forces de la nature et prend feu par la surexcitation de la passion; mais la force chrétienne est humble, parce qu'elle se défie

1 Arduum est quod aliquis faciat opera virtuosa cum insatiabili quodam desiderio, seu cum fame et siti justitiæ. (D. Thom. 2. 2, quæst. 139, art. 2.)

2 Qui arduum contra vitia laborem jucundissimam reputans voluptatem. (D. Aug. Serm. 185 de Temp.)

3 Non relinquitur sine dolore quod cum delectatione retinetur. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mont., cap. IX.)

4 Non contristabit justum quidquid ei acciderit. (Prov. XII, 21.) Justus quasi leo confidens absque terrore erit. (Prov. XXVIII, 1.) Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. (Act. V, 41.)

d'elle-même et se confie uniquement en Dieu. Elle est douce et toujours calme, parce qu'elle ne vise pas à exciter les passions, mais à les dompter ; elle se sert même pour appui de ce qu'on emploie pour remède contre la colère, qui est la connaissance de sa propre fragilité [1].

La force chrétienne n'a d'autre feu que celui du Saint-Esprit ; elle est magnanime en tout, mais cependant toujours modeste dans la prospérité, patiente et endurante dans les adversités [2]. Qui a donné la constance aux martyrs, la persévérance aux vierges, aux pénitents et à tant d'autres saints, sinon le Saint-Esprit, par le don de la force ? Voilà ce dont nous avons grand besoin nous-mêmes. Puis donc que Dieu nous a commandé d'être forts dans les pratiques de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité, de la chasteté et de tant d'autres vertus nécessaires, nous ne pouvons faire autre chose pour avoir cette force que de la demander à ce même Dieu qui nous en a commandé l'exercice [3].

[1] Contra iram optimum remedium est recognitio propriæ fragilitatis. (D. Thom. in Epist. ad Tit. III, Lect. 1.)

[2] Spiritus sanctus ignis ejus est. (L. Aug. lib. de Patient., cap. XVII.) Ad fortitudinem pertinet patientia, quæ respicit sustinentiam malorum. (D. Thom. 2. 2, quæst. 139, art. 2.)

[3] Cui ergo fortitudine opus est, imploranda est ab illo qui jubet ut fortes simus ; et nisi fortes ipse fecerit, non erimus quod jussit. (D. Aug. Enar. in Psalm. XLII.)

COLLOQUE

Maintenant, ô mon Dieu, je connais quelle est la cause de mon inconstance et de mon instabilité dans mes résolutions ; je comprends pourquoi je tombe à chaque occasion qui se présente, à chaque tentation qui m'attaque, à chaque passion dont l'altération se fait sentir [1] ; pourquoi je n'ai encore acquis jusqu'à cette heure aucune vertu, ni extirpé de mon cœur une seule habitude mauvaise ; pourquoi je m'enfle si facilement dans les succès, pourquoi je m'irrite et me trouble dans les adversités, et perds courage dans les difficultés [2], en sorte qu'au lieu d'avancer dans le chemin de la perfection, je retourne plutôt en arrière. Le tout provient de ce que je présume de moi-même, et de ce que je ne m'humilie jamais à vous demander la force qui est un de vos dons [3].

Mais, instruit par mes malheureuses expériences, je m'humilie profondément devant vous, ô mon Dieu. Je confesse que je suis très-faible et très-misérable, et que sans vous je ne puis rien, et que c'est uniquement par votre secours que je

1 Cor meum vanum, vagum, instabile, dum suo ducitur arbitrio et divino caret auxilio. (D. Bern. lib. Medit., cap. IX.

2 Me cupiditas allicit, voluptas seducit, luxuria polluit, turbat iracundia, cruciat tristitia ; sicque miseris casibus obruor vitiis. (*Id., ibid.*)

3 Cognosco quam vilis, quam fragilis, quam labilis sum ; quia non illi inhæreo per quem sum, sine quo nihil sum et nihil facere possum. (*Id., ibid.*)

puis suffire à tout [1]. Je crois et confesse que si je viens à me corriger de mes vices, et à faire quelque profit dans les vertus, à vous seul en sera due la gloire; parce que de vous seul peut me venir la force nécessaire [2], de vous seul l'énergie qu'il me faut pour dompter mes passions et vaincre les tentations du démon; persuadé de plus que cette force est un de vos dons tout spécial, que personne n'en est digne par lui-même, et que vous le donnez par un pur effet de votre bon plaisir [3], je vous prie par charité d'avoir la bonté d'en revêtir mon faible cœur [4]. Il me semble avoir quelque bon désir, et c'est encore là une de vos grâces; mais qui peut le rendre efficace, si ce n'est vous-même, par le don que vous m'en ferez?

Fortifié par vous, je vous aimerai et serai persévérant dans votre amour; je vous servirai fidèlement, et rien ne pourra me séparer de votre service [5]. Esprit-Saint, regardez ma faiblesse et accordez-moi ce don de la force, et que me

[1] Omnia possum in eo qui me confortat. (Philip. IV, 13.)

[2] Vana salus hominis: in Deo faciemus virtutem. (Psalm. LIX, 13.) Quia tu es, Deus, fortitudo mea. (Psalm. XLII, 2.)

[3] Fortitudo christiana non per voluntatis arbitrium, sed per Spiritum sanctum est, nullis meritis prævenientibus. (Conc. Arausic. XI, can. 16.)

[4] Veni, sancte Spiritus, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti. Ductore sic te prævio, vitemus omne noxium. (Hymn. in Offic. Pentec. ad Vesp.)

[5] Virtus qua fit ut recte viventes omnia fortiter patiantur, ex Deo est. (D. Aug. lib. de Patient., cap. XVII.)

confiant en vous je ne craigne rien [1]. Je vous en prie très-instamment, parce que je vois que de là dépend mon salut éternel, puisque de là dépendent la force de me vaincre et la persévérance finale dans le bien [2].

VII^e JOUR

Le don de conseil.

CONSIDÉRATION

Les dons du Saint-Esprit sont de différentes espèces, parce que ce médecin céleste de nos âmes a voulu pourvoir à nos différentes maladies par des remèdes variés comme ces maladies elles-mêmes [3]. Ainsi, après le don de la force, qui nous est nécessaire contre la concupiscence, il nous a préparé le don de conseil comme remède à l'imprudente ignorance; parce que, lorsque les ennemis de notre salut nous combattent par leurs batteries découvertes, la force nous est nécessaire; et quand ils nous circonviennent par leurs arti-

[1] Fortitudo dat fiduciam trepidanti contra adversa. (D. Greg. lib. I Moral., cap. XXXII.) Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum : si exurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo. (Psalm. XXVI, 3.)

[2] Si Spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. (Rom. VIII, 13.) Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (Matth. X, 22.)

[3] Quoniam multæ erant infirmitates, multa quoque providus medicus medicamina curavit afferre in Spiritus sancti donis. (D. Bern. Serm. 16 in Cant.)

fices et leurs trames secrètes, le conseil nous est nécessaire pour déjouer la finesse par la prudence [1].

Le don de conseil est une lumière et un secours par lequel le Saint-Esprit nous fait choisir les moyens nécessaires et utiles pour atteindre la fin de notre salut éternel [2], et il nous rend prudents, pour que nous nous conduisions avec circonspection afin d'éviter ce qui nous serait pernicieux ou dangereux par rapport à cette même fin. Parfois, concernant les devoirs de la vie chrétienne, des doutes naissent si telle chose est permise ou défendue, si telle chose est la volonté de Dieu ou celle de la chair; et la concupiscence ne manque pas de s'y mêler, afin que ces doutes se décident en faveur de la liberté sensuelle contrairement à la volonté de Dieu [3]; le démon y entre aussi en déguisant le mal sous les apparences du bien [4]. Dans ces circonstances, comme la prudence humaine ne peut arriver à trouver en tout le juste

[1] Cum fortitudine vis vi repellitur; et cum consilio maligni ars arte deluditur. (D. Bern. Serm. 14 ex divers. de Sept. Don.)

[2] Consilium, secundum quod est donum Spiritus sancti, dirigit nos in omnibus quæ ordinantur in finem vitæ æternæ, sive sint de necessitate salutis, sive sint utilia. (D. Thom. 2. 2, quæst. 52, art. 4 et 5.)

[3] Consilio sit, ne prava per concupiscentiam surrepant. (D. Greg. lib. I Moral., cap. XVIII.)

[4] Dono consilii satanam dignoscimus, qui se transfigurat in angelum lucis, afferens noctem pro die, interitum pro salute. (D. Bern. Serm. 67 ex parv. de Don. Spirit. sanct.)

et le vrai [1], et que la raison humaine est insuffisante, par le secours du don de conseil on se conduit selon la raison éternelle, on évite l'erreur, en opérant toujours avec rectitude, comme si l'on recevait sa direction de la voix de Dieu même [2].

Avec ce don, l'âme reçoit en elle l'esprit de discrétion pour savoir discerner les révélations d'avec les illusions, les inspirations d'avec les tentations, les vertus d'avec leurs fausses apparences, les bonnes doctrines d'avec les mauvaises ; la conscience est débarrassée de toute inquiétude scrupuleuse, et l'âme se défait de toute opiniâtreté désordonnée dans sa propre opinion [3]. On se tient dans le vrai milieu de la solide vertu, sans décliner vers les extrêmes, qui sont vicieux, soit par l'excès de la bénignité, soit par celui de la rigueur [4]. L'âme acquiert une grande habileté à se conduire sagement, parce qu'en tout ce qui concerne son avancement spirituel elle est diri-

[1] Humana ratio non potest comprehendere omnia singularia : hinc dicitur (Sap. IX, 14) : Quod cogitationes mortalium sint timidæ, et incertæ providentiæ nostræ. (D. Thom. 2. 2, quæst. 52, art. 1.)

[2] Ideo indiget homo dirigi a Deo ; quod fit per donum consilii, quo homo dirigitur, quasi consilio a Deo accepto. (*Id., ibid.*)

[3] Est in consilio discretionis virtus, qua veras a palliatis virtutibus discernimus. (D. Bern. Serm. 67 ex parv., cap. VII.) Et est hoc donum contra consilii proprii obstinatam rebellionem. (*Id.*, Serm. 3 de Resur.) Per hoc donum sedatur anxietas dubitationis. (D. Thom., loc. cit., art. 3.)

[4] Ne a virtute discedatur, si quid vel ultra, vel infra quam oportuerit, fiat. (D. Bern. Serm. 67 ex parv., cap. VII.)

gée par l'Esprit-Saint [1]. Relativement à la loi évangélique, on rencontre de nos jours un grand nombre d'opinions qui se font accepter dans le monde comme légitimes ; mais il y a bien à craindre qu'elles ne le soient pas au tribunal de Dieu. Dès lors, combien le don de conseil nous est nécessaire pour faire en toutes choses un juste discernement, et pour séparer le précieux du vil.

RÉFLEXION

Au don de conseil, qui est le cinquième, correspond la cinquième béatitude, celle des miséricordieux [2], c'est-à-dire qui exercent la charité par les œuvres de la miséricorde envers leur prochain dans ses nécessités et infortunes, par le pardon des offenses reçues, et par l'assistance spirituelle des bons conseils dans l'intérêt du salut de leurs frères [3]. Dieu veut que par la charité nous nous rendions dignes de ce don, et que nous aidions les autres selon notre pouvoir, comme nous voudrions être aidés nous-mêmes dans les choses où nous ne pouvons nous suffire seuls [4]. Le Saint-

[1] Mens humana, secundum quod dirigitur a Spiritu sancto, fit potens dirigere se. (D. Thom. 2. 2, quæst. 52, art. 2.)

[2] Quintum donum est consilii, quintæ beatitudini competens, ut (Matth. v, 7) : Beati misericordes. (D. Bern. Serm. 67 ex parv., cap. III.)

[3] Misericordes sumus, vel quando sex misericordiæ opera implemus, vel quando delinquentes ad bonum reducere studemus, vel quando injurias nobis illatas facile indulgemus. (*Id., ibid.*)

[7] Hoc enim unum remedium est de tantis malis evadendi,

Esprit, qui est charité, nous donnera toujours des conseils de charité; et les conseils doivent toujours être conformes à la charité, tant ceux que nous prenons dans nos doutes pour nous-mêmes, que ceux que nous donnons aux autres dans l'occasion [1]. Dieu promet sa bénédiction à quiconque est miséricordieux [2], et quiconque donne d'utiles conseils pour le salut des autres, sera instruit et dirigé par l'Esprit à se bien conseiller lui-même dans l'affaire de son propre salut [3].

Mais on peut dire qu'à ce cinquième don s'oppose le cinquième vice capital, celui de la gourmandise; car ceux-là sont incapables de recevoir les conseils de l'Esprit-Saint, qui font un Dieu de leur ventre et ne songent qu'à la vie présente, à la vie mortelle [4], parce qu'ils ont toujours l'âme obtuse et la raison offusquée. Nous devons manger pour vivre, mais non pas vivre

ut adjuvemus, in quo possumus, alios; sicut et nos, in quo non possumus, cupimus adjuvari. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mont., cap. VII.)

[1] Consilium est de his quæ sunt ad finem : utilis autem ad finem maxime est misericordia. (D. Thom. 2. 2, quæst. 52, art. 4.)

[2] Qui pronus est ad misericordiam, benedicetur. (Prov. XXII, 9.)

[3] Ut a Spiritu sancto moveatur, vel instruatur in agendis, quid fieri oporteat in his quæ sunt ad salutem. (D. Thom., loc. cit., art. 1.)

[4] Quorum finis interitus; quorum Deus venter est; et gloria in confusione ipsorum qui terrena sapiunt. (Philip. III, 19.)

pour chercher notre plaisir dans la nourriture. Car c'est là un plaisir trop vil et indigne d'une âme qui a été créée immortelle et destinée à la béatitude éternelle [1].

Le don de conseil consiste principalement dans une illustration, autrement dit dans une inspiration ou mouvement de l'Esprit-Saint, qui, pour le bon règlement de notre vie chrétienne, dans tous les doutes de conscience, nous fait préférer, comme étant plus dignes de notre estime et de notre amour, les biens de l'âme à ceux du corps, les biens éternels du ciel aux biens caducs de ce monde, et toujours la volonté de Dieu à la nôtre. Pour implorer et obtenir ce don, réfléchissons sérieusement sur le grand besoin que nous en avons, parmi tant d'obscurités qui enveloppent notre esprit, avec une si grande facilité à nous laisser tromper par la chair, qui nous fait prendre les sensualités pour des nécessités, par le monde, qui nous montre les vanités sous les formes de la vérité, et par le démon, dont les illusions nous font apparaître les vices embellis de l'apparence des vertus [2]. Outre l'ignorance héréditaire que nous tenons d'Adam, nous avons encore celle que nous a causée notre malice. Oh! que nous

[1] Nonne anima plus est, quam esca? (Matth. VI, 25.) Non est regnum Dei esca et potus, sed justitia et pax et gaudium in Spiritu sancto. (Rom. XIV, 17.)

[2] Nisi enim quisque adjuvetur a Deo, nullo modo est idoneus, ut se a tantis implicamentis expediat. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mont., cap. VII.)

avons besoin de conseil plus divin qu'humain, pour ne pas tomber dans l'erreur [1]!

COLLOQUE

Quand je considère ce don de conseil qui m'est si nécessaire, je me confonds, ô mon Dieu, et je me sens monter le rouge au visage [2], de me voir coupable de tant d'omissions; puisque, sachant que pour l'acquisition de ma fin dernière tout bon conseil vient de vous [3], je me suis rendu très-insouciant jusqu'à cette heure, n'ayant presque jamais recouru à vous dans les intérêts de mon âme, pour prendre conseil de vous, ni pour vous demander lumière. Quelle a donc été ma présomption et ma témérité, de me confier en moi-même, qui suis un misérable aveugle, et de m'arroger cette habileté qui est un pur don de votre libéralité? C'est un effet de votre miséricorde que je me reconnaisse actuellement, et je vous demande pardon de mes errements, me proposant pour l'avenir d'être plus circonspect [4].

Vous seul, qui m'avez créé pour vous, pouvez

[1] Homo enim sæpe videtur habere pallium consulentis, et habet venenum perimentis. (D. Aug. lib. de Adulter. conjug., cap. XIV.)

[2] Tota die verecundia mea contra me est, et confusio faciei meæ cooperuit me. (Psalm. XLIII, 16.)

[3] Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum. (Jac. I, 17.)

[4] Cautus esto, non in te, sed in Domino gloriari. (D. Bern. Serm. 49 in Cant.)

m'éclairer et me diriger, pour me faire vivre maintenant dans l'union avec vous par votre grâce, et me mettre en état de partager un jour avec vous votre gloire [1]. Daignez donc m'accorder à cette fin une bonne volonté, afin que je ne me recherche moi-même en aucune chose, mais uniquement votre gloire [2]. Assistez-moi contre les embûches de mes ennemis et enseignez-moi à faire en tout votre sainte volonté avec une entière soumission [3], et jamais ma propre volonté, qui est pleine de malignité [4]. Communiquez-moi votre Saint-Esprit, afin qu'il détruise en moi mon mauvais esprit; car, en suivant mon propre esprit, je me damnerai, et ce n'est qu'en me laissant conduire par votre Esprit que je me sauverai sûrement [5].

Accordez-moi le don de conseil, ô mon Dieu, afin qu'au milieu de tant de périls, et à travers mes ignorances et mes obscurités, je ne tombe pas

[1] Dominus illuminatio mea et salus mea. (Psalm. XXVI, 1.) Dominus regit me, et nihil mihi deerit. (Psalm. XXII, 1.)

[2] Voluntarie sacrificabo tibi, et confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est. (Psalm. LIII, 8.)

[3] Eripe me de inimicis meis, Domine, ad te confugi: doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu. (Psalm. CXLII, 9.)

[4] Si non me docuerit, faciam voluntatem meam; et deseret me Deus meus. Doce me: non enim tu es Deus meus, et ego magister meus. (D. Aug. Enar. in Psalm. CXLII.)

[5] Spiritum rectum innova in visceribus meis. (Psalm. L, 12.) Spiritus enim tuus bonus, non spiritus meus malus deducet me in terram rectam: et spiritus meus malus deducet me in terram perversam. (D. Aug., loc. cit.)

dans le péché; mais qu'en tous mes doutes je suive toujours la seule raison qui se trouve en conformité avec la raison éternelle, le seul conseil qui s'accorde avec votre loi, la seule opinion qui s'accorde avec votre bon plaisir[1]. Pour ne pas me tromper j'ai besoin de conseil en bien des choses; je vous en prie, suggérez-moi vos conseils dans le secret de mon cœur, et faites-moi trouver ces sages conseillers que vous savez devoir me diriger sûrement, en ne me donnant que des conseils utiles au salut de mon âme[2].

VIIIe JOUR

Le don de l'intelligence.

CONSIDÉRATION

Pour opérer notre salut éternel, nous avons besoin de lumière dans l'esprit afin de connaître la vérité, et de ferveur dans la volonté afin de nous exciter à faire notre devoir[3]. Mais, par les mérites

[1] Veni, sancte Spiritus: veni lumen cordium. (Seq. in Missa Pentec.) Et consilium meum justificationes tuæ. (Psalm. CXVIII, 24.)

[2] Necessarium est consilium, vel ab ipso magni consilii angelo ministratum, vel ab homine aliquo spirituali, qui cogitationes Satanæ spiritualiaque remedia non ignoret. (D. Bern. Serm. 14 de divers. de Don. Spirit. sanct.)

[3] Duo in nobis purganda sunt: intellectus, ut noverit, et affectus, ut velit. (D. Bern. Serm. 3 de Ascens. Dom.)

de Jésus-Christ, le Saint-Esprit nous pourvoit de tous les moyens nécessaires, et c'est particulièrement par le don d'intelligence qu'il nous éclaire et nous détermine à faire un bon usage des autres dons. C'est aussi celui que le roi David demandait de préférence [1]. C'est aussi celui que nous devons demander nous-mêmes, parce qu'il est de la plus grande importance.

Le don de l'intelligence est une lumière surnaturelle, par laquelle les vérités de la foi sont clairement manifestées à notre esprit selon la capacité de chacun, et s'impriment fortement dans notre cœur de manière à régler efficacement notre conduite [2]. Destinés que nous sommes à la béatitude éternelle, nous pouvons bien avoir un soupçon naturel de cette destinée qui est notre fin dernière; mais le don d'intelligence nous est nécessaire pour en avoir une connaissance pénétrante [3] et une très-haute estime [4], et rectifier le jugement que nous formons des biens temporels;

[1] Da mihi intellectum, ut discam mandata tua... Intellectum da mihi, et vivam. (Psalm. CXVIII, 73, 144.)

[2] Quæ sunt in intellectu, sunt principia eorum quæ sunt in affectu; in quantum scilicet bonum intellectus movet affectum. (D. Thom. 2. 2, quæst. 7, art. 2.)

[3] Indiget homo lumine supernaturali, ut penetret ea quæ lumine naturali cognoscere non valet. Sic illud lumen supernaturale vocatur donum intellectus : et hoc requiritur, secundum quod homo ordinatur ad beatitudinem supernaturalem. (*Id., ibid.*, quæst. 8, art. 1.)

[4] Movetur a Spiritu sancto intellectus, ut rectam æstimationem de fine habeat. (*Id., ibid.*, art. 5.)

car nous faisons une estime exagérée de ces derniers, quand nous n'apprenons pas à connaître la valeur des biens éternels [1]. C'est par ce don que les simples mêmes comprennent ce qu'ils ont besoin de comprendre pour se sauver; et quoiqu'ils ne comprennent point ce qu'ils croient, ils comprennent toutefois qu'ils le doivent croire avec fermeté sur la foi de l'Église catholique [2], et ils savent ce qu'ils doivent faire en conformité des mystères et des lois qui sont l'objet de leur foi.

Quand notre esprit est éclairé sur les vérités éternelles par le don de l'intelligence, nous sommes amenés à les prendre pour règle de notre vie [3]. Ainsi, une fois la vérité de la fin dernière imprimée dans l'esprit, on arrête et on dispose en conséquence tout ce que l'on fait; et on ne se trompe jamais plus, parce que la raison humaine est toujours et en tout parfaitement assistée et instruite par l'Esprit-Saint [4]. Sans ce don, il sert peu de savoir toutes les sciences, puisque c'est ce don qui nous donne une notion exacte de notre fin

[1] Bona temporalia possunt magna videri non respicientibus ad æterna. (D. Thom. 2. 2, quæst. 36, art. 2.)

[2] Circa ea quæ sunt de necessitate salutis sufficienter instruuntur a Spiritu sancto; et licet non intelligant ea quæ proponuntur credenda, intelligunt tamen ea esse credenda, et quod ab eis nullo modo est deviandum. (*Id., ibid.*, quæst. 8, art. 4.)

[3] Donum intellectus etiam ad operabilia se extendit, in quantum in agendis regulamur rationibus æternis. (*Id., ibid.*, art. 3.)

[4] Intellectum tibi dabo, et instruam te in via hac qua gradieris. (Psalm. xxxi, 8.)

dernière[1]; et de l'estime de la fin dernière dépend le bon usage de toutes les choses du monde, ce qui est le moyen propre d'atteindre cette même fin. Appliquons-nous à comprendre l'importance de ce don; car c'est par ce don que l'on pense et que l'on juge, que l'on aime et que l'on hait, que l'on craint et que l'on espère selon la règle de la vérité, et qu'on dirige toute la vie chrétienne.

RÉFLEXION

Au sixième don, celui de l'intelligence, correspond la sixième béatitude, promise à ceux qui ont le cœur pur, comme étant ceux qui ont aussi les yeux de l'âme plus nets et mieux disposés à comprendre les vérités éternelles que Dieu manifeste[2]. Les yeux de notre esprit ne peuvent apprendre les choses de Dieu qu'autant qu'ils sont purs[3], et la pureté n'est dans les yeux qu'autant qu'elle est dans le cœur. Le cœur est dit être pur, quand la conscience peut rendre témoignage que la vie est bonne et féconde en

[1] Licet homo habeat quamcumque illustrationem intellectualem, tamen non nisi per hoc donum deducitur ut rectam æstimationem habeat circa finem. (D. Thom. 2. 2, quæst. 8, art. 5.)

[2] Donum intellectus congruit mundis corde, tamquam purgato oculo quo cerni possint divina de quibus dicitur (Matth. v, 8) : Beati mundo corde. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mont., cap. IX.)

[3] Nisi enim mentis intuitus diligenter purificatus fuerit, mystica et divina liquide intelligere nequit. (D. Bern. Serm. 67, cap. VI, ex parv.)

bonnes œuvres [1], et quand le cœur est purifié de ses affections déréglées; on dit aussi que l'esprit est pur quand il est purifié des vaines imaginations et des erreurs du monde : c'est par le don d'intelligence qu'on acquiert cette pureté de l'esprit [2]. L'âme devient impure par l'attachement à la vanité; et elle ne se purifie de cette impureté qu'en s'élevant par le don de l'intelligence à la connaissance de Dieu et à l'union avec Dieu [3].

Mais à ce don est opposé le sixième vice capital, celui de l'envie, par lequel on conçoit de l'affliction du bien du prochain. C'est là un vice qui combat directement contre le Saint-Esprit [4]. Il affaiblit l'esprit, l'aveugle et le rend impropre à l'intelligence des choses du ciel [5]. Aussi saint Paul recommande-t-il à ceux qui aiment leur avancement spirituel de ne pas être envieux [6];

[1] Cordis munditia est de bona conscientia bonorum operum. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mont., cap. IX.)

[2] Munditia cordis est depuratio ab inordinatis affectionibus... Munditia mentis est depuratio a phantasmatibus, et erroribus : et hanc munditiam facit donum intellectus. (D. Thom. 2. 2, quæst. 8, art. 7.)

[3] Ideo impura redditur creatura rationalis ex hoc quod temporalibus se subjicit per amorem; a qua impuritate purificatur dum tendit in Deum. (*Id., ibid.*, quæst. 7, art. 2.)

[4] Invidia est peccatum in Spiritum sanctum. (*Id., ibid.*, quæst. 36, art. 4.)

[5] Invidia tabefacit mentem. (D. Greg. lib. V Moral., cap. XXXI.)

[6] Si Spiritu vivimus, Spiritu et ambulemus. Non efficiamur... invicem invidentes. (Galat. v, 25, 26.)

parce que là où est l'envie, ni les maximes spirituelles, ni les dons du Saint-Esprit, n'y sauraient entrer. On triomphe de l'envie, fille de l'orgueil, par l'humilité; et c'est par l'humilité que l'âme se rend digne de recevoir le don de l'intelligence[1]. Oh! bienheureux qui le possède! parce que, comprenant par son moyen les vérités qui appartiennent à la vie éternelle, l'âme s'en repaît comme d'un aliment vital, elle s'y réconforte, et y puise de la vigueur pour s'exercer à toutes sortes de bonnes œuvres [2]. Désirons-le donc et demandons-le ardemment avec la confiance de l'obtenir par les mérites de Jésus-Christ.

COLLOQUE

Je crie vers vous, ô mon Dieu, pour être éclairé et recevoir le bienfait de la vue de l'esprit, comme vous invoquèrent ces aveugles dont parle l'Évangile, pour recouvrer la vue corporelle [3]. Ayez pitié de moi et faites que je voie; c'est-à-dire : faites que je comprenne que vous êtes mon souverain bien et ma dernière fin, et que j'ai été créé pour vous afin de vous aimer et de vous obéir en cette vie, et de vous posséder ensuite

[1] Et intellectum dat parvulis. (Psalm. CXVIII, 130.)

[2] Est enim intellectus rerum spiritualium verus animæ panis, confirmans cor nostrum, et roborans ad omne opus bonum. (D. Bern. Serm. 2 de Annunt. in illud Eccli. XV, 3 : Cibavit illum pane vitæ et intellectus)

[3] Miserere mei..., Domine, ut videam. (Luc. XVIII, 39, 41.) Domine, ut aperiantur oculi nostri. (Matth. XX, 33.)

éternellement dans l'autre [1]. Oh ! si je comprenais que ceci est tout mon bien, et que sans ce bien, tout le reste n'est rien, quelle rectitude n'aurais-je pas dans mes opinions, dans mes affections et dans ma conduite? Mais je ne le comprends pas, et la cause en est non dans mon ignorance, mais dans ma malice; car je suis comme ce pervers dont il est écrit : Qu'il ne veut pas comprendre le bien, parce qu'il ne veut pas l'accomplir [2]. Pour me mettre en état de le comprendre, ô mon Dieu, il me faut plus qu'une lumière ordinaire et naturelle; j'ai besoin de ce don d'intelligence qui dissipe les ténèbres de ma malice et qui me dispose à me laisser éclairer [3], et me détermine à vivre chrétiennement [4].

Esprit-Saint, qui imprimez votre souffle selon qu'il vous plaît [5], communiquez-moi vos grâces [6]. Oh ! venez vous-même en mon âme avec votre don. Je ne le mérite pas; mais précisément parce que je ne le mérite pas, votre infinie bonté n'en sera que plus glorifiée. Ce don est pour moi

[1] Da mihi cor intelligens, et oculos videntes. (Deut. xxix, 4.)

[2] Noluit intelligere, ut bene ageret. (Psalm. xxxv, 4.) Avertit faciem suam, ne videat in finem. (Psalm. x, H. 11.)

[3] Spiritus intellectus illuminat tenebras cordis, et lumen divinæ miserationis infundit. (D. Bern. Serm. 14 ex divers.)

[4] Ut per donum intellectus mens cognoscat veritatem, in quam oportet tendere voluntatem. (D. Thom. 2. 2, quæst. 8, art. 4.)

[5] Spiritus ubi vult spirat. (Joan. iii, 8.)

[6] Spiritus sanctus inspirat, et dona cœlestium gratiarum dividit prout vult. (D. Aug. Serm. 181 de Temp.)

l'affaire principale; car c'est de ce don, je le comprends, que dépend principalement toute ma bonne conduite; de ce don dépend la juste appréciation que je dois faire de toutes les choses temporelles pour les mépriser, et de la bienheureuse éternité pour l'aimer et tout entreprendre pour l'acquérir. Je vous le demande donc avec les plus grandes instances qu'il m'est possible [1].

J'ai dans moi une foule de passions rebelles, envies, jalousies, aversions, toutes filles de mon coupable orgueil, qui empêchent votre entrée dans mon âme, ô Esprit-Saint. Quel autre que vous pourrait m'aider à les dompter et à me débarrasser de ces obstacles? Pour me disposer à recevoir le don d'intelligence, accordez-moi la sainte humilité. Sans l'humilité, je puis bien formuler des prières, mais je ne serai jamais exaucé; et c'est par l'espérance d'obtenir l'humilité, que j'espère encore le don d'intelligence. Je veux me dépouiller de tout moi-même et me concentrer dans mon néant, ô mon Dieu. Dites par votre parole toute-puissante que la lumière se fasse en ce néant, et elle sera faite [2], et me fera connaître et mettre en pratique les vérités nécessaires à mon salut éternel.

[1] Miserere mei, Deus..., et Spiritu principali confirma me. (Psalm. L, 14.)

[2] Terra erat inanis et vacua... Dixitque Deus: Fiat lux, et facta est lux. (Gen. I, 2, 3.) Veni, sancte Spiritus, et emitte lucis tuæ radium. (Seq. in Missa Pentec.)

IXe JOUR

Le don de la sagesse.

CONSIDÉRATION

Il faut monter au dernier degré, qui est le don de la sagesse, le plus élevé comme le plus grand de tous les autres dons; car les autres sont comme des dispositions par lesquelles l'âme se prépare à la réception de celui-ci, et c'est ce don qui communique à tous les autres leur efficacité pratique. Tandis que par les autres dons tantôt on combat tel ou tel vice, tantôt on pratique telle ou telle vertu, avec ce don de la sagesse on triomphe de toute malignité [1], on détruit toute espèce de vice, on donne entrée dans l'âme à toute espèce de vertu [2]. C'est donc avec raison que Salomon a préféré la sagesse à tous les autres biens [3].

Ce don confère à l'entendement la rectitude pour former en toute rencontre un jugement sain et vrai des choses, selon les règles de l'éternelle

[1] Adversus malitiam sapientia congreditur, propriaque dextera prœliatur, quæ succumbere omnino non novit. (D. Bern. Serm. 14, ex divers. de Sept. Don.)

[2] Attingit a fine usque ad finem fortiter sapientia victrix, eradicando singula vitia, singulasque inserendo virtutes. (*Id., ibid.*)

[3] Præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. (Sap. VII, 8.)

vérité [1]. Il le préserve ainsi de l'erreur en ses jugements, comme serait de juger vrai ce qui est faux, ou d'apprécier comme bien ce qui est mal [2]. De plus, ce don communique encore la rectitude à la volonté, pour lui faire aimer les vérités divines dont elle a l'intelligence, et pour la faire opérer saintement à l'édification du prochain [3]. C'est par l'effet de ce don que non-seulement on conçoit une grande estime des choses célestes, mais qu'on a pour elles un grand amour et un fervent désir [4], et qu'on éprouve dans la pratique des vertus évangéliques combien il est doux de servir Dieu [5]; on ressent même spirituellement un sensible contentement à se mortifier et à se priver pour Dieu de toutes les satisfactions du monde et de la chair.

On peut appeler sage celui qui, par ce don de

1 Sapientia importat quamdam rectitudinem judicii secundum regulas divinas. (D. Thom. 2. 2, quæst. 45, art. 2.)

2 Sapiens per regulas divinas omnia potest judicare et ordinare : hujusmodi autem judicium consequitur homo per Spiritum sanctum. (*Id., ibid.*, art. 1.)

3 In sapientia ambulate ad eos qui foris sunt. (Coloss. IV, 5.) Hoc autem pertinet ad actionem..., et sapientia est per divinas regulas dirigens actus humanos. (*Id., ibid.*, art. 3.)

4 Spiritus sanctus ad desideranda invisibilia accendit. (D. Greg. lib. V Moral., cap. XIX.)

5 Spiritus sapientiæ est quidam internus sapor et suavissimus gustus; unde (Psalm. XXXIII, 9) : Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Hoc dono superna prælibantur, et pestiferam vitiorum dulcedinem jucunditas spiritualis unctionis excludit. (D. Bern. Serm. 14 de divers., et Serm. 67, cap. VII, ex parv.)

l'Esprit-Saint, pleure ses péchés et ne fait aucun cas des biens temporels de ce monde, soupirant uniquement vers la béatitude éternelle [1]. Oui, celui-là possède la sagesse, qui connaît vraiment par une connaissance sûre et certaine, non spéculative, mais pratique, son propre néant et le néant des créatures; et qui regarde comme une pitoyable vanité tout ce qu'on aime le plus ardemment dans le monde, parce qu'il comprend que Dieu seul est le très-digne objet de notre amour. Oh! bienheureux qui possède ce don, puisque c'est par son moyen que l'on commence à goûter autant qu'il se peut, en cette vie, quelque chose de la béatitude qui nous a été préparée dans le ciel, laquelle consiste en la vision et possession de Dieu [2]!

RÉFLEXION

A ce septième don de la sagesse, correspond la béatitude que Jésus a promise aux pacifiques [3], c'est-à-dire à ceux dont tout l'intérieur et l'exté-

[1] Invenisti sapientiam, si prioris vitæ peccata deplores, si hujus sæculi desiderabilia parvi pendas, si æternam beatitudinem toto desiderio concupiscas. (D. Bern. Serm. 15, ex divers.)

[2] Beatus homo, qui invenit sapientiam. (Prov. III, 13.) Invenisti, si tibi singula sapiunt prout sunt, et hæc quidem amara et caduca et contemnenda, illa vero, ut perfecte bona, appetenda. (*Id., ibid.*)

[3] Ista septima gratia illi veræ beatitudini congruit, de qua ait Dominus (Matth. v, 9): Beati pacifici. (D. Bern. Serm. 67, cap. VII, ex parv. de Don. Spirit. sancti.)

rieur sont dans l'ordre, les sens obéissant à l'esprit, et l'esprit obéissant à Dieu [1]. Tous ceux qui connaissent le prix de la sainte loi de Dieu, et l'aiment d'un véritable amour, jouissent d'une paix profonde avec Dieu, avec le prochain, avec eux-mêmes [2], et par là même ils sont bien disposés à recevoir les lumières de la sagesse et les effusions de l'Esprit-Saint, et en même temps à goûter les délices ineffables de la vie spirituelle [3]. Il est entièrement incapable de recevoir le don de la sagesse celui qui n'a pas la paix et le repos dans sa conscience [4].

Mais à ce don est opposé la paresse, qui est le septième des vices ou des péchés capitaux; car ce dernier vice alanguit et déprime l'âme, l'empêchant de s'élever à l'intelligence, à l'estime et à l'amour des biens spirituels [5]. Il ôte à l'âme le goût qu'elle y devrait avoir, et bien plus, il lui en inspire le dégoût, en les dépréciant dans son

1 Sapientia congruit pacificis, in quibus jam ordinata sunt omnia, nullusque motus adversus rationem rebellis est, sed omnes obtemperant spiritui hominis, cum et ipse spiritus obtemperet Deo. (D. Aug. lib. I de Serm. Dom. in Mont., cap. IX.)

2 Pax multa diligentibus legem tuam. (Psalm. CXVIII, 165.) Pax hominibus bonæ voluntatis. (Luc. II, 14.)

3 Qui mentem pacificam et serenam habent, de supernis dulcius sapiunt, et subtilius vident. (D. Bern., loc. cit.)

4 In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis. (Sap. I, 4.)

5 Acidia deprimit animum, ut nihil spiritualis boni agere libeat. (D. Joan. Damasc. lib. II de Fide, cap. XIV.)

esprit comme des biens vils et méprisables [1]. Il est vrai que la sagesse triomphe encore de ce vice [2]; mais tant qu'il prédomine dans l'âme, il n'est pas facile à l'Esprit-Saint d'y pénétrer par ce don.

Néanmoins il y pénétrera quand l'âme voudra s'exercer dans l'humilité, le divin Esprit communiquant d'ordinaire sa sagesse aux humbles. L'humilité est une excellente disposition pour obtenir la sagesse, et le premier effet de la sagesse, après qu'on en a reçu le don, est de perfectionner l'humilité, en détruisant tout l'amour-propre désordonné, et en éclairant l'âme pour qu'elle connaisse pleinement qu'elle n'a par elle-même rien qui mérite d'être aimé, autrement que par rapport à Dieu [3]. La sagesse mondaine rend l'homme orgueilleux, et par voie de conséquence en fait un insensé; la sagesse divine rend l'homme humble et en fait un vrai sage. Oh! combien ce don est désirable! Mais nous devons nous rappeler que c'est un don de Dieu, et on ne peut l'avoir qu'autant que Dieu daigne l'accorder; et pour

[1] Acidia importat quoddam tædium et tristitiam spiritualis boni..., et de his tristamur, quæ quasi mala et vilia reputantur. (D. Thom. 2. 2, quæst. 35, art. 1.)

[2] Sapientia miseram animam, quam perniciosa negligentia soporaverat, refocillat. (D. Bern. Serm. 14, ex divers. de Sept. Don. Spirit. sanct.)

[3] Sapientiam præstans parvulis. (Psalm. XVIII, 8.) Per sapientiam sapit quisque sibi, prout est cum sentit se nihil prorsus habere unde se amet, nisi in quantum Dei est. (D. Bern. Serm. 50 in Cantic.)

l'avoir on doit le demander humblement et avec confiance à Dieu [1].

COLLOQUE

Après vous avoir demandé les autres dons, je viens, ô Esprit-Saint, vous demander encore celui de la sagesse, qui doit être le complément et le couronnement des autres [2]. Je connais ma bassesse et mon indignité, mais je considère en même temps que votre bonté est infinie. Je connais qu'étant rempli de l'esprit du monde, et amateur de ses vanités, tant que vous ne m'en aurez pas dégagé je serai incapable de recevoir votre don [3]. Mais qui peut me débarrasser de ces impures ténèbres, sinon vous-même, par votre vraie lumière, qui éclaire mon esprit, qui pénètre et purifie mon cœur [4]. Je renouvelle présentement la protestation déjà faite au baptême de renoncer au monde et à ses vanités; et ce que je dis de bouche, j'ai l'intention de le dire de toute la plé-

[1] Omnis sapientia a Domino Deo est. (Eccli. I, 1.) Nemo enim a seipso potest esse sapiens. (D. Aug. in Enchir., cap. I.) Si quis indiget sapientia, postulet a Deo..., et dabitur ei. (Jac. I, 5.)

[2] Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam..., ut sciam quid acceptum sit apud te. (Sap. IX, 4, 10.)

[3] Quod bonum est venire non potest nisi prius recedat quod malum est... Ejice spiritum mundi, ut accipias Spiritum Dei. (D. Aug. in Manu., cap. XXVII.)

[4] Veni, dator munerum : veni, lumen cordium. O lux beatissima, reple cordis intima. (In Miss. Pentec.)

nitude de ma volonté [1]; que cette protestation serve à me dépouiller de toute la sagesse insensée du monde, afin que vous m'accordiez le don de votre sagesse, ô mon Dieu.

En demandant le don de la sagesse, je demande l'Esprit de Jésus-Christ, qui est la sagesse du Père, afin de pouvoir dignement comprendre, estimer, aimer et observer son saint Évangile, et me conduire en tout par les seules raisons évangéliques, lesquelles sont divines et éternelles. Je demande l'Esprit de Jésus-Christ, pour connaître par une connaissance d'amour et de sentiment combien sa très-sainte loi est, comme il l'a dit, un joug doux et léger [2]. Cet Esprit m'a été promis par mon divin Maître lui-même [3], et sans ce don je ne puis être du nombre de ses fidèles ni de ses élus [4].

O sagesse! ô sagesse du Saint-Esprit, je vous aime, je vous désire, et vous prie de venir diriger en moi toutes mes pensées, tous mes jugements, toutes mes affections et actions, afin de les rendre conformes à la vérité et à la volonté éternelle de

[1] Voluntaria oris mei beneplacita fac, Domine. (Psalm. CXVIII, 108.)

[2] Jugum meum suave est, et onus meum leve. (Matth. XI, 30.) Amaritudo propter sapientiam vertitur in dulcedinem, et labor in requiem. (D. Thom. 2. 2, quæst. 45, art. 3.)

[3] Qui credit in me, flumina de ventre ejus fluent. Hoc autem dixit de Spiritu, quem accepturi erant credentes in eum. (Joan. VII, 38.)

[4] Si quis autem Spiritum Christi non habet, hic non est ejus. (Rom. VIII, 9.)

Dieu [1]. Très-sainte Vierge Marie, m'unissant à la prière de l'Église, qui vous reconnaît comme le trône de la divine sagesse, *sedes sapientiæ*, j'implore humblement, et avec confiance, votre puissance et votre bonté, afin que vous intercédiez pour moi : *Sedes sapientiæ, ora pro nobis.* Daignez m'obtenir le don de la sagesse, si nécessaire à mon salut éternel.

[1] Neminem enim diligit Deus, nisi eum qui cum sapientia inhabitat. (Sap. VII, 28.) O Sapientia, dirige actus nostros, et dispone affectus, prout tua veritas æterna requirit. (D. Bern. Serm. 50 in Cant.)

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

APPROBATION. v

PRÉFACE. VII

Neuvaine pour se préparer à la célébration du mystère de la naissance de Jésus-Christ. 1

Ier Jour, qui sera un jour d'examen et d'humiliation. *ibid.*

IIe Jour, qui sera un jour de désir et d'attente. . . 8

IIIe Jour, qui sera un jour de prière. 15

IVe Jour, qui sera un jour d'admiration et d'action de grâces. 21

Ve Jour, qui sera un jour de foi et d'espérance. . 28

VIe Jour, qui sera un jour de pénitence. 35

VIIe Jour, qui sera un jour de renouvellement et de réforme. 42

VIIIe Jour, qui sera un jour d'amour de Dieu. . . 49

IXe Jour, qui sera un jour de dévotion à la sainte Vierge. 56

Pour le jour de la naissance de Jésus-Christ. . . . 63

Pour le dernier jour de l'année, qui sera un jour de remercîment pour les bienfaits de Dieu. . . . 70

Pour le jour de la Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 78

Pour le jour de la fête de l'Adoration des Mages. . . 88

Pour le jour des Fiançailles de la sainte Vierge avec saint Joseph. 94

Pour le jour de la Purification de la Vierge Marie. . 101

Pour la fête de l'Annonciation de la Vierge Marie. . 108

La Vierge Marie compatie en ses sept douleurs par sept méditations. 116

Avis aux dévots de Notre-Dame des Sept-Douleurs. *ibid.*

Avertissement préliminaire pour ceux qui désirent méditer avec fruit les douleurs de la Vierge Marie. 120

Actes préparatoires qu'il faut faire avant chacune des méditations suivantes. 123
Ire Méditation, sur la première douleur de Marie, par la prophétie du vieillard Siméon dans le temple. 126
Actes de conclusion que l'on doit faire après chaque méditation. 136
IIe Méditation, sur la seconde douleur de Marie, par la perte qu'elle fit de l'Enfant Jésus. 137
IIIe Méditation, sur la troisième douleur de Marie, lorsque Jésus prit congé d'elle pour aller à la mort. 149
IVe Méditation, sur la quatrième douleur de Marie, lorsqu'elle fit la rencontre de Jésus marchant au Calvaire en portant sa croix. 161
Ve Méditation, sur la cinquième douleur de Marie, quand elle fut témoin de la passion de Jésus sur le Calvaire. 172
VIe Méditation, sur la sixième douleur de Marie, lorsque Jésus, déposé de la croix, fut remis entre ses bras. 182
VIIe Méditation, sur la septième douleur de Marie, lorsque Jésus reçut la sépulture. 194
Sept Affections à la Vierge Marie sur ses sept douleurs. 205
Pour le Vendredi de la Passion, sur les douleurs de la Vierge Marie. 212
Pour le Dimanche de Pâques, sur la résurrection de Jésus-Christ. 220
Pour la seconde fête de Pâques, id 228
Pour la troisième fête de Pâques, id 236
Pour le jour de l'Ascension de Jésus-Christ. . . . 243
Neuvaine pour se préparer à la venue du Saint-Esprit. 250
Ier Jour, l'excellence du mystère. . . . . *ibid.*
IIe Jour, dispositions pour recevoir le Saint-Esprit. 258
IIIe Jour, le don de la crainte de Dieu. 265
IVe Jour, le don de la piété. 272
Ve Jour, le don de la science. 279
VIe Jour, le don de la force. 286
VIIe Jour, le don de conseil. 294
VIIIe Jour, le don de l'intelligence. 302
IXe Jour, le don de la sagesse. 310

7590. — Tours, impr. Mame.

44443